LE ROMAN DE LA LUXURE

MISS FRANKLAND

LES MYSTÈRES DU PRESBYTÈRE



PARIS-LONDON 1925

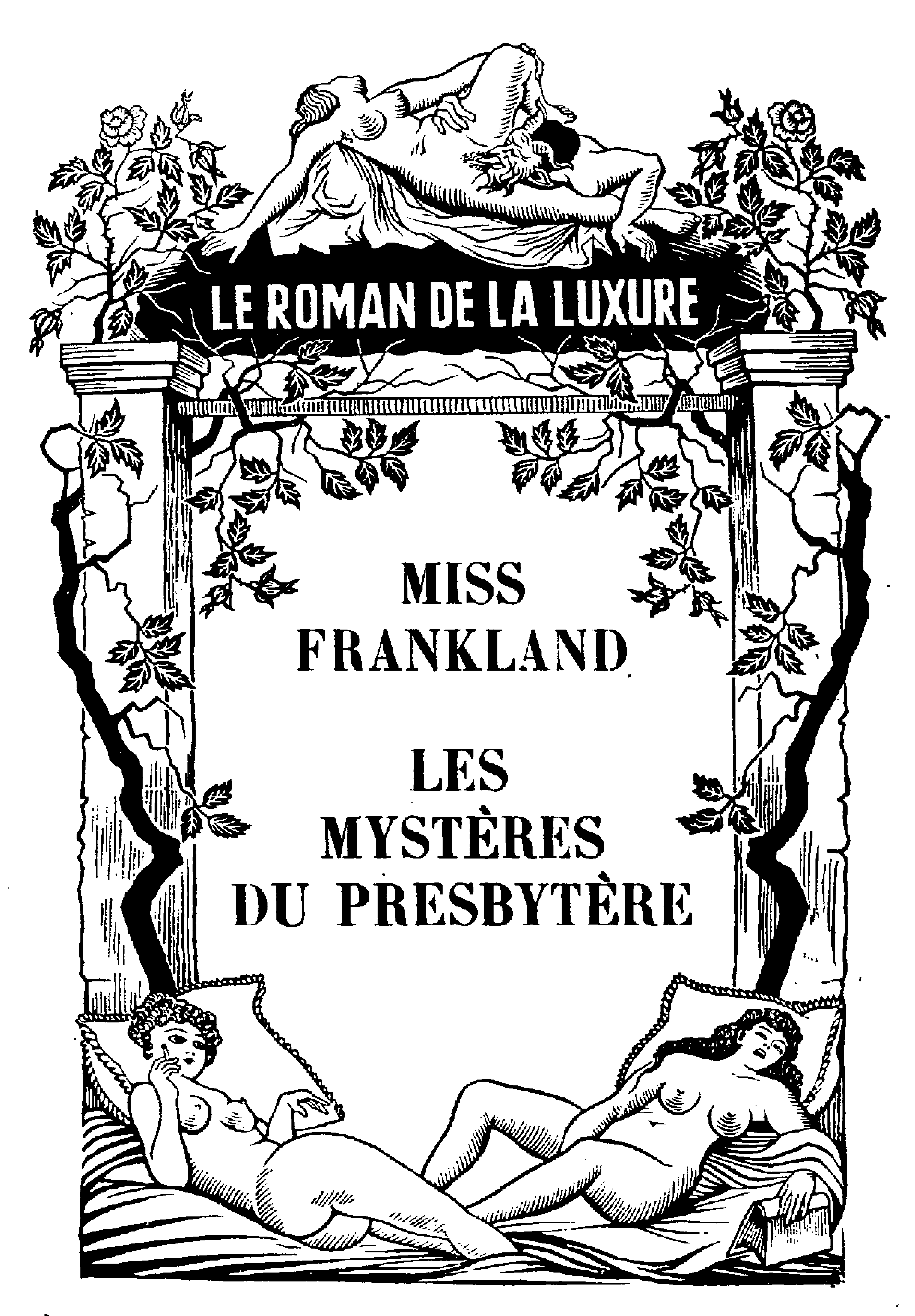
LE ROMAN DE LA LUXURE

MISS FRANKLAND

LES MYSTÈRES DU PRESBYTÈRE



PARIS-LONDON 1925


LE ROMAN DE LA LUXURE
MISS
FRANKLAND
LES
MYSTÈRES
DU PRESBYTÈRE

MISS FRANKLAND

MISS FRANKLAND

Je ne dis pas un mot à miss Frankland au sujet de la facilité que nous pouvions avoir de nous réunir en ouvrant la porte de communication entre les deux chambres : j'avais peur qu'elle ne se doute que je m'en était déjà servi; mais je résolus de frapper à la porte quand elle viendrait se coucher et de la prier de l'ouvrir; je n'avais aucun doute qu'elle ne fût aussi charmée que moi de voir avec quelle facilité elle pourrait satisfaire les plus lubriques passions que son tempérament lascif puisse lui suggérer. Mes sœurs rentrèrent et parurent fort désappointées de ce que je n'avais pas pu les rejoindre, car elles avaient espéré chacune une ou deux bonnes fouteries, croyant que les verges m'auraient excité comme elles.

Elles me racontèrent ensuite qu'elles avaient été obligées de se satisfaire par un double gamahuchage, mais que cela ne valait pas ma présence.

Pendant qu'elles s'occupaient du thé, je me glissai dans la chambre de miss Frankland, pour voir si la clef de la porte de communication était bien dans la serrure. Je l'ouvris, mis de l'huile sur les gonds, et la refermai en laissant la clef de son côté. Ayant l'intention de me glisser aussi quelquefois

dans la chambre de mes sœurs, je mis aussi de l'huile aux ferrures et aux gonds de ma porte et de la leur, car, maintenant que la glace était rompue avec miss Frankland, il était nécessaire d'être plus prudents que jamais, afin de ne pas exciter sa jalousie et qu'elle ne puisse jamais soupçonner mes visites à mes sœurs.

Ayant tout terminé suivant mes désirs, je retournai au salon et, pendant que mes sœurs jouaient un duo sur le piano pour maman, je proposai une partie d'échecs à miss Frankland.

Elle était naturellement bien plus forte que moi, mais nos jambes se rencontraient sous la table de jeu; son charmant petit pied chercha le mien, se posa dessus et le pressa doucement de temps en temps.

Cela lui donnait des distractions qui furent cause que je lui gagnai deux parties.

Ma mère envoya mes sœurs se coucher et me dit d'en faire autant; mais, comme je désirais ne pas attendre trop longtemps l'arrivée de miss Frankland dans sa chambre, je demandai de rester une heure de plus, afin de permettre à miss Frankland d'avoir la chance de me gagner à son tour, en même temps, je lui pressai le pied pour lui faire comprendre qu'elle devait appuyer ma demande.

Elle se conforma à mon désir, quoique étant tout à fait ignorante du motif.

Maman s'approcha de nous pour nous voir jouer, ce qui obligea miss Frankland à faire plus

attention à son jeu; aussi elle me gagna trois parties de suite et fut le vainqueur final.

Maman me dit alors que je devais aller me coucher, car il était tard pour moi; elle me traitait encore comme un enfant.

J'avais toutefois obtenu ce que je voulais en gagnant deux heures avant d'aller me coucher, aussi je n'eus pas à attendre longtemps avant d'entendre miss Frankland entrer dans sa chambre.

Je décidai de lui laisser terminer sa toilette de nuit avant de l'appeler. Regardant au travers du petit trou, je pus contempler à mon aise toutes les beautés si bien développées de son corps admirable, couvert d'une si riche fourrure de poils.

Elle fit toutes ses ablutions ordinaires; je remarquai qu'elle se servait d'un injecteur pour se laver l'intérieur du con.

Quand elle se fut bien essuyée et sur le point de passer sa chemise de nuit, je grattai à la porte de communication et l'appelai d'une voix étouffée.

— Est-ce toi, Charles ? demanda-t-elle.

— Oui, je vous en prie, ouvrez la porte, que je puisse vous rejoindre.

Elle ne s'était pas encore aperçue que la porte, fermée de son côté, communiquait avec ma chambre, mais sa joie fut plus grande que sa surprise, quand elle découvrit ce moyen de nous réunir.

Je courus dans ses bras, me précipitai sur son sein et la couvris de baisers mais, comme ma pine bandait à éclater, je la menai vers le lit, sur le-

quel nous tombâmes tous deux, elle sur le dos et moi sur elle. En un instant, je fus englouti jusqu'aux couilles dans son con brûlant et enflammé, et nous tirâmes un coup délicieux jusqu'au moment où nous fûmes tous deux anéantis par une décharge ravissante. Je restai un moment sur elle et, après nous être mutuellement bien caressés, elle me dit :

— Lève-toi, Charles, et mettons-nous tous deux dans le lit.

Nous avions eu une telle hâte que nous n'avions pas pris le temps de nous mettre dans le lit, nous étions couchés sur les couvertures.

Ma charmante compagne se leva aussi pour satisfaire un besoin naturel que j'avais interrompu en frappant à la porte.

Elle s'assit sur le pot de chambre et j'entendis le bruit d'un petit ruisseau.

Je m'écriai :

Oh ! laissez-moi vous voir pisser par votre jolie petite fente.

Je jouais toujours le jeune innocent et ne me servais que des mots enfantins pour désigner les organes de la génération.

Elle se mit à rire, mais releva sa chemise, se souleva un peu au-dessus du pot; aussi, approchant la lumière, j'eus une ravissante vue de son con bien ouvert laissant couler avec force un torrent d'eau chaude. Sa position laissait bien apercevoir la masse énorme de poils noirs et frisés qui couvraient toute la partie inférieure de sa magnifique fente,

se continuait autour de chaque cuisse jusqu'à ses fesses et, se séparant par derrière, encadrait tout autour les deux superbes demi-lunes qui se trouvaient au bas de son dos.

Elle avait là plus de poils que beaucoup de femmes n'en n'ont sur le mont-de-Vénus. Tout son corps était couvert de poils fins et droits, très épais sur les épaules, les bras et les jambes, au travers desquels on apercevait une peau blanche comme du lait.

Elle était la femme la plus poilue que j'aie jamais vue, et c'était certainement la cause de son extraordinaire lubricité et de son tempérament si passionné.

La vue dont je jouissais amena pour ma pine une érection complète; comme nous nous levions tous deux, elle s'aperçut qu'elle pointait sous ma chemise.

— Enlève tout ça, dit-elle, et laisse-moi promener mes regards ravis sur tes jeunes charmes.

Je fis suivant son désir, la priant d'en faire autant, elle se tint debout, toute nue, dans toute la gloire de ses magnifiques formes.

Nous contemplâmes mutuellement nos corps nus, nous faisant tourner l'un l'autre dans tous les sens, afin de bien voir tous nos charmes excitants.

— Viens, mon chéri, que je t'embrasse et te caresse partout.

Elle me fit étendre sur le dos, se coucha sur moi en sens inverse et, prenant ma pine dans sa bouche après l'avoir pelotée gentiment, louant ses sur-

prenantes proportions, déclarant que c'était la plus belle qu'elle eût jamais vue, elle commença à me gamahucher avec un tel art que je n'en avais jamais connu de pareil, me procurant le plaisir le plus exquis et les sensations les plus ravissantes. Quant à moi, voyant son prodigieux clitoris, qui sortait raide et rouge de son con en chaleur, je le pris entièrement dans ma bouche, le suçai, roulai ma langue autour, à la grande satisfaction de ma lubrique compagne.

Ses fesses se levaient et s'abaissaient, je voyais exactement sous mes yeux les lèvres de son con s'ouvrir et se refermer montrant ainsi la grande jouissance qu'elle en éprouvait. Je la sentis porter sa main à mon derrière, y introduire un doigt et me le branler ainsi. Je lui laissai voir combien cela me faisait jouir. Elle s'arrêta un moment pour me prier de lui en faire autant, prévenant ainsi mon désir de le lui faire.

Je ne perdis pas de temps pour suivre son exemple. Les parties environnantes étaient bien lubrifiées pas nos précédentes décharges, aussi, enfonçant deux doigts dans son con tout gluant ,pour bien les mouiller, j'en glissai un dans son charmant trou du cul et, sentant qu'il y avait encore de la place, je glissai le second, qui alla rejoindre le premier.

Avec mon autre main, je lui caressai et pelotai ses magnifiques fesses, qui se levaient et s'abaissaient sur ma figure, avec une incroyable rapidité, pendant que mes doigts lui branlaient le trou du

cul en unisson avec ses mouvements et que ma bouche suçait étroitement son raide et enflammé clitoris.

Tout son corps fut agité de convulsions érotiques, indiquant à quel degré de lubricité nos mutuelles caresses l'excitaient.

Moi aussi, j'étais fou de désir et aussi énergique dans mes mouvements; si sa main n'avait pas maintenue la partie inférieure de ma pine, je la lui aurais tout enfoncée dans la gorge.

La crise délicieuse arriva à la fin et nous laissa anéantis dans les extases de la félicité. Nous retînmes tous deux entre nos lèvres les deux objets de volupté et nos doigts restèrent dans les réduits qui avaient tant contribué à augmenter notre plaisir.

Nous restâmes ainsi quelque temps dans cette position langoureuse; puis, miss Frankland se leva de dessus moi en disant :

« Mon cher enfant, il faut maintenant nous coucher. »

Ce que nous fîmes, tout nus comme nous étions, nous étreignant mutuellement, nous couvrant de baisers et de caresses l'un et l'autre, murmurant de doux mots d'amour, nous racontant à voix basse les joies diverses que nous nous étions procurées. Nos mains se promenaient sur tous nos charmes. Miss Frankland avait un art spécial pour passer sa main sur ma pine et lui faire reprendre instantanément toute sa vigueur. C'était la manière la plus douce de peloter la pine que j'aie jamais con-

nu. Elle semblait à peine la toucher, mais elle promenait ses doigts dans toute sa longueur, depuis le bas jusqu'à la tête, avec une délicatesse de toucher qu'aucune autre femme n'a jamais pu égaler.

L'effet était magique et invariable, quel que fut le nombre de fois que je l'eusse foutue avant.

Avec son tempérament passionné et son excessive lubricité, c'était pour elle un art très nécessaire. Elle avait une de ces natures lubriques qui peuvent facilement épuiser plusieurs hommes en même temps. A mon âge heureux, elle avait tout prêt sous la main un garçon qui pouvait satisfaire à tous ses désirs de toutes les manières; la nature m'avait si bien doué sous le rapport de la vigueur que, chaque fois que miss Frankland me désira, elle me trouva prêt à répondre à son appel.

Il n'y a pas d'excès lubriques que nous ne mîmes pas en pratique plus tard. Nous satisfîmes nos passions par tous les moyens qui nous plurent et nous n'hésitâmes jamais à faire ce que nous nous imaginions qui pourrait stimuler nos désirs.

Elle fut surprise de mes aptitudes, se réjouit et se félicita d'avoir trouvé quelqu'un d'aussi charmant et d'aussi vigoureux, pouvant satisfaire sa nature si libertine.

Combien elle fut heureuse de croire qu'elle était la première à cueillir les fleurs de mon innocence, de rencontrer un élève aussi capable, qui devenait, en une seule leçon, un maître de l'art.

Plus j'expérimentais le sexe charmant, plus j'appréciais les sages conseils de ma première et tou-

jours aimée maîtresse, la chère, charmante et toujours adorable madame Benson. Combien elle était dans le vrai, lorsqu'elle me prédit qte toutes celles qui viendraient après elle, si elles croyaient être les premières à me donner la leçon amoureuse, ressentiraient une joie double, triple, cent fois plus grande, à cause de cette seule idée.

Ainsi, mon ardente miss Frankland, qui avait une grande expérience dans les choses de l'amour, se pâmait à l'idée qu'elle instruisait pour la première fois un jeune élève aux jouissances de la passion. Cela ajoutait considérablement à son plaisir; et elle m'avoua ensuite que, comme c'était la première fois qu'elle prenait le pucelage d'un jeune garçon, elle avait ressenti une volupté si grande, qu'elle n'en avait jamais éprouvé une pareille auparavant.

Je puis m'imaginer ses délices en trouvant combiné, avec cette satisfaction morale, un garçon extraordinairement membré et si apte à tous les excès de volupté qu'il soit possible d'imaginer.

Mais, je m'éloigne de mon sujet.

En ce moment, les attouchements magiques de miss Frankland avaient amené ma pine au point voulu, elle passa sa jambe sur moi et, se couchant sur mon corps, elle me dit que, cette fois, elle allait se foutre elle-même.

Guidant ma pine vers ses lèvres avides de la posséder, elle se laissa doucement glisser sur cet énorme pieu, sur lequel elle s'empala elle-même avec délices, jusqu'à ce que nos poils se rejoignis-

sent et qu'il lui fût impossible d'en entrer davantage. Elle se souleva alors jusqu'à ce que la tête fût au bord de son con, et se laissa à nouveau retomber doucement. Elle continua ces délicieux mouvements pendant quelque temps, pour notre mutuelle satisfaction, puis, se couchant sur mon ventre, elle me dit de passer mon bras autour de son derrière et de lui enfoncer mon doigt comme auparavant; elle colla ses lèvres aux miennes, nos langues se touchèrent; nos mouvements devinrent rapides et furieux, jusqu'à ce que nous tombâmes dans les délices de la grande crise finale. Ce fut le comble de la volupté et nous ne ressentions plus rien, que l'extase érotique de notre lubricité satisfaite.

Quand nous reprîmes nos sens, elle était étendue à mes côtés, me serrant très étroitement, me caressant et me pelotant jusqu'au moment où elle pensa que nous étions assez reposés.

Elle glissa sa main vers ma pine et très rapidement, par un pelotage délicat et délicieux, elle lui ramena aussitôt toute sa vigueur.

Passant sa jambe droite sur moi, tout en restant étendue sur le dos, elle amena son corps à moitié tourné sur mon ventre, moi j'étais couché sur le dos elle me pria d'ouvrir mes cuisses et de serrer son autre jambe entre les miennes; puis, guidant ma pine vers son con, elle donna une poussée en arrière pour rencontrer mon mouvement en avant, ce qui me fit entrer instantanément jusqu'aux couilles.

« Maintenant, mon cher adoré, nous pouvons de cette manière, faire durer notre plaisir aussi longtemps que nous voudrons; tu peux aussi me faire décharger plus souvent que toi, ce qui calmera ma nature en chaleur sans épuiser ta vigueur. »

Elle tortilla deux ou trois fois le derrière, plaça son dos sur mon ventre, cambra son corps de manière à laisser ma pine bien à l'aise et me dit de passer mon bras gauche sous sa taille de manière à pouvoir lui caresser le téton gauche et en branler le bout avec mon doigt, un procédé qui l'excitait autant, disait-elle, que si j'avais joué avec son clitoris; tournant alors la tête, elle colla ses lèvres aux miennes; elle prit ma main qu'elle conduisit sur son clitoris tout raide, que je me mis à branler de la même manière que j'aurais branlé le petit vit d'un jeune garçon. Faisant en même temps quelques lents mouvements sur ma pine, excitée par tant de titillations sur plusieurs points différents, elle déchargea des plus copieusement avant que je fusse prêt à en faire autant. Elle laissa tomber sa tête, dans l'extase de la décharge, se retirant de moi et laissant ma bouche libre. Immédiatement, je pris entre mes lèvres son autre téton rond et ferme que je me mis à sucer avec ardeur, poussant ma pine aussi loin que possible dans son con, la laissant là sans faire un mouvement, jouissant des délicieuses pressions que lui donnait l'intérieur de ce con, passant doucement une main sur son clitoris encore suffisamment raide. Elle resta quelque temps à savourer les délices de cette position, puis,

se collant à nouveau à mes lèvres, elle me remercia encore et encore pour le plaisir que je lui avais donné.

Je commençai alors à exécuter quelques mouvements de va-et-vient; à l'instant même, elle se trouva prête à me seconder et, comme elle voulait que, cette fois, nous déchargeassions ensemble, elle ne laissa rien à désirer.

Ses mouvements étaient des plus excitants; aussi le moment de l'extase ne fut pas long à arriver, et nous tombâmes anéantis dans les délices de la volupté, en faisant couler des torrents de liqueur divine.

Nous restâmes entrelacés dans la plus délicieuse étreinte, ayant seulement conscience de notre bonheur indescriptible.

Elle fut suivie des plus douces caresses, jusqu'à ce que ma pine, ravie et excitée par les pressions intérieures de la voluptueuse fente où elle était restée engloutie, réveilla à nouveau ses lubriques passions, qui s'éteignirent dans une divine fouterie.

Elle déchargea encore avant moi, avec un plaisir encore plus grand, si possible, et, après un moment de repos, elle recommença ses mouvements lascifs en unisson avec les miens et nous tombâmes dans la ravissante extase de la lubricité satisfaite.

Sans nous en apercevoir, nous nous endormîmes dans un sommeil profond, nous tenant étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre. La puissance vraiment merveilleuse de son con tint ma pine

engloutie pendant tout le temps de notre sommeil. Je me réveillai le premier pour me trouver bandant encore dans la petite fente divine dont les plis intérieurs m'étreignaient délicieusement de palpitations nerveuses.

Je glissai ma main vers son clitoris et commençai à la foutre.

Elle soulevait son derrière en murmurant quelques mots incohérents, étant évidemment encore sous l'influence du sommeil et rêvant probablement à des événements antérieurs, car je pus distinguer ceci :

« Henry, mon seul amour... nous voilà encore réunis... Oh ! quelle joie ineffable !... Oh ! comme c'est délicieusement bon !... Pousse !... Va plus vite !... Mon amour bien-aimé !... »

Elle me serra nerveusement, comme si elle voulait ne faire qu'un corps de nos deux corps et déchargea en poussant des cris de volupté, laissant couler et faisant jaillir au dehors, sur mes couilles et mes cuisses, un véritable torrent de foutre brûlant.

« Très cher et bien-aimé Henry, murmura-t-elle, c'en est trop ! » et elle s'évanouit.

Je restai immobile, ne voulant pas parler avant qu'elle n'eût repris ses sens. Il était évident qu'elle avait rêvé d'un précédent amoureux et certainement elle croyait, dans son sommeil, que c'était lui qui la foutait au lieu de moi.

Elle fut plus d'un quart d'heure avant de re-

prendre connaissance; le jour pointait et regardant autour d'elle avec effroi, elle s'écria :

« Où suis-je ? »

Alors ses yeux rencontrèrent ma figure.

« Oh ! mon Charles adoré, c'est toi ! J'ai rêvé au passé bien lointain, et les palpitations de ton énorme pine m'ont fait penser à des événements précédents. Mais, quoique ce ne fût qu'un rêve, je n'en ai pas moins bien joui. »

« Ce n'était pas un rêve, ma chère miss Frankland, si ce n'est pour ce qui regarde votre bien-aimé Henry, car, c'est le nom que vous avez prononcé, mais cette pensée vous a fait m'étreindre plus délicieusement et vous avez éprouvé un excès de plaisir que je vous enviais; mais vous m'avez beaucoup effrayé, car, à la fin, vous vous êtes évanouie tout à fait. Je suis si heureux d'avoir changé votre rêve en une exquise réalité que je ne suis nullement jaloux de votre précédent amoureux, car, si vous n'en aviez jamais eu, vous ne m'auriez probablement pas aimé. Oh ! non, je ne serai jamais jaloux de vous, ma tendre maîtresse. J'aimerais mieux vous voir dans toutes les extases de vos passions dans les bras d'un autre, pourvu que je puisse partager vos plaisirs. »

Elle m'écoutait avec beaucoup d'étonnement et elle reconnut qu'elle s'était crue entre les bras d'un homme qu'elle avait beaucoup aimé, et elle pensait que tout cela n'était qu'un rêve et qu'elle n'avait aucune idée de ce qui s'était passé, c'est-à-dire qu'elle avait été bien réellement foutue.

— Eh bien ! c'est à mon tour de jouir, maintenant. Touchez, comme elle a besoin d'être soulagée.

— Oui, oui, la bonne chérie, enfonce-la vite, mon Charles, et tu verras que je jouirai du cher Charles aussi bien que d'Henry, dont je te parlerai un jour. Tu es digne de lui et de moi, et j'ai peur de t'aimer autant que je l'aime, c'est-à-dire beaucoup trop tendrement.

Se mettant alors à l'ouvrage, elle exerça vraiment toute sa puissance de lubricité, et nous tirâmes un coup comme il est rarement donné aux mortels d'en tirer d'aussi délicieux sur terre.

Nous restâmes épuisés par le plaisir de nos désirs satisfaits et, ayant tous deux à satisfaire un besoin naturel, nous fûmes obligés de nous lever pour nous soulager. Ma chère maîtresse se servit du bidet et me dit de laver mes parties dans la cuvette, parce que, non seulement cela rafraîchissait, mais ça rendait plus vigoureux.

Puis, comme il faisait tout à fait jour, elle me permit de la faire poser et de la tourner dans toutes les positions, de façon à ce que je puisse admirer et peloter toutes les parties de son corps si ravissant.

Son derrière était plus large et plus dur qu'aucun de ceux que j'eusse vus jusqu'à présent, et vraiment, excepté un dont je vais bientôt parler, c'était le plus beau comme formes et comme grosseur que j'aie rencontré depuis.

Naturellement, tout ce pelotage ne s'était pas

effectué sans nous exciter énormément tous deux. Miss Frankland n'était pas restée inactive et m'avait fait les mêmes caresses que je lui faisais, et son clitoris, extraordinairement long, se montrait tout rouge et tout raide au travers de la profusion de poils frisés dont les environs étaient recouverts.

Je proposai de nous sucer mutuellement par terre, en tournant son derrière vers le jour, de façon à ce que je puisse avoir la vue entière de toutes ses parties si ravissantes. Elle approuva mon idée et, jetant par terre deux oreillers qu'elle avait pris sur le lit, pour me relever un peu la tête, elle m'enjamba et, s'agenouillant par terre, elle prit ma pine dans sa bouche et approcha son magnifique derrière et son con gluant au-dessus de ma figure. Je commençai par coller mes lèvres à son con tout ouvert, poussant dedans mon menton, puis ma langue, aussi loin que je pus, léchant le foutre qu'avaient fait couler nos précédents pelotages; c'était aussi doux et aussi bon que de la crème. Ceci l'excita beaucoup, et elle ferma les lèvres de son con sur ma langue assez fort pour lui donner une bonne étreinte. Je n'ai jamais vu une femme comme elle pour avoir une pareille vigueur sous ce rapport. Mon nez était presque enfoncé dans le trou de son cul et je sentais qu'il y était aussi comprimé; aussi, changeai-je de route et, à sa grande jouissance, je glissai ma langue dans son derrière. Mais, comme la crise approchait, elle me dit de prendre son clitoris dans ma bouche et de lui enfoncer un doigt dans chacun des deux autres ori-

fices. Je le fis aussitôt, tandis qu'elle me suçait, tout en me donnant le postillon, maniant le bas de ma pine, ainsi que mes couilles, avec de gentilles titillations dont elle avait seule le secret, jusqu'à ce que, dans un excès de jouissance, nous déchargeâmes tous les deux dans la bouche l'un de l'autre un torrent de foutre que nous avalâmes mutuellement avec volupté.

Après cela, nous nous couchâmes pour bien nous caresser et embrasser avant de nous séparer.

Naturellement, cela excita tellement nos désirs qu'une bonne fouterie seule pouvait les soulager.

« Mon Charles chéri, dit-elle, ce sera vraiment le dernier coup. »

Je lui répondis que cela m'avait tellement excité de voir son magnifique derrière quand nous étions par terre, que j'étais désireux de la voir s'agenouiller et de l'enfiler par derrière.

Je pensais réellement la lui mettre dans le con, mais elle crut que j'en voulais à son trou du cul.

« Tu es vraiment un garçon étrange, dit-elle, qu'est-ce qui a pu te laisser supposer que tu pouvais enfoncer ton énorme affaire dans le trou de mon derrière ? mais, pour te dire la vérité, quand j'ai été bien foutue, j'aime assez à l'avoir dans ce chemin; aussi, tu peux essayer, mais il faut aller bien doucement pour entrer. »

Je répondis :

« Je ne savais pas que je pouvais entrer ma pine dans ce petit trou, je voulais dire que je la mettrais dans votre con par derrière, mais, maintenant,

d'après ce que vous venez de me dire, j'aimerais à savoir ce que l'on éprouve par cet autre chemin. »

Comme on le voit, je continuais à jouer mon rôle d'innocent.

Elle se tourna, mit sa tête sur l'oreiller, ramena ses genoux sous son ventre, m'exposant ainsi son ravissant derrière de la manière la plus avantageuse. Je m'agenouillai, mais, avant de commencer, je collai mes lèvres au délicieux petit orifice et y enfonçai ma langue aussi loin que possible, ce qui l'excita extraordinairement. Approchant alors ma pine toute raide, je l'engloutis deux ou trois fois dans son con jusqu'aux couilles, de manière à bien la lubrifier. Je la retirai ensuite et la plaçai devant le petit temple de l'amour; puis, par une poussée douce et uniforme, je l'enfonçai graduellement et presque insensiblement jusqu'aux poils.

Elle poussait ses fesses en arrière, et je sentais qu'elle essayait de se soulager, ce qui est la véritable manière d'accélérer l'introduction d'une pine dans ce canal enchanteur, avec peu de difficulté et sans douleur.

Nous commençâces alors un mouvement lent ; elle me dit de me baisser, de passer mon bras autour de son corps et de lui branler le clitoris; mais je la priais de se branler elle-même, ce qui me permettrait d'admirer les délicieux tortillements de son derrière si ravissant, ainsi que la vue de ma pine entrant et sortant de ce temple de délices. Elle

m'approuva et nous tirâmes un coup des plus délicieux.

Elle pouvait exercer avec son derrière une étreinte aussi forte qu'avec son con, cependant elle me serrait plus étroitement et je sentais une chaleur plus excitante.

Nous finîmes tous les deux en même temps, mais elle était tellement anéantie par l'excès de jouissance, qu'elle s'affaissa sur le lit, m'entraînant avec elle, sans avoir délogé ma pine. Nous restâmes ainsi pendant un moment assez court. Elle frissonnait encore de temps en temps, tellement les jouissances éprouvées de cette manière avaient été délicieuses. A la fin, elle me pria de la soulager du poids de mon corps. Comme c'était le moment de nous séparer, je me levai. Elle m'assista pour mes ablutions, me passa elle-même ma chemise de nuit, me conduisit à mon lit, m'embrassa tendrement pour les délices de toutes sortes que je lui avais données, me promettant que nous recommencerions la nuit suivante. Elle me laissa, ferma à clef la porte de communication, mais elle eut la précaution d'ouvrir ma porte pour le cas où je ne me réveillerais pas à l'heure ordinaire.

Ainsi se termina ma première nuit d'amour, une des plus délicieuses que j'aie passées avec cette femme charmante et extraordinairement lascive. Ce fut la première de beaucoup d'autres qui suivirent, mais dans aucune nos jouissances ne furent plus intenses, peut-être même aussi intenses.

Elle me parla souvent ensuite de l'heureuse nuit

où elle avait eu le bonheur de m'initier à tous les mystères de l'amour, car elle n'eut jamais connaissance de mes précédentes expériences, et elle fut toujours très fière d'avoir été ma première institutrice sous ce rapport.

Le lendemain, je fus un paresseux, mais, comme on peut le supposer, miss Frankland n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et, quand l'heure de la récréation fut arrivée, elle se retira dans sa chambre.

Mes sœurs me grondèrent pour n'être pas allé les rejoindre pendant la nuit, mais je leur dis que miss Frankland avait veillé dans sa chambre tellement tard que je m'étais endormi profondément, même que je n'avais pas eu assez de sommeil, puisqu'elles avaient pu voir que j'avais été tout endormi pendant le jour. Cependant, pour les satisfaire, je les gamahuchai toutes les deux et je les foutis l'une après l'autre pendant qu'elles se gamahuchaient mutuellement, de sorte qu'elles déchargèrent trois fois et moi deux fois seulement. Je ménageais mes forces pour les jouissances qui m'étaient promises pendant la prochaine nuit.

Je montai me coucher de bonne heure et m'endormis de suite profondément, n'ayant pas besoin de me tenir éveillé, étant persuadé que miss Frankland me réveillerait aussitôt qu'elle serait prête à me recevoir dans ses bras.

Elle vint, en effet, et nous passâmes une seconde nuit dans des voluptés impossibles à décrire.

Une troisième nuit suivit les deux autres, mais avec ce changement que miss Frankland voulut ab-

solument déflorer mon trou du cul avec son clitoris si extraordinairement long et proéminent, ne s'imaginant certainement pas que, là aussi, elle avait été devancée par mon cher et bien-aimé ami Mac Callum. Elle eut cependant tout le plaisir imaginaire d'une prise de pucelage.

Comme on peut le supposer, je ne fis rien pour la détromper de son ignorance à ce sujet.

Nous nous étions gamahuchés mutuellement, je l'avais foutue deux fois dans le con et une fois dans le cul, lorsque la fantaisie lui prit de m'enculer avec son clitoris. Naturellement, je ne fis aucune objection; au contraire, je le suçai de manière à le faire devenir suffisamment raide, je me mis à quatre pattes, dans la position la plus favorable pour satisfaire son désir érotique. Elle glissa d'abord sa langue dans mon trou du cul, mouilla son clitoris avec sa salive, lubrifia mon anus avec le foutre gluant dont son con était plein et m'enfonça alors le cher objet avec la plus grande facilité aussi loin qu'elle put.

Je la secondai de toutes les manières, tortillant mon derrière de droite et de gauche, ce qui était, selon elle, bien supérieur aux mouvements de va-et-vient. Elle passa son bras sous mon ventre, elle excita au dernier degré ma pine avec ses ravissants attouchements, pour lesquels elle ne pouvait pas avoir de rivales, faisant répondre mon sphincter aux tressaillements de ma pine, excitant également ses passions avec l'idée qu'elle était la première à prendre possession de ce petit temple de volupté.

Elle sentit, par les palpitations convulsives de ma pine que j'étais prêt à décharger et, activant les mouvements de sa main et de son clitoris, nous tombâmes tous deux anéantis par les exquises jouissances produites par cette conjonction anti-naturelle de sos deux corps.

Plusieurs jours se passèrent ainsi pendant lesquels nous esseyâmes tous les genres possibles de nous procurer la volupté.

Nous nous amusions, pendant les moments de repos, à chercher de nouvelles poses ou de nouvelles manières d'effectuer la conjonction de nos deux corps.

Une fois, pensant à l'état d'excitement dans lequel m'avait mis la fessée qu'elle m'avait donnée avec les verges, je lui demandai, comme si je ne connaissais pas déjà ce qu'il en était, si l'application des verges sur le derrière d'une femme, ou seulement l'acte lui-même de donner la fessée, n'excitait pas son sexe.

Elle me répondit que ces deux actes excitaient extraordinairement les femmes qui s'y livraient. Elle savait par expérience que d'être fouettée avec des verges lui procurait le plus violent excitement et la plus grande envie d'être foutue.

— Alors, dis-je, croyez-vous que cela ait excité mes sœurs aux plaisirs érotiques ?

— Certainement, et surtout ta sœur Elise. Je ne sais si tu as remarqué son mouvement soudain de venir m'étreindre et m'embrasser quand elle rentra à la salle d'étude le jour où je la fouettai; c'é-

tait une véritable impulsion érotique, et si nous avions été seules, je n'aurais pas pu m'empêcher d'y répondre d'une manière qui l'aurait ravie et initiée à quelques délicieux mystères de Vénus; et je crois que si je n'avais pas eu le bonheur de découvrir tes grands et délicieux mérites, j'aurais cherché et trouvé une opportunité de me trouver seule avec cette chère enfant, car il faut que tu saches que nous pouvons éprouver une très grande jouissance à caresser notre propre sexe, pas aussi grande cependant que lorsque c'est une telle affaire (pelotant et maniant ma pine en disant cela). Cette jouissance n'est pas sans mérite, c'est une petite variation de temps en temps qui est très excitante.

— Alors, je suppose que vous avez encore quelque arrière pensée pour les charmes d'Elise ?

— C'est vrai, et ce qu'il y a de plus fort, je crois qu'elle et Marie ont déjà leurs passions développées à ce sujet. Il m'a semblé quelquefois avoir entendu des soupirs étouffés et des mouvements pas ordinaires quend elles sont couchées, et je ne serais pas étonnée qu'elles se branlaient mutuellement. Je ne voulus pas intervenir et, après ce qui s'est passé entre toi et moi, je dois t'avouer que j'avais formé dans ma tête le plan de laisser aller les choses tellement loin que lorsque je serais intervenue, elles auraient été obligées d'être à ma merci. J'aurais alors pu les initier aux jouissances que les femmes peuvent se procurer entre elles. L'heureuse découverte de tes excellentes qualité et

la facilité parfaite avec laquelle nous pouvons nous réunir depuis que j'ai changé de chambre, ont chassé quant à présent ces idées de ma tête. Je n'avais demandé à changer de chambre que pour laisser à tes sœurs plus de liberté pous se livrer à leurs plaisirs, certaine que leur excitement ne ferait qu'augmenter tous les jours et que lorsque je les aurais surprises, elles n'auraient fait aucune difficulté pour les partager avec moi.

— Je suppose que vous les auriez enfilées avec ce cher petit objet ? dis-je.

— Oh ! oui, mon amour, mais tu m'as tellement excitée en me parlant de tout cela qu'il faut me foutre de suite.

Nous tirâmes un coup délicieux et quand nous revînmes de la confusion de nos idées dans laquelle nous jette toujours la crise finale, nous reprîmes notre conversation sur le sujet si intéressant de mes sœurs. Je lui fis observer qu'elle ne les avait pas fouettées depuis quelque temps.

— C'est de ta faute; je suis si satisfaite avec toi que je n'ai plus besoin de soulager mes désirs de cette manière.

— Dites-moi, chère miss Frankland, est-ce que cela vous a beaucoup excitée de fouetter mes sœurs ?

— Tellement que j'ai déchargé; mais la peur d'aller plus loin avec elles m'avait rendue féroce; ma grande sévérité provenait de ce que je ne pouvais pas jouir d'elles ensuite, mais si une fois j'étais arrivée à leur faire partager mes plaisirs, je ne

les aurais plus jamais fouettées aussi fortement, mais seulement juste assez pour exciter leurs passions à un degré raisonnable qui les aurait rendues esclaves à ma lubricité enflammée. Même maintenant, j'ai de temps en temps l'envie d'agir ainsi, surtout avec la chère Elise, car je crois qu'elle a une nature plus lubrique que Marie. Est-ce que cela te contrarierait, mon cher petit Charles ?

Pas le moins du monde, surtout si vous me promettez de me raconter ensuite ce qui s'est passé dans tous les détails; cela nous stimulerait tous deux pour nos plaisirs et nous exciterait à renouveler nos combats amoureux.

— Je crois que tu n'as pas besoin beaucoup de cela, car ton immense pine est aussi dure que du fer.

— C'est l'idée lascive de vous voir jouir d'Elise qui me fait bander, mais il faut que je vous foute encore, sans cela elle va éclater.

— Moi aussi, mon chéri, cette idée m'a enflammée; fourre-la dans le cul, car j'ai une envie folle de la sentir là en ce moment.

Je fis comme elle m'avait dit, et notre jouissance fut telle lorsque arriva la décharge mutuelle, qu'elle s'affaissa sur le lit en m'entraînant avec elle, et nous restâmes absolument insensibles pendant plus d'un quart d'heure.

Nous ne reprîmes pas notre conversation cette nuit-là, mais j'étais résolu à mettre au jour son idée, et aussi d'engager Elise de faire son possible pour seconder ses vues, sans qu'elle puisse se dou-

ter de ce qui pouvait se passer entre Elise et moi et en étant en même temps très réservé sur mes rencontres pendant la nuit avec miss Frankland.

Nous passâmes encore la nuit suivante dans tous les plaisirs que nous pûmes imaginer. Après notre premier profond sommeil, enserrés dans les bras l'un de l'autre, et ma grosse pine engloutie et pressée comme par une vis, je me réveillai le premier, sentant ma pine toute raide dans son con, qui la serrait involontairement dans ses délicieux replis intérieurs. Je me mis à mouvoir doucement jusqu'à ce qu'elle fut si excitée qu'elle se réveilla pour éprouver les ravissements du coup du matin. Nous nous levâmes alors pour satisfaire à nos besoins naturels et rafraîchir nos nerfs par une grande ablution.

Comme nous retournions nous coucher, je remarquai que miss Frankland prit dans son armoire quelque chose plié dans un mouchoir de poche et le plaça sous son oreiller d'un air mystérieux. Je ne dis rien. Après nous être purifiés, nous nous livrions toujours à un mutuel gamahuchage, après quoi miss Frankland me demandait généralement comme faveur de l'enculer. J'aimais trop son délicieux trou du cul pour jamais lui refuser. Elle se plaça comme d'habitude sur ses genoux, les cuisses bien ouvertes, la tête baissée, de manière à présenter le mieux possible son magnifique derrière. Après avoir procédé aux préambules habituels d'introduire deux ou trois fois ma pine dans son con juteux pour bien la lubrifier, je l'introduisis

dans son petit trou, toujours par une poussée douce et lente, jusqu'à ce qu'elle fût entrée jusqu'aux poils, alors nous nous reposions un peu pour sentir la volupté de nos mutuelles palpitations.

Pendant cette pose délicieuse, je la vis glisser sa main sous l'oreiller, retirer le mouchoir de poche et le porter sous son ventre. Je sentis bientôt une substance énorme lui remplir le con, ce qui rendait son trou du cul plus étroit et plus serré. Je commençai mes mouvements et je sentis que la substance dans l'autre entrée suivait mes mouvements. Je serrai entre mes doigts son clitoris tout raide que j'avais branlé auparavant pour le faire bien bander. Je glissai ma main plus bas et m'aperçus qu'elle s'enconnait elle-même avec un joli godmiché, d'une grosseur formidable.

— A la bonne heure, chérie, lui criai-je, pourquoi vous cacher pour faire cela, vous devriez savoir que mon plus grand désir est de vous voir éprouver les plus grandes jouissances de toutes les manières imaginables; branlez-vous, ma bien-aimée, et soyez persuadée que si cela ajoute à vos délices, cela ajoute aussi aux miennes.

— Mais, mon Charles chéri, pousse toujours, je suis au septième ciel en sentant les jouissances que me font éprouver ces deux grosses pines en même temps dans mon corps.

Elle aurait voulu m'en dire long, mais ses paroles furent arrêtées par des extases produites par cette double fouterie, et elle déchargea copieusement avant moi, car je me retenais le plus possi-

ble, ce dont je fus récompensé en la faisant décharger, avec le plus grand excès de plaisir, deux fois et moi une fois seulement. A ce moment, il faisait tout à fait jour; il était trop tard pour songer à entrer en conversation au sujet de ce nouveau partenaire dans nos combats amoureux; cette conversation fut remise au lendemain.

Cela ne vint pas aussi vite que nous l'espérions, car ce jour-là, les affaires de miss Frankland arrivèrent. C'était fort heureux pour moi qu'elles arrivâssent à ce moment de la nouvelle lune, car comme Marie avait les siennes au moment de la pleine lune, cela me permit de consacrer une nuit ou deux à mes sœurs bien-aimées qui trouvaient que je les avais beaucoup négligées dernièrement. Je leur dis que je ne m'étais pas senti très bien, que je commençais à croire que nos excès de fouterie étaient trop grands pour moi, et que je sentais que si je continuais ainsi, je tomberais tout à fait malade.

— Il ne faut pas que cela arrive, cher Charles; c'est vrai que tu fais deux fois autant d'ouvrage que nous et même plus, car nous ne déchargeons pas comme toi un torrent de foutre quand tu jutes; il faut prendre soin de toi, nous serons à l'avenir moins gourmandes et nous nous satisferons par un gamahuchage mutuel entre Elise et moi.

Je m'arrangeai alors de manière à cesser avec elles toute fouterie pendant le temps que je pouvais consacrer à miss Frankland qui me faisait jouir plus que mes sœurs.

Je restais toujours dans mon lit jusqu'au moment où je l'entendais respirer fortement, ce qui démontrait qu'elle dormait, avant d'oser quitter ma chambre pour aller retrouver mes sœurs. Le désir de me soulager, comme disait la chère madame Benson, aurait pu lui venir, et mon absence aurait tout fait découvrir. Cependant, elle avait certainement considéré qu'il était de son intérêt de me laisser parfaitement tranquille pour récupérer mes forces perdues, après les pompages fréquents qu'elle avait fait à mes sources spermatiques pendant les quinze derniers jours. Elle n'essaya jamais de m'exciter d'aucune sorte jusqu'après la cessation complète de ses affaires. Elle me dit qu'il valait beaucoup mieux en finir tout à fait en une seule fois, car les excitements érotiques pouvaient faire durer l'écoulement une semaine de plus.

— Ce n'est pas cependant, mon cher Charles, que je n'en aie une furieuse envie, car, dans le commencement surtout, j'éprouve le désir d'être labourée par la plus énorme pine qu'on puisse trouver sur terre; l'irritation naturelle de cette partie semble augmenter à ce moment. Une précédente expérience m'a enseigné qu'il vaut mieux supporter cette démangeaison que de se livrer à mes passions, car alors l'écoulement dure deux fois plus longtemps; de plus, il y aurait danger pour toi de compromettre ta santé. Quelquefois, les conjonctions; à ce moment, produisent un échauffement très préjudiciable au canal de l'homme, et me priverait de tes étreintes pendant plusieurs se-

maines. De sorte que tu vois, mon cher garçon bien-aimé, que de toutes manières il est prudent d'éviter tout excitement amoureux pendant cette période, quelques grandes que soient les démangeaisons que l'on a de se livrer aux combats amoureux. Quelques femmes n'en tiennent aucun compte, et pour une satisfaction momentanée, courent les risques, non seulement de se rendre malades elles-mêmes, mais surtout leurs amoureux. Moi aussi, mon cher enfant, j'ai été imprudente, et en connaissant les résultats, je serais à la fois cruelle et stupidement insensée de te laisser courir le risque de ce qui m'est déjà arrivé.

Comme elle me donnait ces sages conseils, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler ma chère madame Benson, dont les avis m'avaient déjà rendu service, et maintenant j'avais une autre maîtresse aimée qui m'instruisait sur d'autres sujets ayant trait au sexe faible. C'était vraiment une exceptionnelle bonne fortune d'avoir, à mon âge, rencontré deux femmes aussi admirables, non seulement des plus amoureuses et des plus lascives, mais me faisant connaître entièrement tout ce qui concerne leur sexe et le monde, en même temps qu'elles satisfaisaient mes désirs amoureux, ainsi que les leurs. Elles étaient passées maîtresses dans l'art amoureux et n'ignoraient aucun des moyens pouvant augmenter l'excitement et les jouissances amoureuses; mais elles savaient aussi vous inculquer la sagesse pour la conduite future. Je dois tous mes succès amoureux du restant de ma vie aux

admirables conseils que m'ont donnés ces deux charmantes et inestimables femmes.

La nuit suivante, après avoir sacrifié à Vénus suffisamment pour nous permettre de reprendre notre délicieuse conversation sur les meilleurs moyens d'exciter à l'amour, j'arrivai à parler de fouettage, car, pour dire la vérité, j'avais une envie folle de fouetter le superbe derrière de ma charmante maîtresse. Je l'avais souvent senti palpiter sous les vigoureuses attaques de mon énorme pine, pendant que je labourais l'une ou l'autre des entrées du temple de l'amour. Je lui avais souvent appliqué de bonnes claques sur les fesses avec la main, mais j'avais une extrême envie de me servir de verges, de les faire devenir bien rouges et d'enfoncer alors ma pine dans l'une ou l'autre de ses deux charmantes ouvertures.

Le meilleur moyen pour arriver à satisfaire mon désir, était d'avoir recours à sa propre description d'une fessée pas trop sévère, juste assez pour exciter les passions, sans souffrances; et comme elle avait avoué que cela l'excitait beaucoup, soit de fouetter elle-même, soit d'être fouettée, je lui proposai de m'appliquer une légère fessée sur le derrière, pour voir l'effet que cela ferait.

Elle sauta sur cette idée, mais comme il n'y avait pas de verges dans la chambre, la cérémonie fut remise au lendemain. Pour cette occasion, elle m'avertit d'abord de me livrer à toute la lubricité possible, et lorsque la nature commencerait à être épuisée, nous expérimenterions alors l'efficacité de

la verge. Elle m'aida de tout son pouvoir pour toutes les cochonneries que j'imaginai, et nous payâmes réellement six tributs à notre chère mère Vénus, presque sans interruption, car nous désirions tous deux être épuisés le plus vite possible, afin d'essayer le système de la fessée.

Nous restâmes quelques minutes tranquilles, puis miss Frankland essaya de m'exciter comme d'habitude, mais ma pine était trop rassasiée par les précédentes fouteries pour répondre de suite à son appel.

— Ah ! dit-elle d'une voix douce, je vois qu'elle a besoin de la verge. Préparez-vous, monsieur, et faites en sorte de ne pas faire de résistance, ou cela n'en sera que plus mauvais pour votre derrière.

Suivant son exemple, je commençai à demander pardon, promettant de mieux me conduire dans peu de temps, etc., etc. Mais elle fut inexorable et m'ordonna de m'étendre sur ses genoux. Me prenant alors par la taille, elle me donna deux ou trois coups vraiment douloureux, qui me firent me trémousser pendant un moment.

— Faites attention, monsieur, vous résistez et vous savez que votre punition sera plus sévère si vous continuez.

— Pardonnez-moi, chère maîtresse, et je ne le ferai plus jamais.

— Nous verrons.

Elle m'appliqua trois coups assez vigoureux, mais pas trop cruels. Je ne bougeai pas.

— Ah ! te voilà devenu un bon garçon, nous n'aurons plus de difficulté maintenant.

Elle commença une série de coups de moins en moins violents, qui se terminèrent par une gentille et irritable titillation qui fit rapidement voir ses effets en faisant bander ma pine, qui se frottait avec fureur contre la cuisse nue de ma charmante fustigatrice, qui, passant un bras autour de mon corps, l'empoigna à pleine main, heureuse de voir combien son système de fessée avait été efficace. Se prétendant tout à fait épuisée, elle s'étendit sur le lit, disant qu'elle n'en pouvait plus.

Je lui sautai dessus et nous tirâmes deux coups sans déconner, avec les plus grands excès de volupté. C'était maintenant mon tour, et comme elle me laissa sortir sans rien dire de son con délicieux, je pris cette manière d'agir pour un motif de punition et de mécontentement.

— Quoi ! vilaine fille, dis-je, est-ce la manière dont vous traitez votre maître, le jeter dehors de son logement de cette manière ! Donnez-moi les verges, votre derrière va payer pour votre vilaine conduite; agenouillez-vous sur ce tabouret et étendez votre corps sur mes cuisses; surtout pas de résistance ou ce sera encore pire pour vous.

— Oh ! je vous en prie, monsieur, pardonnez-moi cette fois-ci.

Elle s'agenouilla à mes côtés, faisant semblant de pleurer. Je la forçai à s'étendre sur mes genoux, et elle présenta ainsi à mes yeux ravis, son dos magnifique et ses splendides fesses larges, fermes

et rondes. Je la saisis autour la taille et rassasiai d'abord ma vue de ses charmes ravissants qui se trouvaient en mon pouvoir, puis je m'emparai des verges.

Je lui appliquai deux ou trois coups violents qui lui firent tortiller les fesses, mais sans lui arracher une parole; et comme je continuais, dans toute la fureur de la lubricité, à la fouetter sévèrement, elle me pria d'être un peu moins cruel.

Mais je continuai de fouetter avec plus de violence encore, ce qui la fit se tordre sous le châtiment que je lui infligeais. Elle essaya, à la fin, avec violence de se dégager, mais elle était complètement en mon pouvoir et je ne la ménageai pas jusqu'au moment où je vis que sa douleur se changeait en un torrent de volupté. Elle devint folle de désirs et s'écria :

— Assez, Charles adoré, enfile-moi de suite, j'en meurs d'envie.

Je jetai les verges par terre, sautai sur le lit et relevai ses reins de manière à la mettre dans la position à genoux; elle saisit elle-même ma pine enflammée et l'approcha des lèvres de son con où elle l'engloutit de suite jusqu'aux couilles. Ses mouvements devinrent lascifs au-dessus de toute expression et furent menés avec une telle vigueur qu'en très peu de temps nous déchargeâmes tous deux un torrent de sperme. Nous étions trop excités pour nous arrêter et nous tirâmes un second coup des plus délicieux après nous être reposés à peine une minute. Elle n'était pas encore satisfaite,

aussi me faisant étendre sur le dos, elle se coucha sur moi en sens contraire et nous commençâmes un mutuel gamahuchage. Je réussis à la faire décharger encore et elle arriva à faire bander ma pine à nouveau.

— Maintenant, Charles, tu dois finir par un enculage.

Se mettant donc encore à quatre pattes, elle guida ma pine, qui ne demandait pas mieux, vers le plus petit trou de la volupté. Après l'avoir bien lubrifiée dans son con gluant et plein de foutre, je l'enfonçai dans son trou du cul. Je m'emparai de son clitoris, elle avait pris son godmiché dont elle se servait avec la main; nous courûmes notre dernière course avec un tel ravissement que nous tombâmes tous deux sur le lit complètement anéantis et insensibles.

Epuisés comme nous l'étions par tous ces essais de lubricité, nous tombâmes dans un profond sommeil, sans bouger et sans avoir repris nos sens; quand nous nous réveillâmes, il était très tard et je dus regagner ma chambre immédiatement sans essayer de nouveaux combats amoureux.

Ainsi se termina ma première expérience de flagellation. La sensation était si nouvelle et la tentation de me venger un peu était si grande, que j'avais un peu dépassé la mesure raisonnable en infligeant d'aussi violents coups au charmant derrière de ma bien-aimée miss Frankland. Je vois cependant qu'elle comprit et excusa les raisons qui m'avaient fait agir ainsi, me priant seulement, à la

prochaine occasion, d'être un peu plus maître de moi et de ne pas la faire souffrir autant.

Nous renouvelâmes plusieurs fois ces séances de flagellation, mais plus modérément, suffisamment pour nous exciter sans faire souffrir le patient, qu'il fût l'un ou l'autre de nous.

La flagellation fut souvent ensuite le thème de nos conversations, et petit à petit je lui parlais de l'idée qu'elle avait sur les dispositions amoureuses d'Elise. Elle m'affirmait que telle était encore sa conviction. Je lui suggérai alors l'idée d'essayer et de satisfaire notre curiosité, aussi bien pour le bonheur d'Elise que pour sa propre jouissance à ce sujet.

— Je crois que vous pourriez facilement trouver un prétexte si vous le voulez.

— Oui, c'est assez facile, cette idée m'excite et je vais essayer de me satisfaire.

Je ne me rappelle plus quel fut le prétexte, mais Elise fut retenue le lendemain après-midi à quatre heures. Marie et moi nous courûmes au pavillon. Je savais que nous ne serions pas dérangés par Elise; aussi je fis profiter Marie de tout le bénéfice de notre réunion et nous tirâmes quatre coups des plus délicieux dans toutes les positions admises dans l'entrée légitime du temple de l'amour; car jusqu'à ce jour, je n'avais jamais pu arriver à m'introduire dans le petit orifice, qui était trop étroit pour permettre de pénétrer à ma monstrueuse pine.

Il est étrange de penser avec quelle facilité Elise

me permettait de l'enculer, tandis que Marie, plus vieille qu'elle et dont les formes étaient plus développées, ne pouvait pas me laisser pénétrer dans son petit trou du cul. Quand vint la nuit, j'étais impatient de savoir comment ma chère maîtresse s'en était tirée avec Elise. Elle me raconta qu'Elise avait été nerveuse pour commencer, mais qu'elle lui avait parlé gentiment, lui disant que sa bonne conduite, après sa première fessée, lui avait acquis son affection, que cette fois-ci elle serait moins sévère que la première fois, mais qu'elle devait supporter la punition.

— Venez donc, ma chère fille, faites comme moi, enlevez votre robe, de manière à ne pas la chiffonner.

Voyant qu'Elise tremblait encore un peu après avoir quitté sa robe, elle la prit dans ses bras et l'embrassant tendrement, lui dit de n'avoir pas peur, qu'elle ne la punirait pas beaucoup.

— Relevez vos affaires, ma chère, et laissez-moi voir s'il reste encore des marques de votre précédente punition.

Elise avait un derrière très proéminent et qui promettait. Miss Frankland le caressa de partout et louangea beaucoup ses formes et sa fermeté, disant qu'il était superbe à voir et ressemblait déjà à un derrière de femme.

— Tournez-vous et laissez-moi voir si le devant est déjà formé aussi comme celui d'une femme. Ma parole, la motte est bien formée et déjà couverte d'une légère mousse.

Ses mains pelotaient les formes d'Elise, dont la figure enflammée et les yeux brillants de désirs montraient qu'elle était très excitée. Miss Frankland elle-même commençait à s'émouvoir, mais elle la fit s'étendre de suite sur ses genoux et commença quelques cinglées gentilles, juste suffisantes pour amener le sang dans cette partie, ce qui agissait doublement sur les organes érotiques déjà excités par le pelotage; Elise commença à tortiller le derrière avec volupté sous les yeux de miss Frankland excitée, qui, voyant que les choses tournaient en sa faveur, augmenta la violence de ses coups, mais seulement pour augmenter l'excitement de sa patiente, au point que ne pouvant plus résister à la volupté, elle s'écria :

— Oh ! ma chère miss Frankland, je meurs de plaisir, étreignez-moi, caressez-moi.

Miss Frankland la releva et l'attira sur son sein et sur ses lèvres et, tout en lui suçant la langue, elle glissa sa main en bas et trouva la fente d'Elise mouillée du foutre qui coulait de son petit clitoris tout raide par suite de la passion érotique qui la consumait.

Elle la branla jusqu'à ce qu'elle déchargeât une nouvelle fois, pendant que leurs langues allaient et venaient dans leurs bouches. Au moment où Elise déchargea, miss Frankland enfonça un doigts dans son con, qui, naturellement, ne fit aucune résistance, mais comme Elise possédait dans la perfection l'art de resserrer, elle la trouva suffisamment

étroite pour laisser un doute dans son esprit et croire qu'elle s'était seulement enfilé le doigt.

— Ah ! petite polissonne, tu as déjà joué avec ce petit trou; dis-moi la vérité.

— Je vous dirai tout, si vous voulez continuer à jouer avec moi comme cela. Depuis que vous avez fouettée Marie et moi-même, nous étions si excitée entre les jambes, que nous avions senti que de nous toucher et d'enfoncer nos doigts nous faisaient beaucoup de bien, quoiqu'au commencement cela nous fit bien souffrir. Mais vous le faites bien mieux que Marie, faites-le encore, ma chère miss Frankland.

— Je le ferai bien mieux, ma chérie, avec ce que j'ai entre les jambes; regarde.

Et relevant ses jupons et sa chemise, elle montra à Elise stupéfaite, la quantité extraordinaire de ses poils et son clitoris rouge et raide pointant au milieu de cette masse de poils noirs et frisés.

— Que c'est beau ! s'écria Elise, je vois que vous avec une pissette dont j'ai si envie depuis si longtemps; il faut que je l'embrasse.

Se baissant alors, elle le prit dans sa bouche et le suça.

— Arrête, chère Elise, nous allons jouir toutes les deux.

Prenant les coussins de la chaise, elle se coucha sur le dos par terre, disant à Elise de tourner sa figure de l'autre côté, de s'agenouiller au-dessus de son corps, de manière que chacune de leurs bouches puisse s'adapter à leurs fentes.

Elise me raconta ensuite qu'elle fit en sorte de paraître tout à fait ignorante et de laisser miss Frankland croire qu'elle l'initiait dans toutes les cérémonies du gamahuchage.

Miss Frankland colla ses lèvres à la fente ravissante de la chère Elise, pendant que cette dernière prit dans sa bouche son extraordinaire clitoris.

Après plusieurs caresses ardentes, miss Frankland enfonça un doigt dans le trou du cul d'Elise et s'arrêta un moment pour dire à Elise, non seulement de suivre son exemple de cette manière, mais encore d'en faire autant avec son autre main dans sa fente tout en continuant de lui sucer le clitoris.

S'étant ainsi toutes deux arrangées comme je viens de le décrire, elles se gamahuchèrent toutes deux jusqu'au moment où, épuisées par leurs fréquentes décharges, elles ne purent plus faire un mouvement.

Après cette première séance, Elise fut curieuse de voir en détails toute cette forêt de poils dont étaient couverts les organes et les membres de miss Frankland qui se prêta de bonne grâce pour satisfaire ses désirs. Non seulement elle laissa Elise faire son inspection, mais elle procéda elle aussi à l'inspection d'Elise. Dégrafant sa robe en haut, elle découvrit les charmants petits tétons d'Elise dont elle se mit à sucer les bouts. Ces pelotages et ces caresses mutuels réenflammèrent rapidement ces femmes lubriques et passionnées.

Après un nouveau gamahuchage qui les excita sauvagement, miss Frankland proposa de mettre

son clitoris dans la fente d'Elise; elle la fit s'agenouiller, et s'agenouillant aussi derrière elle, elle l'enfonça avec facilité dans les replis chauds et humides du magnifique con d'Elise. Passant une main sous le ventre d'Elise, elle branla son clitoris jusqu'à ce qu'elle eût déchargé; elles tombèrent toutes deux dans la voluptueuse langueur qui suit la crise finale. Elles renouvelèrent une troisième fois ces jouissances lubriques et enivrantes et reprirent leurs robes afin d'être en tenue convenable pour nous recevoir.

Miss Frankland dit à Elise de suivre ses conseils et de ne pas révéler, même à Marie, ce qui s'était passé entre elles. Mais Elise supplia miss Frankland d'admettre Marie à ces nouveaux mystères qu'elle venait de lui faire connaître, l'assurant que Marie avait un corps bien plus beau que le sien et qu'elle aimerait cela autant qu'elle.

— Eh bien ! ma chérie, je vais y penser et chercherai une occasion de la fouetter comme je l'ai fait avec toi.

— Oh ! ce sera charmant ! s'écria Elise, elle l'aimera autant que moi; c'est si bon; il faut me fouetter tous les jours, chère miss Frankland; je vous aimais d'abord, maintenant, je vous adore.

Elles s'embrassèrent très tendrement, mais notre arrivée mit fin à leur conversation.

Ces détails furent accompagnés et interrompus par deux ou trois fouteries des plus voluptueuses, sans retirer une seule fois ma pine enflammée de son con brûlant et palpitant, car la description

qu'elle me faisait était des plus excitantes. Quand elle eut fini, je déconnai pour pouvoir nous gamahucher l'un l'autre, et lécher le foutre délicieux dont son con était inondé. Nous recommençâmes alors nos combats amoureux, sacrifiant à notre sainte mère Vénus dans les deux ouvertures. Nous nous endormîmes alors avec la conscience aussi tranquille que possible, et comme des géants, ayant puisé de nouvelles forces dans le sommeil, nous recommençâmes nos dévotions sur chaque autel avant de nous séparer le matin.

Deux jours plus tard, Marie fut initiée par miss Frankland de la même manière qu'Elise, pendant que cette dernière et moi nous prenions nos ébats dans le pavillon. Excité par sa description de ce qui s'était passé entre elle et miss Frankland, nous nous livrâmes à toutes les orgies qu'il nous fut possible pendant une heure; nous fûmes obligés d'attendre, à notre tour, plus d'un quart d'heure à la porte, ce dont me remercia beaucoup miss Frankland la nuit suivante. La séance avec Marie avait été des plus lubriques, par cette raison que Marie, dès le commencement, se prêta à tout ce qu'elle voulut, sachant par Elise à l'avance ce qui devait se passer. De plus, les formes plus développées de Marie excitèrent beaucoup miss Frankland qui en était tout à fait amoureuse. Elle avait tellement déchargé, que lorsque je l'eus gamahuchée et enfilée trois fois dans chaque ouverture, elle réclama le stimulant de la verge pour ranimer sa lubricité épuisée. Et pour dire la vérité, je la réclamai aussi

moi-même et la reçus sur mon derrière. Par ainsi, nos passions voluptueuses agissaient l'une sur l'autre, et nous passâmes une nuit épuisante dans tous les excès des raffinements de la volupté, dans lesquels les godmichés de miss Frankland, car elle en avait deux de différentes grandeurs, jouèrent un grand rôle sur nos deux personnes.

Maintenant que la glace était rompue, je persuadai aisément miss Frankland de prendre de temps en temps, tantôt l'une, tantôt l'autre de mes sœurs, pour coucher avec elle, donnant pour raison qu'occasionnellement une nuit de repos me ferait du bien pour reprendre ma vigueur, et que le matin, quand elle renverrait sa camarade de lit, je pourrais la servir avec plus de force; elle pourrait les initier à la flagellation mutuelle et à l'usage des godmichés.

Naturellement, je n'ai pas besoin de dire que ma principale intention était d'arriver à une orgie générale; c'est, en effet, ce qui arriva, mais pas ainsi que je me l'étais imaginé; cela ne faisait rien du moment que le but principal était atteint. J'avais aussi la possibilité de voir à travers le trou de la serrure beaucoup de ces délicieuses scènes de lubricité, et quand j'étais arrivé au dernier degré d'excitement, je me retirais et me glissais près de ma sœur inoccupée, soulageant avec elle ma sauvage lubricité.

Cela durait depuis environ quinze jours, tantôt l'une, tantôt l'autre de mes sœurs couchant avec miss Frankland. Il paraît qu'Elise avait manifesté

souvent l'ardent désir de voir une pine véritable et avait fini par savoir de miss Frankland, qu'elle s'était servie de la mienne. La petite polissonne importunait miss Frankland pour se faire enfiler par moi en sa présence, disant qu'elle pourrait facilement se cacher derrière les rideaux et que je n'en saurais jamais rien. Miss Frankland, qui en avait aussi envie qu'elle, consentit et la plaça à un endroit où elle pouvait tout voir sans être vue; elle ouvrit ma porte pour venir me chercher, mais trouva un lit vide. Elle crut tout d'abord que j'étais allé trouver une domestique, mais elle voulut s'assurer si par hasard je n'étais pas avec Marie.

Elle monta bien doucement l'escalier et nous trouva en train de nous livrer à un mutuel gamahuchage, qu'elle put voir sans difficulté à la lueur du jour naissant. Elle eut la bonté de nous laisser jouir jusqu'à la fin, puis elle dit en me tirant :

— Oh ! Charles ! c'est affreux ! Comment n'étais-tu pas satisfait avec moi ? Est-ce que je t'ai jamais refusé ! Sais-tu bien que ce serait le déshonneur pour nous tous si quelqu'un venait à savoir ce qui se passe ? Tu es trop jeune pour comprendre quelles seraient les affreuses conséquences d'une pareille découverte.

Elle laissa alors couler un torrent de larmes, dues évidemment non à la jalousie, mais aux horribles résultats qui pouvaient arriver. Je me jetai dans ses bras et comme elle avait elle-même avoué notre intimité, je n'éprouvrai aucune difficulté en y faisant allusion. Je la caressai et la pelotai, l'as-

surant quil n'y avait pas à craindre qu'on nous découvre, moins encore maintenant qu'auparavant, car nous étions tous intéressés à bien garder le secret; elle faciliterait mon intimité avec mes sœurs, et elles, faciliteraient mon intimité avec elle. De suite elle répondit :

— Depuis combien de temps est-ce que cela dure ? Dis-moi la vérité.

Depuis longtemps je m'étais préparé à cette question et répondis de suite que depuis sa description des scènes lascives qui s'étaient passées entre elles, et son admiration pour leurs jeunes charmes, j'avais été pris d'un violent désir de les posséder, que j'avais pris Marie pendant qu'Elise était couchée avec elle, et Elise pendant que Marie était dans son lit, qu'elles avaient été trop heureuses pour ne rien me refuser et que nous avions déjà joui une douzaine de fois les uns des autres.

J'avais auparavant prévenu mes sœurs de confirmer n'importe quelle histoire je pouvais raconter à miss Frankland.

Elise nous avait rejoint quand elle avait vu miss Frankland sortir à ma recherche et toutes deux dirent comme moi.

Nous entourâmes miss Frankland en la caressant de partout. Ma pine devint affreusement raide. Relevant ma chemise de nuit, je dis :

— Laissez ce joli morceau faire la paix entre nous et devenir également cher à vous toutes. Je sais, ma chère maîtresse, que mes sœurs sont avides de le voir s'exercer sur votre magnifique personne

souvent l'ardent désir de voir une pine véritable et avait fini par savoir de miss Frankland, qu'elle s'était servie de la mienne. La petite polissonne importunait miss Frankland pour se faire enfiler par moi en sa présence, disant qu'elle pourrait facilement se cacher derrière les rideaux et que je n'en saurais jamais rien. Miss Frankland, qui en avait aussi envie qu'elle, consentit et la plaça à un endroit où elle pouvait tout voir sans être vue; elle ouvrit ma porte pour venir me chercher, mais trouva un lit vide. Elle crut tout d'abord que j'étais allé trouver une domestique, mais elle voulut s'assurer si par hasard je n'étais pas avec Marie.

Elle monta bien doucement l'escalier et nous trouva en train de nous livrer à un mutuel gamahuchage, qu'elle put voir sans difficulté à la lueur du jour naissant. Elle eut la bonté de nous laisser jouir jusqu'à la fin, puis elle dit en me tirant :

— Oh ! Charles ! c'est affreux ! Comment n'étais-tu pas satisfait avec moi ? Est-ce que je t'ai jamais refusé ! Sais-tu bien que ce serait le déshonneur pour nous tous si quelqu'un venait à savoir ce qui se passe ? Tu es trop jeune pour comprendre quelles seraient les affreuses conséquences d'une pareille découverte.

Elle laissa alors couler un torrent de larmes, dues évidemment non à la jalousie, mais aux horribles résultats qui pouvaient arriver. Je me jetai dans ses bras et comme elle avait elle-même avoué notre intimité, je n'éprouvrai aucune difficulté en y faisant allusion. Je la caressai et la pelotai, l'as-

surant quil n'y avait pas à craindre qu'on nous découvre, moins encore maintenant qu'auparavant, car nous étions tous intéressés à bien garder le secret; elle faciliterait mon intimité avec mes sœurs, et elles, faciliteraient mon intimité avec elle. De suite elle répondit :

— Depuis combien de temps est-ce que cela dure ? Dis-moi la vérité.

Depuis longtemps je m'étais préparé à cette question et répondis de suite que depuis sa description des scènes lascives qui s'étaient passées entre elles, et son admiration pour leurs jeunes charmes, j'avais été pris d'un violent désir de les posséder, que j'avais pris Marie pendant qu'Elise était couchée avec elle, et Elise pendant que Marie était dans son lit, qu'elles avaient été trop heureuses pour ne rien me refuser et que nous avions déjà joui une douzaine de fois les uns des autres.

J'avais auparavant prévenu mes sœurs de confirmer n'importe quelle histoire je pouvais raconter à miss Frankland.

Elise nous avait rejoint quand elle avait vu miss Frankland sortir à ma recherche et toutes deux dirent comme moi.

Nous entourâmes miss Frankland en la caressant de partout. Ma pine devint affreusement raide. Relevant ma chemise de nuit, je dis :

— Laissez ce joli morceau faire la paix entre nous et devenir également cher à vous toutes. Je sais, ma chère maîtresse, que mes sœurs sont avides de le voir s'exercer sur votre magnifique personne

et s'engloutir dans votre con poilu et délicieux, laissez-moi donc sacrifier à vos charmes incomparables. Elise vient justement de me dire que vous me cherchiez pour cela, voyez, votre cher clitoris est tout raide; laissez Marie se coucher sur vous pour vous sucer le clitoris pendant que ma grosse pine vous remplira complètement le con sous ses yeux. Vous pouvez la gamahucher, Elise regardera par derrière cette vue enchanteresse et donnera le postillon à mon trou du cul.

— Eh bien, mes chers enfants, le mal est fait, il est inutile de crier quand le lait est renversé, profitons-en donc du mieux que nous pourrons. Je ne puis résister à la vue de cette éloquente et bien-aimée « affaire » si longue et si grosse, qui a été faite pour rendre les femmes folles de volupté.

Nous mettant alors tous dans la position que je viens de décrire, nous tirâmes un coup des plus délicieux et des plus lubriques qu'il soit possible d'imaginer. Elise, qui s'était emparée d'un godmiché, se l'enfilait tout en contemplant les mouvements saccadés de nos corps, et nous déchargeâmes tous ensemble très copieusement. Il ne nous était pas possible d'en faire davantage pour le moment, car il se faisait tard et les domestiques allaient bientôt se lever.

Miss Frankland regagna ma chambre avec moi, car sa propre chambre était fermée en dedans; elle m'embrassa bien tendrement, me disant que j'étais un polisson, mais qu'elle avait toujours sup-

posé que les choses finiraient ainsi, et qu'il valait mieux que ce fut plus tôt que plus tard.

Ainsi se passa notre première orgie générale, qui fut le prélude de beaucoup d'autres plus libertines et plus lubriques et que je décrirai plus minutieusement au fur et à mesure qu'elles se présenteront.

Miss Frankland ne nous permit pas de nous réunir dans une orgie générale la nuit suivante. Elle connaissait maintenant nos réunions dans le pavillon (mais elle supposait qu'elles n'avaient commencé que dernièrement, car mon histoire était trop croyable pour qu'elle n'y ajoutât pas foi, spécialement parce qu'elle était convaincue par tout ce qui s'était passé pendant notre première fouterie, qu'elle avait eu le suprême et divin plaisir de me prendre mon pucelage. Elle était tout à fait satisfaite de ce côté, mais elle supposait que je serais très heureux de continuer ce que j'avais si bien commencé. Elle nous accompagna au jardin pendant notre heure de récréation, de sorte que nous ne pûmes nous livrer à aucun plaisir érotique. Après avoir couru un peu, nous nous assîmes tous ensemble, et miss Frankland nous fit la leçon sur notre conduite future. Elle nous dit :

— Quelque délicieux que cela pourrait être pour vous, aussi bien que pour moi, de nous réunir chaque nuit, cela serait une habitude dangereuse, dangereuse parce que nous serions moins prudents et pourrions nous laisser surprendre; de-

plus, et c'est là le principal, ce serait l'épuisement et la destruction de notre bien-aimé Charles, qui ne pourrait pas continuer longtemps un pareil excès de fouterie, que réclameraient constamment de lui trois cons aussi excités que les nôtres.

Voyant que j'allais l'interrompre pour déclarer que cela m'était tout à fait égal, elle m'arrêta en disant que j'étais trop jeune pour savoir quelle pouvait être la conséquence de pareils excès, que nous devions nous en rapporter à son expérience, nous laisser guider par elle et que nous y trouverions tous notre avantage.

Elle ne nous permettait pas de nous réunir tous ensemble plus de trois fois par semaine. Les autres nuits elle veillerait à ce que je ne commette pas d'autres excès.

Tels furent les sages conseils de cette femme admirable et tel fut le programme de nos futurs plaisirs; je me révoltais contre ce que je croyais être à ce moment une trop grande restriction, mais je fus convaincu plus tard que les voluptés étaient plus grandes quand les délais étaient plus éloignés. Naturellement, je couchais tout de même avec miss Frankland, ce qu'on peut appeler les nuits « blanches », mais elle établit de suite l'habitude de me restreindre à deux décharges par nuit, me permettant cependant de la faire décharger aussi souvent que je voudrais.

Il me fut difficile de me soumettre au commencement, mais à la fin je me pliai assez aisément au règlement qu'elle avait établi. Je m'aperçus

bientôt de la sagesse de ce procédé, car souvent ensuite, pour mes derniers efforts, je fus obligé d'avoir recours à la verge pour terminer nos orgies.

La seconde nuit, après la découverte de mon intimité avec mes sœurs, fut celle pendant laquelle eut lieu notre première réunion à quatre dans la chambre de miss Frankland.

Nous avions été envoyés au lit de bonne heure, comme d'habitude, et miss Frankland nous avait bien recommandé de nous endormir le plus vite possible et de ne pas être anxieux, car elle irait elle-même réveiller les fillettes quand toute la maison serait couchée. Quant à moi, c'était le plan que j'employais toujours, car cela me permettait de me livrer plus longtemps aux plaisirs, ayant déjà pris un fort acompte sur la nuit.

L'hiver était fini et le printemps commençait. Il faisait une chaude nuit et un superbe clair de lune. Aussitôt que nous fûmes tous réunis, l'ordre fut donné de nous mettre entièrement nus; alors, nous nous étreignîmes mutuellement, prenant toutes sortes de positions afin de bien admirer les charmes des uns et des autres. Les mains se promenaient partout, se concentrant spécialement sur les formes magnifiques de miss Frankland, dont la richesse de poils noirs et frisés était si excitante. Il devint bientôt nécessaire de calmer la première effervescence de nos passions, ce que nous faisions toujours par un gamahuchage mutuel. Miss Frankland qui avait un goût extraordinaire pour Marie,

s'accoupla avec elle, pendant que je m'arrangeai avec Elise.

Miss Frankland qui s'était munie d'une provision de godmichés, nous en donna un à tous, de grandeur différente, suivant le but qu'ils avaient à remplir. Comme le cul de Marie ne pouvait encore en recevoir un que de petit calibre, miss Frankland garda le plus petit pour son usage particulier, les autres furent distribués indistinctement. Ainsi armés, nous procédâmes aux excès voluptueux du gamahuchage sous toutes les formes, faisant durer nos plaisirs le plus longtemps possible, de manière à passer toute la nuit dans les plus ravissantes jouissances. Quand l'extase finale nous saisit, nous fûmes obligés de cesser de gamahucher afin de permettre de sortir aux expressions poussées par les sensations extraordinaires que nous ressentions.

Nous restâmes quelque temps antantis avant de recommencer nos caresses. Maintenant que nous avions jeté notre premier feu, nous préparâmes avec plus de calme nos combinaisons voluptueuses. On enleva toutes les couvertures du lit, qui présentait alors un champ admirablement approprié pour nos combats amoureux. Nous tînmes conseil au sujet de nos futurs mouvements et finalement nous décidâmes ce qui suit :

Marie se coucherait sur le dos, Elise se mettrait sur elle en sens contraire, miss Frankland satisferait la grande envie d'Elise de se faire enculer par son extraordinaire clitoris, pendant que je foutrais miss Frankland dans le con et lui donnerais le pos-

tillon en introduisant deux doigts dans son petit orifice; Elise postillonnerait Marie avec le doigt tout en la gamahuchant; Marie m'enculerait avec le petit godmiché et branlerait le con d'Elise avec le plus gros. Il fut convenu que nous courrions deux courses ainsi groupés, avec cette petite variante, que la deuxième fois j'enfoncerais ma pine dans le cul de miss Frankland dont on remplirait le con avec un gros godmiché.

Aucun de nous n'était pressé d'arriver à la conclusion finale, nous voulions au contraire faire durer le plus longtemps possible cette délicieuse conjonction de nos corps. Nous tirâmes un coup ravissant et nous nous arrangeâmes pour décharger tous ensemble dans des transports de luxure et de volupté.

Malgré le plaisir de cette décharge finale, nous fîmes en sorte, comme c'était convenu, de conserver nos positions; nos parties sexuelles palpitaient de plaisir; nos passions furent bientôt rallumées, car jusqu'à présent elles n'avaient été que légèrement calmées, le petit changement convenu fut alors opéré, et je m'engloutis jusqu'aux couilles dans le délicieux trou du cul poilu de miss Frankland qui poussa un cri de joie quand elle sentit mon énorme pine s'enfoncer dans ses entrailles. Nous fîmes une légère pause pour lui permettre de savourer la volupté de cette introduction, sans cela elle aurait déchargé après deux ou trois mouvements de mon énorme braquemart. Nous procédâmes alors plus paresseusement, et après avoir ac-

compli nos mouvements de la plus voluptueuse manière, nous fûmes saisis tous ensemble par la crise finale et, après avoir déchargé les uns sur les autres ou dans les autres des torrents de foutre brûlant, nous tombâmes tout à fait insensibles dans un groupe confus de formes nues et palpitantes de luxure satisfaite.

Nous fûmes très longtemps avant de reprendre connaissance; nous désenlaçant alors, nous nous levâmes pour faire nos ablutions avec de l'eau froide, non seulement pour nous purifier, mais pour nous stimuler pour nos excès lubriques futurs, tels que chacun de nous pouvait les imaginer; mais nous nous arrangions toujours de manière à laisser croire à miss Frankland qu'elle était l'auteur des idées nouvelles. Elle l'était presque réellement toujours, car son expérience dans tous les raffinements de la volupté était très grande et nous lui devions beaucoup de combinaisons délicieuses dans nos orgies générales. Après nous être partagé du vin et des gâteaux que miss Frankland avait eu l'heureuse idée de se procurer, nous nous amusâmes à jouer avec tous les poils dont miss Frankland était si abondamment couverte de partout. Mes sœurs admiraient surtout l'ampleur, la fermeté, la rondeur de ses magnifiques fesses, lui suçant, soit l'une, soit l'autre, ses tétons ravissants, d'autres fois, jouant avec son énorme clitoris déjà tout raide; nous l'amenâmes bientôt à un tel degré d'excitement que, s'emparant de Marie, elle la coucha sur la table où elle se mit à la gamahucher, pendant qu'Elise,

passant dessous, lui suçait le clitoris, et que moi, par derrière, je lui enfonçais ma pine dans le con.

Cela les fit décharger copieusement et la chère créature s'évanouit, ainsi que Marie dans l'excès du plaisir, avant que je n'arrive moi-même à la crise finale. Je me contentai donc de faire palpiter ma pine dans les délicieux replis de son con, jusqu'au moment où la fatigue de la position nous força à nous désunir. Elle était si calme qu'elle put discuter avec nous à quels raffinements de volupté nous allions nous livrer. Comme Marie avait eu une décharge extra avec miss Frankland, on fit agenouiller Elise avec la tête bien baissée, j'enfonçai ma pine dans son con avide, miss Frankland se tenait debout en face de moi, ayant le corps d'Elise entre ses jambes ouvertes; j'introduisis d'abord un petit godmiché dans son derrière et un plus gros dans son con et j'enfonçai les deux jusqu'aux couilles. Elle avança alors son ventre, me mit son long clitoris dans la bouche et me plaça ses deux mains sur la tête. Je passai alors une main entre ses jambes ouvertes et saisissant les deux godmichés d'une seule main, je me mis à les faire aller et venir tous deux à la fois, tout en suçant son clitoris et en unisson avec mes mouvements dans le con d'Elise qui se branlait elle-même en même temps son clitoris avec ses doigts.

Marie, armée de deux godmichés en avait introduit un dans mon derrière pendant qu'elle engloutissait l'autre dans son con. Nous tirâmes de cette manière un coup délicieux. Miss Frankland, au

moment de l'extase semblait vouloir faire entrer ma tête dans son ventre, tellement elle me la pressait. Elle fut si heureuse des jouissances obtenues par cette pose qu'elle s'écria que nous ne devions pas changer avant d'avoir couru une deuxième course.

Elise dit qu'elle désirait que je sorte ma pine de son con pour la lui mettre dans le cul et pria Marie de lui prêter un godmiché avec lequel elle puisse s'enconner.

Les femmes furent de suite prêtes, mais ma pine fut plus longtemps à bander, aussi miss Frankland pria Marie de m'appliquer une vigoureuse fessée avec les verges.

Elle le fit avec beaucoup d'art tout en faisant manœuvrer le godmiché qu'elle avait encore dans le con. L'effet fut instantané, et ma pine grosse et raide remplit entièrement le ravissant trou du cul d'Elise qui en était enchantée. Miss Frankland pria Marie de lui donner un léger stimulant avec les verges. Rien ne pouvait faire plus de plaisir à Marie, car elle nous avoua ensuite qu'elle avait depuis longtemps le plus grand désir de fouetter ce magnifique et immense derrière.

Avec de tels stimulants, cette course fut une des plus exquises que nous ayions courues et la crise finale fut accompagnée de cris de volupté, et nous tombâmes anéantis par les jouissances de nos désirs satisfaits.

Nous nous levâmes pour nous purifier et nous rafraîchir à nouveau, et nous nous mîmes sur le lit,

nous enlaçant les uns les autres, pendant un certain temps.

Comme Marie n'avait pas encore eu ma pine dans son con, miss Frankland proposa que je l'enconnerais, qu'Elise s'agenouillerait près de nous, qu'elle-même enculerait Elise avec son clitoris et ferait manœuvrer un godmiché dans mon derrière et un autre en même temps dans le sien. Aussitôt dit que fait, la tête d'Elise se trouvait à hauteur du ventre de Marie, de manière à ce que miss Frankland se trouvât assez près de moi pour faire ce qu'elle désirait et nous tirâmes un coup si délicieux qu'après la décharge nous tombâmes pêle-mêle sur le lit où nous nous endormîmes tous d'un profond sommeil.

Il était si tard quand nous nous réveillâmes que nous eûmes juste le temps de nous laver à l'eau froide, faire un gamahuchage général pour finir et regagner nos chambres respectives.

Pour cette dernière occasion, miss Frankland voulut me gamahucher, car elle était heureuse d'avaler une bonne goutte de crème. Ce jeu amusa beaucoup mes deux sœurs.

Ce fut vers cette époque que madame Vincent accoucha d'un gros garçon. Je n'ai pas parlé d'elle depuis le jour où, pour la première fois après son mariage, je l'avais foutue dans le pavillon pendant que tout le monde était allé à la rencontre de miss Frankland. Depuis ce jour, je n'avais eu avec elle que deux entrevues secrètes, que je n'ai pas mentionnées, parce qu'elles avaient été trop courtes et

nous avions été trop peu à notre aise pour avoir de grandes jouissances; elle était ensuite trop grosse de son bébé pour continuer nos entrevues. Maman écrivit une lettre de félicitations à monsieur Vincent, lui souhaitant beaucoup de bonheur pour son fils et son héritier, ne se doutant pas que son propre fils en était le véritable père. Cette lettre amena la visite de monsieur Vincent pour prier ma mère d'être la marraine du petit bébé. Ma mère accepta de suite, demandant quels seraient les parrains. Il répondit qu'un de ses oncles, dont il avait des espérances, avait accepté d'être un parrain, mais il ne savait qui demander pour le second.

— Pourquoi ne pas prendre Charles qui a toujours beaucoup aimé votre femme comme son institutrice et qui a aussi un oncle dont il espère un jour recueillir un joli héritage.

— Vous avez là une excellente idée, madame Roberts, si vous voulez être assez bonne pour faire venir Charles, je lui ferai la proposition et s'il accepte, cela me tirera d'embarras.

On me fit appeler et, comme on le pense, j'acceptai immédiatement, remerciant monsieur Vincent de l'honneur qu'il me faisait et espérant que madame Vincent ne verrait pas d'inconvénient à ce que je sois un des parrains, quoique bien jeune.

— Laissez-moi faire, ma chère femme m'est si dévouée que tout ce que je désire est une loi pour elle, aussi ne vous tourmentez pas de cela.

On peut bien supposer que je ne me tourmentais nullement, étant certain que madame Vincent n'au-

rait pas demandé autre chose si elle n'avait pas été retenue par la prudence.

J'appris plus tard de monsieur Vincent qu'elle avait simulé quelques objections au sujet de ma jeunesse, mais la première fois qu'elle put m'adresser la parole en particulier, elle me raconta quel bonheur elle avait éprouvé de voir que son mari avait exaucé son désir le plus ardent et le plus cher à son cœur.

La cérémonie se passa fort bien, mais ce n'était qu'à des intervalles très rares que nous pouvions trouver l'occasion de renouveler nos combats amoureux. Cependant, je n'avais aucune raison de le regretter, car, au point de vue du soulagement de mes passions érotiques, pendant près de deux ans, c'est-à-dire jusqu'à mes dix-huit ans, je continuai des jouissances ininterrompues dans les bras de ma lubrique miss Frankland, ou dans des orgies avec elle et mes sœurs, avec lesquelles nous arrivâmes au point culminant de tous les excès qui puissent exister entre trois femmes lubriques et un garçon vigoureux.

A la vérité, nous en abusâmes même un peu trop, si j'en juge par ce fait, qu'à la fin, miss Frankland et moi étions obligés d'avoir recours à la verge, et mes sœurs aussi en usaient occasionnellement.

Avec un précepteur tel que miss Frankland nous devînmes les meilleurs élèves en raffinements érotiques et lubriques; mais je dois aussi reconnaître qu'elle ne négligeait pas pour cela notre éducation, même je dois dire que l'intimité de nos corps fut

un avantage à ce sujet; car cette femme supérieure nous disait toujours que pour mériter sa confiance et son amitié, nous devions profiter de ses leçons. J'ai parlé déjà de son système d'éducation qui était bien supérieur à tout ce que nous avions connu jusqu'à présent, et maintenant qu'elle avait gagné notre amour et notre affection, il n'y avait rien que nous ne fussions disposés à faire pous seconder ses efforts pour nos progrès. Elle était très instruite, parlait français et allemand comme des natifs, connaissait assez de grec et de latin pour moi et elle était une musicienne consommée. J'ai rarement entendu quelqu'un pour toucher aussi bien du piano. Pendant les deux ans qui suivirent notre première orgie, je fis vraiment des progrès étincelants. Nous parlions tous assez bien le français, nous avions quelques connaissances sérieuses de l'allemand, spécialement. Marie qui le parlait très bien; quant à moi, je parlais l'allemand aussi bien que le français et j'avais des connaissances assez étendues en latin et en grec.

Ce fut vers cette époque qu'arriva un événement qui changea entièrement notre existence. Ma mère a déjà dit que j'avais des espérances du côté d'un oncle; elles étaient très vagues. Il était le frère de mon père, mais ils ne s'étaient jamais bien entendus ensemble et nous étions presque étrangers les uns aux autres. Il mourut et un beau jour nous fûmes fort surpris, pour ne pas dire enchantés, d'apprendre de son exécuteur testamentaire, un monsieur Nixon, riche marchand de Londres, que

mon oncle avait laissé à ma mère dix mille francs de rentes aussi longtemps qu'elle resterait veuve, mais à sa mort, le capital devrait être divisé entre mes deux sœurs. Il me donna à moi les immeubles, sous la tutelle de monsieur Nixon jusqu'à ma majorité, à la condition que je deviendrais homme de loi et entrerais comme avocat à Inner Temple; de plus, une somme de douze mille cinq cents francs fut allouée pour nous tous, quoi qu'il advienne.

Monsieur Nixon nous annonçait que d'ici quinze jours il viendrait dans les environs et profiterait de l'occasion pour venir nous voir et arranger les affaires suivant les intentions de mon oncle. Il ajoutait que les revenus des immeubles étaient d'environ vingt-cinq mille francs par année et qu'en conséquence, je devais recevoir une éducation beaucoup plus sérieuse que celle qu'on se proposait auparavant. C'était une véritable chance.

Mon père nous avait laissé avec la maison environ quinze mille francs de rentes en propriétés, entièrement à ma mère, tant qu'elle resterait veuve et jusqu'à sa mort. Alors quatre mille cinq cents francs de rentes à chacune de mes sœurs et la maison pour moi.

J'étais maintenant l'héritier de trente-cinq mille francs de rentes, de deux maisons de campagne et d'une magnifique ferme attenante à la maison de mon oncle.

On peut facilement s'imaginer la joie de toute la famille lorsque nous nous trouvâmes aussi à l'aise, possédant un revenu plus que doublé. Nous

faisions des rêves fous sur ce que nous allions faire; mais maman nous rappela à la réalité en nous informant que jusqu'à ma majorité, monsieur Nixon était le maître de nos destinées et qu'il était plus que probable qu'il insisterait pour m'envoyer à une école publique.

Cette nouvelle anéantit toutes mes espérances, car nous étions heureux de penser que nous serions plus libres, et maintenant il était probable que nos délicieuses orgies allaient toucher à leur fin. Nous échangeâmes de tristes regards en écoutant maman, et nous fûmes d'une humeur massacrante quand nous nous réunîmes dans la nuit dans la chambre de miss Frankland; mais cette chère et tendre créature nous fit entrevoir l'espoir que si une séparation momentanée était nécessaire, c'était pour obtenir plus tard une réunion plus parfaite et plus sûre.

— Et pour dire toute la vérité, dit-elle, mon cher Charles, nous t'avons trop épuisé dernièrement et ta santé ne pourra que gagner à cette séparation, car j'ai remarqué dernièrement des symtômes qui indiquent que trois femmes c'est un peu trop pour toi seul. Je suis certaine que je resterai toujours l'institutrice de tes sœurs, et rapporte-t-en à moi pour les amuser à un point dont tu seras enchanté quand tu reviendras, ce qui aura lieu environ tous les six mois.

Pour nos passions amoureuses, six mois nous paraissaient une éternité. Les remarques de miss Frankland nous avaient un peu rassurés, et quoi-

que nous ne fussions pas d'humeur à nous livrer à nos orgies avec toute la fureur habituelle, nous passâmes cependant une nuit suffisamment délicieuse, nous livrant à des raffinements de jouissances qui auraient paru excessifs à beaucoup de personnes.

En temps voulu, M. Nixon fit son apparition. C'était un homme déjà un peu âgé, mais de bonne tournure et un véritable homme du monde. Voyant que j'avais toujours été élevé à la maison par des institutrices, il pensa que je devais être un jeune ignorant; il en avait parlé à maman qui m'avait dit de me tenir sur mes gardes.

M. Nixon me fit venir seul au salon et commença une conversation agréable qui n'avait l'air d'avoir aucune importance, probablement avec l'intention de ne pas me rendre nerveux et timide, mais qui tourna peu à peu sur des sujets scientifiques. Il fut agréablement surpris des progrès que j'avais fait, non seulement sur l'histoire et la géographie, mais aussi sur les langues vivantes, et ce qui le surprit le plus, ce fut mes connaissances en latin et en grec. Il me demanda spécialement si un prêtre n'avait pas aidé mon institutrice pour mes leçons.

Après le dîner, pendant lequel il fit beaucoup attention à miss Frankland, il la complimenta chaleureusement sur son système d'éducation et sur les progrès qu'elle avait obtenus. En même temps, il fit observer que, comme son cher et vieil ami avait manifesté le désir de voir son neveu devenir

avocat, il serait nécessaire de l'envoyer à un prêtre prenant en pension quelques élèves, puis au collège royal de Londres, avant d'entrer aux chambres du barreau.

Miss Frankland reconnut de suite la justesse de ces observations, et elle espérait que Charles ferait honneur à son enseignement.

— Certainement, miss Frankland, car je peux vous assurer que j'ai été étonné de la manière admirable dont vous avez préparé le terrain et surtout des connaissances que vous lui avez données sur les langues vivantes. J'en suis si satisfait, que j'ai l'intention de prier madame Roberts de vous conserver comme institutrice de ses filles jusqu'à ce qu'elles soient assez âgées pour commencer à connaître le monde, alors on les mettra dans une école de la métropole.

Tout ceci fut dit avec beaucoup de déférence pour miss Frankland, et je fus certain que le vieux monsieur était aussi enthousiasmé de sa personne que de son système d'enseignement. Mais il est probable que je parlerai de cela un peu plus tard.

Ma mère entendant qu'il était question de m'envoyer chez un clergyman, pensa immédiatement à son beau-frère, le révérend monsieur Brounlow, pasteur de Leeds, dans le Kent, un petit village près du château de ce nom. C'était un monsieur qui avait pris tous ses grades à Cambridge et avait l'habitude de prendre un, deux et même trois pensionnaires, jamais plus, pour les préparer aux Universités. Elle savait par une lettre de sa sœur, qu'il

y avait en ce moment une place de libre. Il était un excellent professeur, comme pouvait s'en informer monsieur Nixon, et comme Charles n'était jamais sorti de la maison, ce serait une grande satisfaction pour elle de savoir que sa propre sœur pourrait en avoir soin. Monsieur Nixon répondit qu'il était tout à fait consentant, ce dont il ne doutait pas, que les renseignements qu'il allait prendre fussent tels qu'il les désirait.

Il nous quitta en nous promettant une prompte décision, et en effet, une semaine après, maman reçut de lui une lettre où il approuvait absolument mon envoi chez mon oncle.

On écrivit à ma tante, et comme c'était le moment des vacances, on pria monsieur et madame Brawnlow de venir passer une semaine avec nous et que je m'en irais avec eux.

Nous n'avions pas vu notre oncle ni notre tante depuis que nous étions tout petits, et je me rappelais seulement ma tante comme une grande et grosse femme. La distance nous avait empêchés de nous réunir plus souvent, et nos relations se bornaient à des échanges de jambon d'York et d'huîtres, à l'occasion de la Noël. Comme ils répondirent par retour du courrier qu'ils seraient au milieu de nous deux ou trois jours après la réception de leur lettre, on peut être assuré que miss Frankland et nous tous, fîmes de notre mieux pour profiter de nos dernières orgies. Nous n'eûmes aucune retenue, et chaque nuit fut consacrée aux déesses de la volupté et de la luxure.

Le jour fatal arriva enfin; ma mère et mes deux sœurs allèrent à la ville à la rencontre de mon oncle et de ma tante, laissant miss Frankland et moi à nos études. On peut bien supposer que ce qui nous occupa fut l'amour et non la grammaire; elle me témoigna une grande tendresse dont je ne l'aurais pas crue capable. M'embrassant tendrement et me pressant sur son sein, elle fondit en larmes, on aurait dit que son cœur était brisé, et elle laissa tomber sa tête sur mon épaule. J'essayai de la consoler du mieux que je pus, mais, ainsi qu'on le sait déjà, comme les pleurs d'une femme font un effet extraordinaire sur ma pine, je la plaçai dans sa main. Elle sourit au milieu de ses larmes, et instantanément abaissa sa tête vers le cher objet, l'embrassa, le suça et le branla jusqu'à ce qu'il déchargeât un flot de foutre dans sa bouche qu'elle avala avec bonheur, continuant de sucer jusqu'à ce qu'il ne restât plus une goutte. Se relevant alors pour me caresser encore, elle me dit :

— Oui, mon cher adoré, c'était le véritable moyen d'arrêter mes larmes, non seulement j'adore ta grosse pine, mais j'en suis arrivé à t'aimer, mon bien-aimé, plus que je n'ai jamais aimé dans ma vie. Tu es mon élève à moi, mentalement et corporellement. Tu vas bien me manquer et je regrette amèrement ton départ; mais nous nous retrouverons encore, quoique jamais avec autant de facilité et de liberté que maintenant. Tu viendras passer tes vacances ici et nous en profiterons le plus possible. Je sens que le cher objet veut en-

core me faire jouir, donnons-lui satisfaction et mettons-le dans son nid habituel.

Ces dernières paroles s'adressaient à ma pine, qui, toute raide encore, attirait l'attention. Nous nous mîmes en batterie et jouâmes de la langue et du cul. Nous ne fûmes pas raisonnables, car il avait été décidé la nuit précédente, que j'attendrais de connaître les habitudes du nouveau couple avant de quitter ma chambre pour aller dans celle de mes sœurs; aussi, j'avais donc devant moi toute une nuit pour me remettre.

A cinq heures, la voiture arriva, et mon oncle et ma tante furent les bienvenus dans la maison. Mon oncle était grand, fort, avec des manières onctueuses de clergyman et une très agréable voix. Ma tante, de quinze années plus jeune que mon oncle, était très grande pour une femme; elle avait une jolie corpulence, de larges épaules, de gros tétons bien séparés, une taille assez petite pour sa grosseur, des hanches immenses et des fesses comme il est impossible d'en trouver de pareilles. Elle était très grosse, mais elle se tenait très droite et marchait avec une grande légèreté, montrant qu'il y avait quelque chose en elle ou plutôt qu'elle pouvait prendre pas mal de choses d'un autre. Elle avait de magnifiques cheveux blonds, des sourcils très épais, ce qui promettait une certaine abondance par ailleurs. Ses yeux étaient d'un bleu profond et pouvaient regarder jusqu'au fond de vous-même. Elle avait une charmante expression de visage, une petite bouche et des dents très blanches.

Son teint était extraordinairement blanc et rose, ses bras énormes, mais bien faits, des pieds et des mains petits, gras et ronds. Elle avait près de quarante ans, mais en paraissait à peine trente-cinq. En un mot, c'était une belle femme à voir et à désirer. Elle m'embrassa tendrement, je lui rendis la pareille avec plaisir, et elle nous félicita tous sur notre fortune inattendue. La première introduction fut des plus agréables et je commençai à croire qu'en définitif je ne serais pas trop mal avec eux.

On nous permit de rester levés un peu plus tard que d'habitude et, comme ma tante était fatiguée par un jour et une nuit de voyage, ils furent heureux de suivre notre exemple presque immédiatement. J'avais à peine eu le temps de me déshabiller lorsque je les entendis entrer dans la chambre que miss Frankland leur avait cédée la veille. Cela avait ainsi été arrangé, et maintenant elle couchait comme auparavant dans la chambre de mes sœurs jusqu'au moment de notre départ. J'éteignis rapidement ma lumière, dans la crainte qu'ils ne l'aperçurent filtrer au travers de la fente que j'avais faite. Me mettant à genoux, je me mis à surveiller leurs actions.

La première chose que fit ma tante fut de se baisser sur le pot, juste en face de ma fente, et comme elle avait relevé ses jupes très haut, je pus voir qu'elle avait un mont de Vénus très proéminent, tout couvert de poils blonds et épais. Le jet de son urine était incroyable, on aurait dit une

cataracte comme force et quantité, et ma pine se mit de suite à bander affreusement en entendant bien distinctement le bruit de cette eau chaude. Comme elle se levait et avant qu'elle n'eût laissé retomber ses jupes, je pus voir les splendides proportions de ses cuisses, comme je n'en avais jamais vues jusqu'à ce jour. Hélas ! ce ne fut qu'un éclair.

Cependant, j'étais résolu à continuer à regarder, espérant voir quelque chose pendant le déshabillé. Elle quitta tous ses vêtements de dessus, ne conservant que son corset et sa chemise. Je pouvais maintenant remarquer la grosseur réelle de ses proportions; le corset qui ne maintenait que la taille, laissait les hanches et les fesses se développer dans toute leur gloire. Jamais de ma vie je n'avais vu un aussi beau derrière que celui de ma tante; je parle maintenant de la grande quantité que j'ai pu voir et inspecter dans ma vie.

Il est vrai de dire que sa grosseur ajoutait beaucoup à sa proéminence, mais quoique grosse, même très grosse, ce n'était pas une grosseur qu'on pouvait appeler graisse; car dans notre intimité qui arriva d'une manière des plus voluptueuses, je n'ai jamais pu arriver à la pincer dans ses parties musclées. Elle avait le derrière le plus gros et le plus dur que j'aie jamais rencontré. Je suis certain que lorsqu'elle se tenait bien droite, un enfant aurait pu se tenir sur les immenses projections de ses fesses. Ses cuisses étaient positivement monstrueuses dans leurs ravissantes proportions; aussi dures que du fer, admirablement moulées,

d'une fraîcheur et d'une blancheur qui pouvaient rivaliser avec l'ivoire auquel elles ressemblaient de plusieurs manières, car elles étaient toujours fraîches au toucher. Les jambes étaient dignes des cuisses, se terminant par des chevilles minces et charmantes et des pieds très petits pour sa taille. Comme sa chemise avait des manches courtes, elle montrait entièrement à ma vue les magnifiques beautés de formes de ses splendides bras et de son cou, ainsi que des tétons énormes et excessivement blancs. Comme on peut le supposer, on ne voyait aucun os percer au bas de son cou, ce qui est un signe de grande beauté chez une femme. Quand une femme montre les os de sa poitrine, c'est le signe d'une naissance commune.

Les énormes tétons de ma tante se dressaient superbement au-dessus de son corset, qui devait les soutenir comme je le croyais à ce moment, mais cette superbe femme n'avait pas besoin de cela, ses charmants tétons se tenaient d'eux-mêmes très droits, pointant en avant leurs bouts roses. Son ventre seul était un peu trop proéminent, quand elle était debout, il ne tombait pas en formant tablier; au bas se trouvait le plus large et le plus proéminent mont de Vénus que j'aie jamais rencontré, abondamment couvert de poils blonds, qui n'empêchaient pas de voir au travers sa peau aussi blanche que du lait.

Elle était bien fournie de poils dans cette partie, mais après la fourrure extraordinaire que possédait miss Frankland, avec laquelle j'avais si sou-

vent joué, toutes les autres femmes paraissaient ne rien avoir dans ce genre. Ma tante, après avoir enfilé sa chemise de nuit, s'assit pour faire sa toilette et laissa tomber sur ses épaules la masse de ses cheveux tressés. Pour cela, elle était richement partagée, tous ces cheveux étaient à elle dans une profusion incroyable, et, quoique fort grande, ils lui tombaient au-dessous des fesses et étaient si épais qu'elle pouvait les éparpiller devant et derrière et couvrir avec eux sa nudité. Titien devait avoir eu une aussi magnifique tête pour un de ses modèles, car elle ressemblait absolument, quoiqu'étant un peu plus blonde, à la célèbre Madeleine du Palais Pitti à Florence, où elle est représentée simplement couverte de ses cheveux.

Telle était ma tante, et souvent, très souvent ensuite, comme elle faisait tous mes caprices, se montrant dans toutes les attitudes voluptueuses que je voulais, elle se mettait nue et voilait ses charmes avec ses cheveux seulement.

Cependant, le pasteur s'était déshabillé, sans que j'eus attaché à lui la moindre attention, j'avais mieux à voir. Lui aussi avait endossé une robe de chambre et s'était assis près de sa femme pour causer sur les événements du jour. Naturellement, j'étais le sujet de leur conversation.

Ils commencèrent à se féliciter de ce que notre nouvelle situation de fortune nous permettait de me donner comme pensionnaire chez eux. La femme fit observer que c'était doublement heureux, car le petit scandale qui était arrivé, leur avait

empêché d'avoir un seul pensionnaire. Le pasteur dit :

— Ça ne fait rien, mon amour, ce petit garçon en amènera bientôt d'autres; il me paraît un gentil et joli garçon, mais je vais essayer de l'entretenir un peu demain et de voir ce qu'il faut en penser; les garçons élevés par des femmes sont généralement doux comme du lait.

— Je ne crois pas qu'il en sera ainsi avec lui, répondit ma tante, je suis un bon juge au sujet des caractères et je suis certaine que miss Frankland est trop ferme et sévère pour ne pas forcer, même les garçons, à se plier à ses volontés.

Je croirais qu'elle a été plutôt trop sévère avec lui, car ma sœur m'a dit qu'elle avait plein pouvoir pour se servir des verges, mais qu'après une ou deux fessées, elle les avait tout à fait domptés et que leurs progrès étaient vraiment très grands et des plus satisfaisants, car monsieur Nixon, le tuteur de Charles, qui l'avait interrogé, avait été on ne peut plus satisfait; mais il paraît être bien insignifiant, peu formé, mince, pâle, avec un air maladif, il semble être bien plus jeune qu'il n'est réellement et n'a pas l'air d'être capable de ce que nous désirons tous deux, n'est-ce pas cher pasteur !

Je ne comprenais pas alors à quoi elle faisait allusion, mais à ce moment le pasteur se baissa, l'embrassa et certainement lui enfonça sa langue dans la bouche. Il passa une main au-dessous de ses superbes tétons, releva sa chemise et commença à

fourrager entre ses cuisses. Elle posa ses brosses à cheveux et s'empara de sa pine, mais elle dit aussitôt :

— Ne m'excite pas, mon cher, tu vois que ce pauvre ami ne peut rien faire sans la verge et nous n'en avons pas ici, aussi reste tranquille, va te coucher, tu seras un sage garçon.

Il lui obéit, se leva, enleva sa robe de chambre, mit sa chemise de nuit et se jeta sur le lit où il s'endormit bientôt profondément avant que sa magnifique femme n'eût terminé sa toilette de nuit. Quand elle fut finie, elle enleva son corset et passa sa chemise par-dessus sa tête; je faillis tomber à la renverse en voyant ses énormes fesses. J'étais positivement stupéfié. Je m'imaginai voir Junon dans toute sa gloire devant Jupiter, et certainement il pouvait bien être tenté si Junon avait un derrière aussi beau et aussi énorme que celui de ma tante.

Elle se baissa encore toute nue et fit couler un nouveau torrent dans le vase de nuit. Je ne pus résister à cette vue, je me dirigeai vers mon lit et pour la première fois de ma vie je fus obligé de soulager moi-même, par la masturbation, l'excitement de ma luxure, qu'avait engendré la vue de ces beautés surnaturelles. Je pus à peine m'empêcher de pousser des cris de bonheur quand arriva la crise, surtout quand je déchargeai un jet de foutre qui jaillit du lit jusque vers la porte, vers laquelle j'avais dirigé ma pine, tout en la branlant avec fureur et l'enfonçant, en imagination n'importe où; car si le proverbe : « On peut foutre

une femme de tous côtés » était applicable à quelqu'un, c'était certainement à ma ravissante tante. On pouvait approcher sa pine de n'importe quelle partie de son corps et décharger de suite dans un excès de volupté, rien que par la beauté de ses formes et la blancheur de sa peau. Jamais, non jamais je n'ai rencontré sa pareille. Sa manière de foutre était aussi en rapport avec l'immensité de ses formes et capable de satisfaire l'homme le plus voluptueux et le plus libertin.

Telles furent mes premières expériences avec la personne de ma tante et le lecteur ou la lectrice deviendra, à mesure que mon histoire se poursuit, plus intime avec sa personne et ses actions. Je tombais de sommeil, je rêvai que je la possédais de toutes les manières, rivalisant avec Jupiter et Junon, Mars et Vénus, pures visions pendant cette nuit, mais qui se transformèrent ensuite en douces réalités de la plus voluptueuse et lubrique nature.

Le lendemain, pendant l'heure de la récréation, miss Frankland se promena avec nous, et me retirant avec elle dans un endroit écarté, pendant que les filles s'amusaient entre elles, je lui racontai tout ce que j'avais vu et entendu la veille; elle arriva de suite à cette conclusion que j'étais destiné à tomber dans les bras de ma tante.

— J'en suis d'autant plus heureuse, mon cher Charles, que ce sera dans les bras d'une femme extraordinairement belle; après tes expériences avec nous, il faut que tu aies quelqu'un et tu ne pouvais pas trouver mieux. Cela te sera évidem-

ment facile, car tu as toutes les dispositions pour cela. Il y a un point sur lequel j'appelle toute ton attention : ta prudence habituelle et ton bon sens en général t'en feront connaître toute l'importance. Ta tante a certainement une grande expérience des plaisirs érotiques. Si elle s'aperçoit de suite de ton expérience à ce sujet, elle te tourmentera jusqu'à ce que tu lui aies fait connaître celle qui t'a servi de professeur. Maintenant, il te semblera évident que si elle apprend l'intimité qui existe entre toi et moi dans ce genre, elle pensera que j'ai pu aussi initier tes sœurs, ou si elle ne va pas aussi loin, de croire que nous les avons corrompues, il est probable qu'elle fera son possible pour m'éloigner d'elles. Aussi tu vois, mon bien cher garçon, quelle que soit la difficulté que tu éprouveras, pour notre salut à tous, il faut que tu paraisses tout à fait innocent et ignorant des plaisirs amoureux. Il faut ne pas avoir l'air excité et lui laisser faire les premiers pas de l'initiation; et je ne crois pas me tromper en pensant qu'elle est toute prête à agir ainsi, mais il n'en vaudra alors que mieux si elle te trouve tout à fait innocent.

Quoique tu sois très savant sur les procédés amoureux, il faudra surmonter tes sensations, de manière à ne pas paraître le moins du monde connaître ce qu'elle désire. Elle sera doublement plus heureuse si elle s'imagine être la première à cueillir ton pucelage. Avant ton départ, je te donnerai plusieurs conseils sur ta future conduite.

Pendant tout ce temps je bandais, aussi la priant

de se baisser contre un arbre, je relevai ses jupons et chemise par-dessus sa tête et je la foutis par derrière, branlant son clitoris et la faisant décharger en même temps que moi.

Ce fut un coup rapide, mais cependant délicieux, car nous sentions tous deux que nous devions profiter le mieux possible du peu de temps que je devais rester à la maison. Je lui parlais de la remarque qu'avait faite ma tante qu'elle n'avait pas de verges sous la main et il fut convenu que miss Frankland en mettrait sur le rayon de son armoire à laquelle elle laisserait la clef comme par hasard. Comme cette armoire se trouvait dans la chambre où couchaient mon oncle et ma tante, cette dernière, excitée par la curiosité, voudraient certainement voir son contenu.

Ceci répondait à un double but, car miss Frankland s'était arrangée pour mettre quelques bons livres, marqués avec des morceaux de papier aux endroits moraux et pieux, de manière à donner à mon oncle et à ma tante une haute idée de l'honorabilité de son caractère, car assurément ces livres ne devaient servir qu'à ses lectures particulières.

Les verges furent placées et devaient servir d'amorce pour la nuit suivante. Pendant l'après-midi, mon oncle me prit à part et me fit passer un assez sévère examen. J'étais assez studieux, mais étant bien dirigé par l'admirable système d'enseignement de miss Frankland sur la manière remarquable dont elle m'avait préparé. Je m'imaginai, pendant qu'il continuait avec elle la conversation,

qu'il devenait plus doux et plus onctueux, comme si l'effet de la luxure s'infusait dans ses veines.

Cette nuit, je surveillai comme la veille leurs préparatifs pour se mettre au lit et entendis toute leur conversation. Cette fois le pasteur faisait sur moi beaucoup de louanges, mais ma tante répondait que j'étais timide et sans vie; je ne paraissais pas avoir le sang vif, ajoutait-elle, comme j'aurais dû l'être à mon âge, mais cette éducation faite par des femmes faisait des garçons des filles.

Je pensais en moi-même : « Je suis sûr, ma chère tante, que bientôt je te ferai penser autrement. » Le pasteur se coucha tranquillement; ma tante se mit toute nue, se servit du bidet, me donnant la plus délicieuse et la plus excitante vue de tous ses charmes entièrement déployés.

Aussitôt qu'elle eut éteint sa lumière et se fut mise au lit, je me glissai dans la chambre de mes sœurs où trois cons avides attendaient impatiemment ma pine enflammée.

Nous nous livrâmes à toutes les jouissances de la volupté et de la luxure, et nous ne cessâmes qu'au jour, moment où je devais regagner ma chambre. Avant de les quitter, il fut convenu entre nous ce qui suit :

Comme on devait laisser la clef à la porte de l'armoire où on avait enfermé les verges, la nuit suivante miss Frankland et mes sœurs devaient monter se coucher de bonne heure et s'endormir de suite très profondément avant mon arrivée; car si notre stratagème devait réussir, je resterais pour

voir le résultat, ce qui me prendrait au moins une heure ou deux et je les réveillerais alors en leur appliquant la verge de Moïse dans leurs sources d'eau chaude, car sans doute elle serait tendue à éclater si mon oncle et ma tante se livraient à des ébats amoureux.

Je me tins réveillé jusqu'à ce que mon oncle et ma tante vinssent se coucher, et je me plaçai immédiatement en vedette. Ils ne firent d'abord aucune attention à la clef laissée sur la porte de l'armoire. Ma tante continuait ses opérations et mon oncle était plus excité que d'habitude. Mais quand ma tante ayant empoigné sa pine s'aperçut qu'il n'y avait rien à en attendre, elle se leva en le grondant. Il devint plus pressant et se mit à la suivre voulant lui caresser son con superbe. Il arriva qu'elle s'était retirée à reculons du côté de l'armoire et elle fut arrêtée par la clef qui lui heurta le dos.

— Ah ! Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-elle, et se retournant elle dit que du moment que la clef avait été laissée dans la serrure, il ne devait pas y avoir de mal à regarder dedans. Son mari devint aussi curieux qu'elle.

Naturellement, la première chose qu'ils virent ce furent les livres rangés en conséquence. Ils les saisirent avec avidité, espérant sans doute trouver des choses obscènes, mais à leur grande surprise, surtout pour le pasteur, c'était tout le contraire.

— Eh bien ! Je n'aurais jamais cru cela; croirais-tu, ma chère, que je commençais à soupçonner

que son air sainte-Nitouche cachait un tempérament des plus ardents, mais ces livres prouvent tout le contraire. C'est dommage, car elle est faite pour la jouissance de toutes les passions.

— Oh ! Tu as déjà travaillé à cela, n'est-ce pas, vieux polisson ?

— Eh bien, tu sais bien que nous avons tous deux toute liberté pour nous amuser de temps en temps, et toi-même tu as assez souvent fait usage de notre entente.

— Non, pasteur, tu es trop méchant : est-ce que je m'occupe de toutes les polissonneries que tu fais avec tes jeunes élèves de ton propre sexe ! Est-ce que je ne me suis pas souvent prêtée à toutes tes fantaisies dans ce sens, quand tu n'avais pas occasion de te livrer à ton plaisir favori, la pédérasterie ?

— C'est bien, c'est bien, mon amour, je ne te fais pas de reproche, tu m'es trop chère et trop bonne pour moi, pour ne pas voir que je faisais une simple plaisanterie; mais qu'est-ce qu'il y a là ? un paquet de verges ? Voilà qui est heureux.

Se levant jusqu'au rayon du haut, il attira les verges. D'abord ils soupçonnaient miss Frankland de s'en servir pour elle-même, mais l'état absolument neuf dans lequel se trouvaient les verges prouvaient le contraire, qu'elles n'avaient pas encore servi.

— Quelle heureuse chance ! s'écria ma tante, je vais pouvoir te fouetter suffisamment pour te rendre capable de me foutre. Tu me fouetteras en-

suite, ce qui amènera une deuxième fouterie, devant ou derrière, comme tu aimeras le mieux.

— Tu es un ange, ma femme chérie, et je ferai mon possible pour satisfaire tes deux orifices, il est vraiment honteux qu'ayant une femme aussi magnifiquement belle de formes, je sois obligé d'avoir recours à un autre stimulant que celui de simplement regarder tes admirables proportions; mais je suppose que c'est l'âge qui affaiblit ma vigueur.

— Tu es dans le vrai, mon cher John, car moi qui avais l'habitude de croire que ta vieille pine était suffisante pour moi, je suis obligée d'avoir recours à de jeunes pines pour satisfaire mes désirs, réclamés par mon amoureuse constitution; ce serait honteux si je ne me prêtais pas à tous tes petits caprices, quand tu fais tout ton possible pour chercher les occasions de me satisfaire. J'aurais seulement désiré que mon neveu fût plus digne de nous, nous en aurions fait une bonne bouche entre nous deux, aussi bien pour sa satisfaction personnelle que pour la nôtre.

— Mais, ma chérie, l'air de Kent et une éducation plus virile peuvent le développer beaucoup, et sous ton éducation, il peut devenir un sujet pas aussi à dédaigner que tu ne le penses; quoi qu'il en soit, il nous servira toujours de pis-aller, jusqu'à ce que nous trouvions mieux; mais tu devras procéder avec précaution, car il paraît aussi timide qu'une jeune fille.

— Mon cher John, les plus timides deviennent les meilleurs quand une fois ils sont lancés. J'au-

rais désiré que son physique fût plus en rapport avec mes goûts, mais nous verrons, nous verrons; maintenant, mettons-nous tous deux entièrement nus, et mettons, le mieux que nous pourrons, à profit, la découverte de ces verges, la seule chose que nous désirions et dont nous avions besoin.

Ma tante releva rapidement ses magnifiques tresses de cheveux et fut bientôt entièrement nue, le pasteur aussi. Je puis vous assurer qu'il avait un très beau corps d'homme, bien musclé, nerveux, avec une grosse paire de couilles bien rondes. Sa pine baissait encore la tête, mais était cependant assez grosse, bandant à moitié, excitée sans doute par leur conversation et leurs souvenirs. Sa peau et sa pine étaient excessivement blanches et ses couilles écarlates. Je sentis à ce moment que si j'avais osé, je me serais précipité dans la chambre, et que je l'aurais sucée jusqu'à ce qu'elle fût devenue aussi raide pour satisfaire l'insatiable con de ma tante. C'était là un plaisir pour plus tard, quand je permis au pasteur de me supplier de lui faire ce que j'avais moi-même un brûlant désir d'accomplir. Mais j'anticipe. Aussitôt qu'ils furent prêts, ma tante ordonna d'une voix dure :

— Venez ici, monsieur, je vais vous fouetter, vous n'avez pas fait dernièrement votre devoir comme vous devriez le faire, vous êtes un petit polisson.

Le pasteur, prenant l'air d'un jeune écolier, pria de l'excuser pour cette fois, mais son inexorable maîtresse fut insensible, et, le saisissant par le bras,

elle le coucha sur ses larges et fermes cuisses, et, passant son bras autour de sa taille, elle saisit sa pine dans la main, elle commença à le fouetter si vigoureusement, avec toute la force de son bras que je commençai à croire que le pasteur allait hurler de douleur. Mais il reçut les coups sans un seul murmure, se contentant de remuer son derrière de tous côtés d'une manière qui indiquait qu'il éprouvait plus de plaisir que de peine. Alors ma tante qui, sans doute, sentait dans sa main que sa pine était arrivée au point voulu pour satisfaire ses passions, le releva en disant :

— Maintenant, je vais vous faire mariner, mais comme vos grosses fesses rouges sont trop larges pour être marinées, ce sera votre pine que je vais faire mariner. Aussi, venez ici, monsieur, et laissez-moi mettre ce morceau tout raide dans mon pot à cornichons, où, je vous assure, la saumure lui enlèvera bientôt toute sa fierté.

Je suppose que c'était cette sorte de langage enfantin qui leur faisait le plus plaisir à tous deux, car mon oncle, qui s'était levé et qui présentait un saucisson bien plus gros que je n'aurais cru, prétendait craindre sa future punition et suppliait qu'on le laisse tranquille, qu'il avait été assez puni, etc., etc.

Cependant, ma tante, le menant par la pine vers le lit, se coucha sur le bord, étendue sur le dos, ramena ses énormes cuisses presque sur son ventre, et montra à mes yeux avides, sa fente effroyablement large et couleur de saumon, entièrement

pleine de foutre, car la flagellation l'avait fait décharger copieusement. Je n'ai jamais vu un con aussi large, ni un triangle aussi étendu, partant de chaque côté des lèvres et finissant aux fesses, le tout couvert de poils du plus beau blond.

— Voilà, monsieur, la prison où vous subirez votre punition, baissez-vous et embrassez-la avant que j'emprisonne dedans votre indécente pine.

Le pasteur, sans hésitation, se baissa et la gamahucha si bien, que son derrière se tortillait sous sa tête et faisait tout trembler dans la chambre; ses mains pressaient tellement la tête de mon oncle, qu'on aurait dit qu'elle voulait la faire entrer dans son con. Elle déchargea enfin en poussant des cris de volupté. Il avala rapidement tout, puis, se levant, il engloutit sa pine jusqu'aux poils d'un seul coup, je pourrais presque dire ses couilles avec, dans ce con avide et magnifique. Il se reposa alors quelques minutes, et je pouvais voir par les frétillements de ses fesses, combien ma tante jouissait. Ils exécutèrent bientôt des mouvements plus actifs, car, passant ses jambes sur son dos, elle commença à pousser de bas en haut, avec une activité beaucoup plus grande que je ne l'en aurais crue capable. Ils manœuvrèrent beaucoup plus longtemps que je ne m'y attendais; mais lorsque vint la crise finale, ce fut avec une énergie et des mouvements convulsifs que les deux amoureux déchargèrent. Je pouvais voir son con humide serrer par le bas la pine de mon oncle dont la grosseur s'était beaucoup augmentée; ils demeurèrent ainsi insensibles

et immobiles pendant plus de vingt minutes, mais on pouvait voir, par les frémissements de leurs corps, quelles voluptueuses jouissances ils éprouvaient. Mon oncle se releva le premier, mais pour se baisser aussitôt et lécher avec avidité tout le foutre fumant qui sortait de l'immense ouverture de ma tante. Cela fait, elle se leva aussi et, jetant ses bras autour du cou du pasteur, elle colla ses lèvres aux siennes et sembla sucer le foutre dont elles étaient encore couvertes. Cela dura quelques minutes. Ma tante alors le fit s'étendre sur le lit et se mit à lui sucer longuement la pine, toute molle maintenant, mais cependant encore assez grosse. Elle le remercia alors pour la grande satisfaction qu'il lui avait donnée, déclarant que c'était aussi bon que les premières fois de leur union. Puis, après avoir joué et s'être pelotés dans le lit, elle dit qu'ils devaient procéder à une nouvelle flagellation, sur son derrière à elle cette fois-ci, car il lui avait promis de lui donner une double ration.

— Certainement, mon amour, mais tu sais que tu m'as promis que je pourrai choisir le temple où je veux consommer le sacrifice.

— Mon John aimé, tu sais bien que lorsque j'ai été bien foutue par devant, je préfère être enculée, ainsi c'est bien entendu.

L'accord étant parfait, ils se levèrent; mon oncle s'étant emparé des verges, fit agenouiller ma tante sur le bord du lit, présentant ainsi ses immenses fesses pour être fouettées. Elle se trouvait juste en face de moi, j'avais ainsi devant mes yeux

son large con excessivement ouvert ainsi que son trou du cul avec une large auréole brune, sur laquelle ses petits poils blonds et frisés faisaient un effet charmant.

Je n'ai pas besoin de dire que ma pine était dans un état d'excitement extraordinaire et prête à éclater. Mon oncle prit les verges d'une main aussitôt que ma tante fut en position, et, se plaçant de côté, il passa sa main gauche sous son ventre pour lui branler le clitoris, ayant la droite libre pour lui infliger sa punition. Je dois dire que ni l'un ni l'autre ne ménagèrent les verges; il la fouetta avec fureur, mais elle ne manifesta aucun signe de douleur et ne dit pas un mot. Ma tante commença bientôt à tortiller ses énormes fesses, en indiquant par là combien les verges lui faisaient plaisir. Sa peau, d'une blancheur éclatante, se colora bientôt d'une teinte écarlate amenée par les coups de verges. Plus ses fesses devenaient rouges, plus les mouvements de ses deux demi-globes devenaient palpitants, si bien que mon oncle aussi montra que cette vue stimulait son système, cependant moins facilement excitable, en montrant une pine qui relevait sa tête rouge et enflammée. La main de ma tante se glissa vers elle, et connaissant sans doute ses habitudes, elle déclara qu'elle était aussi prête qu'elle-même. Tournant alors son corps de côté sur le lit, mais toujours sur ses genoux, elle dit au pasteur de s'agenouiller derrière elle; se baissant d'abord, il lécha le foutre brûlant dont son con était couvert. car elle avait déjà déchargé

une fois; puis, roulant sa langue autour de son trou du cul, il l'enfonça dedans aussi loin qu'il put.

Il se mit ensuite sur ses genoux, plongea d'abord sa pine deux ou trois fois dans son con, puis la retirant bien lubrifiée, il présenta la pointe à son trou du cul et l'engloutit d'un seul coup jusqu'aux couilles. Ma tante poussa un cri de plaisir, quand elle se sentit pénétrée jusqu'aux entrailles. Le pasteur, satisfait pour le moment, resta immobile, jouissant des pressions exquises que ma tante opérait sur sa pine avec son sphincter. Il regardait ses magnifiques fesses, qu'il maniait et tripotait avec un plaisir évident. Je vis ma tante glisser sa main vers son con et je pus remarquer qu'elle se branlait le clitoris avec rage. Elle cria bientôt à mon oncle de ne pas être aussi paresseux et de commencer les délicieux mouvements qu'elle attendait de lui.

Il fit comme elle demandait ; mais je ne pus résister à la vue du superbe derrière de cette magnifique femme, se trémoussant de jouissance, et empoignant ma pine en feu, je la branlai deux ou trois fois, ce qui amena de suite les plaisirs voluptueux d'une copieuse décharge si délicieuse que je perdis connaissance et tombai lourdement sur le sol. Il était fort heureux que mon oncle et ma tante fussent si tendrement occupés, car on aurait pu démolir la maison qu'ils ne s'en seraient pas aperçus. Comme je n'étais tombé que de mes genoux, cela ne troubla en rien leur plaisir.

Je dus rester quelques minutes sans connaissance, car quand je repris mes sens et fus à même de regarder à nouveau, je m'aperçus que leur crise finale était terminée, mais que mon oncle occupait encore l'étroite cellule où il avait eu tant de plaisir. Il contemplait avec un intérêt évident le derrière divin qui palpitait encore de volupté sous ses yeux.

Ni l'un ni l'autre n'avaient hâte de se désunir, et ils restèrent un temps considérable dans ce repos voluptueux. A la fin, sa pine débandée sortit elle-même de son étroite cellule. Se levant alors et aidant ma tante à descendre du lit, ils s'étreignirent tendrement l'un l'autre, s'embrassant, se caressant, et ma tante le remerciant de cette délisieuse fouterie.

Ma tante se mit alors à cheval sur le bidet et mon oncle se servit de la cuvette.

Après s'être purifiés, ils enfilèrent leurs chemises de nuit, éteignirent la lumière et se couchèrent dans le lit. Je me hâtai de gagner la chambre de mes sœurs, ayant la pine plus raide que jamais. J'entrai bien doucement, tout le monde dormait profondément. Mes deux sœurs étaient renversées l'une sur l'autre avec chacune la tête entre les cuisses de l'autre; évidemment, elles s'étaient gamahuchées et endormies dans la position dans laquelle elles avaient déchargé. Miss Frankland les avait sans doute entendues, mais s'étant assoupie, elle avait mis hors du lit son joli derrière tout couvert de poils noirs, afin d'attirer mon attention

aussitôt que j'entrerais dans la chambre. M'avançant donc doucement et approchant la lumière afin de bien jouir de ce ravissant coup d'œil, je crachai sur la tête de ma pine pour la bien lubrifier et je la lui introduisis tout doucement dans son con délicieux. Je m'arrangeai pour l'engloutir complètement avant de lui introduire un doigt dans le derrière et de lui branler le clitoris avec un autre.

Involontairement, tout en dormant, elle me pressait déjà avec sa force habituelle. Faisant subitement appel à toute mon énergie, je commençai un mouvement si actif qu'elle se réveilla instantanément. Elle était aussi disposée que moi à jouir et en un instant nous courûmes une course des plus voluptueuses et déchargeâmes avec une énergie qui prouvait l'excès d'excitement dans lequel nous nous trouvions. Comme j'étais debout près du lit sur lequel elle était couchée, ayant approché son derrière du bord, nous ne pouvions rester longtemps dans cette position; de plus, j'étais encore tout habillé. Aussi, je déconnai et me déshabillai entièrement. Mes sœurs avaient continué de dormir pendant toute cette scène; après avoir préparé tout ce qu'il fallait pour une orgie générale, godmichés et verges de bouleau, nous réveillâmes les deux chéries qui se mirent de suite à poils.

Ces trois divines créatures étaient avides de savoir ce qui m'avait retenu si longtemps, plus de deux heures et demie, et ce qui s'était passé.

Je leur racontai tout ce qui s'était passé, mais je gardai le silence sur leur intention de m'initier

car ni miss Frankland ni moi ne voulions laisser mes sœurs connaître ce détail.

Elles rirent de bon cœur et la petite Elise voulut faire comme sa tante, d'abord me fouetter et se faire foutre ensuite; puis se faire fouetter et recevoir dans son trou du cul ma pine adorée. Nous nous mîmes à rire et la plaisantâmes, et cette scène s'exécuta avec un éclat considérable.

Miss Frankland enfila Marie, pour laquelle elle avait un grand penchant, d'abord dans le con, puis ensuite dans le derrière, suivant mon exemple avec Elise. Elise et moi nous nous lavâmes et nous préparâmes pour de nouvelles rencontres et nous commençâmes à tirer un coup des plus délicieux, dans lequel les godmichés et les verges jouèrent un grand rôle, car tous deux étaient devenus nécessaires par suite des excès voluptueux de ces deux dernières nuits.

Je regagnai ma chambre longtemps après le lever du soleil et m'endormis profondément pendant environ deux heures.

On peut bien s'imaginer que nos études étaient pas mal négligées pendant ces derniers jours, aussi il me fut permis de sommeiller pendant les heures de classe.

Miss Frankland se promena encore seule avec moi dans le jardin, pour me donner, comme elle le pensait, ses dernières instructions sur la conduite à tenir avec ma tante, qui, elle en était maintenant plus persuadée que jamais, essayerait de me posséder aussitôt que je serais arrivé chez elle, où

elle aurait tout le temps et les facilités voulues pour arriver à un rapide résultat. J'écoutais avec une grande attention apparente, mais comme on le sait déjà, j'étais déjà un élève savant dans l'art qu'elle voulait d'enseigner, grâce aux admirables conseils de ma toujours aimée et réellement première initiatrice, la charmante madame Benson.

Mais je ne pouvais m'empêcher de reconnaître combien ces deux admirables femmes connaissaient bien le monde avec lequel elles étaient aussi désireuses que je me familiarise.

La nuit suivante, mon oncle et ma tante se couchèrent tranquillement, le pasteur déclarant que ses excès de la nuit précédente l'empêchaient de recommencer cette nuit. De sorte que je ne pus jouir que de la vue des magnifiques beautés de ma tante qui produisaient toujours un effet merveilleux sur mon vit si excitable ; aussi, lorsqu'elle eut éteint sa lumière, je grimpai dans la chambre de mes sœurs où je savais pouvoir éteindre le feu dont ma pine était embrasée.

J'arrivai plus tôt qu'elles ne m'attendaient et les trouvai toutes trois ne formant qu'un seul corps, mes deux sœurs se gamahuchaient mutuellement pendant que miss Frankland enculait Marie avec son clitoris. Par hasard, elles ne m'entendirent pas ouvrir la porte, et j'attendis patiemment jusqu'à ce que la crise finale eût amené une délicieuse et générale décharge. Frappant alors mes mains l'une contre l'autre, j'applaudis en disant :

— Bravo ! Bravo ! Encore ! Bis !

J'étais très heureux, pour dire toute la vérité, de voir notre intimité toucher à sa fin, car je commençais à avoir de plus en plus besoin de la verge. Cependant, nous avions encore cette nuit et la suivante à notre disposition, et l'idée que nous devions bientôt cesser nos délicieuses orgies, nous rendait plus nerveux pour augmenter nos efforts.

Nos passions étaient furieusement excitées et ne s'éteignirent que dans des torrents de foutre; nous nous livrâmes à tous les excès possibles et imaginables pour renouveler nos forces épuisées jusqu'au moment de nous séparer.

Le lendemain, il n'y eut pas de classe, et le temps fut employé à faire les préparatifs de départ. Ma pauvre mère avait le cœur serré, c'était une créature affectueuse aussi innocente qu'un bébé. Je me suis souvent demandé d'où nous tenions tous trois ce tempérament ardent et passionné, car maman était tout le contraire de nous. Je crois que nous devions tenir cela de nos grands parents, car ma tante était lubrique au dernier point, et sous ce rapport, pouvait rivaliser avec l'adorable miss Frankland qui ne l'égalait que parce qu'elle avait du sang grec dans les veines, ce qui, sans doute, était la cause de son excessive lubricité. Je raconterai un jour les principaux événements de sa romanesque histoire, qu'elle me raconta elle-même entièrement plus tard.

Ce fut un jour triste pour nous tous, plus triste que le suivant, qui était cependant le jour du départ. Comme cela arrive souvent, l'attente d'un

événement malheureux fait plus souffrir que l'événement lui-même.

Cette nuit, mon oncle et ma tante jouèrent encore une fois au petit jeu des verges, mais cette fois-ci elle ne parvint à avoir qu'un seul enfilage du pasteur. Comme d'habitude, quand tout le monde fut couché, je me glissai pour aller passer la dernière délicieuse nuit avec les chères créatures avec lesquelles nous avions fait de si exquises orgies pendant les deux dernières années. Mes sœurs étaient rapidement devenues de jeunes femmes remarquablement belles, surtout Marie qui, ayant une année et demie de plus qu'Elise, était naturellement mieux formée, quoique Elise promît de devenir par la suite une femme des plus superbes, ce qu'elle devint réellement, et était aussi la plus lubrique des deux.

Nous passâmes la nuit dans les jouissances les plus raffinées, entrecoupées de larmes versées au sujet de mon départ, si bien que j'étais anéanti d'épuisement. Nous nous arrachâmes des bras des uns et des autres avec beaucoup de difficulté, et les trois créatures angéliques laissèrent leur porte ouverte afin de me voir plus longtemps; deux fois m'étant retourné, je ne pus m'empêcher de revenir me jeter encore et encore dans leurs bras pour la dernière étreinte amoureuse; mais comme toute chose humaine, cela eut une fin; je regagnai mon lit et m'endormis profondément.

Il est inutile de raconter les larmes du départ le lendemain. Ma mère nous accompagna à la ville

où nous devions prendre la voiture. Elle arriva; ma pauvre mère put à peine me souhaiter bon voyage, et je vis les larmes couler sur ses joues vénérables pendant qu'elle agitait son mouchoir avant que la voiture ne tournât à un coude du chemin, ce qui nous empêcha de la voir davantage.

Naturellement, j'avais le cœur gros; comment aurait-il pu en être autrement, quitter mon foyer pour la première fois. Ma tante passa son bras autour de ma taille et courba ma tête sur son énorme poitrine, essayant de me consoler le mieux possible; mais le cœur doit se dégonfler de lui-même. Heureusement, nous étions seuls dans l'intérieur de la voiture; ma tante était très affectueuse, ainsi que le pasteur. Je m'endormis bientôt, et même dans ce moment de tristesse, j'avais un certain plaisir à presser avec ma tête ces magnifiques tétons. Ma tante m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers à pleines lèvres, ce qui paraissait lui faire grand plaisir. Je dormis jusqu'au moment où la voiture s'arrêta pour l'heure du souper; je mangeai avec grand appétit, et, comme on peut le supposer, après les travaux extraordinaires de la dernière semaine, je me rendormis bientôt et ronflai comme une toupie.

Je ne me réveillai qu'au grand jour, et, comme tous ceux qui ont dormi profondément, j'étais éveillé et sentais ce qui se passait avait de pouvoir ouvrir les yeux. Je sentis qu'une main pressait et paraissait prendre la mesure de ma pine toute raide, raideur qui était produite par mon

envie de pisser. Je demeurai bien tranquille, continuant à respirer avec force, mais sans pouvoir empêcher les palpitations de ma pine, occasionnées par la douce main de ma tante qui se rendait gentiment compte de ses proportions par-dessus mon pantalon. Il paraît qu'elle venait seulement de commencer ses manipulations, n'ayant pas encore remarqué la grosseur énorme qu'elle faisait faire à mon pantalon. Elle pressa ses genoux contre ceux du pasteur qui était en face d'elle et qui s'était un peu assoupi, et je l'entendis lui murmurer de regarder le développement extraordinaire de ma pine.

— Touche-la, mon ami, mais bien doucement, afin de ne pas l'éveiller, c'est la plus grosse pine que j'aie jamais touchée et qui surpasse celle du capitaine de grenadiers dont tu étais si jaloux.

Le pasteur toucha, et je crois que ma tante aurait ouvert mon pantalon, si la voiture ne s'était arrêtée subitement devant une auberge où nous devions déjeuner, aussi ils furent obligés de me réveiller. Je jouai très bien le rôle de l'homme que l'on réveille subitement. Aussitôt que nous fûmes descendus de la voiture, je dis tout bas au pasteur :

— Mon oncle, j'ai une grande envie d'uriner.

— Viens ici, mon cher garçon.

Il me mena derrière quelques charriots qui se trouvaient dans la cour de l'auberge et me dit :

— Ici, nous pouvons pisser tous deux sans être vus.

Et sans doute pour m'encourager, il sortit sa propre pine qui était à moitié raide. Je vis ce qu'il voulait et je montrai la mienne, dans toute sa longueur et toute sa grosseur.

— Dieu du ciel ! Charles, quelle énorme bitte tu as, est-ce qu'elle est souvent raide comme cela?

— Oui, mon oncle, tous les matins elle me fait ainsi mal jusqu'à ce que j'aie uriné, c'est de pire en pire et elle est de plus en plus grosse; elle n'était pas la moitié aussi grosse il y a un an. Je ne sais pas ce qu'il faut faire pour empêcher cette raideur qui me fait souffrir.

— Ah ! Alors il faut que j'en parle à ta tante, peut-être qu'elle pourra te soulager. En as-tu déjà parlé à quelqu'un ?

— Oh ! sûrement non ! J'aurais eu trop honte; mais quand j'ai vu que la vôtre était raide aussi, j'étais très heureux de vous demander conseil, mon cher oncle.

— Tu as bien fait; il faut toujours me consulter sur cette partie de ton corps, quelles que soient les sensations que tu éprouves.

Nous déjeunâmes, et je pus remarquer, en regagnant la voiture, que mon oncle et ma tante avaient eu à ce sujet une conversation satisfaisante.

Nous arrivâmes au presbytère pour l'heure du dîner, pendant lequel je fus l'objet d'une attention dévouée de la part de tous deux, mais plus spécialement de ma tante.

Notre long voyage nous obligea à nous coucher

tous de bonne heure. Ils me conduisirent tous deux avec empressement à ma chambre à coucher, très confortable, communiquant d'un côté avec un corridor et d'un autre côté avec le cabinet de toilette et la salle de bains de mon oncle, qui était contiguë à un boudoir semblable où se trouvaient des vêtements de femme à l'usage seul de ma tante.

On me laissa bien reposer toute la nuit, ce qui me fit beaucoup de bien; je dormis profondément et ne me réveillai que fort tard dans la matinée. Je fus réveillé par mon oncle qui m'enlevait draps et couverture. Naturellement, je bandais comme d'habitude. Il regarda pendant un certain temps sans pouvoir parler, mon énorme pine en pleine érection. Il me dit alors qu'il était neuf heures et que le déjeuner était prêt, qu'il n'avait pas voulu me déranger plus tôt, car je dormais trop profondément, mais qu'il était maintenant l'heure de me lever.

— Je vois, ajouta-t-il, que ta quéquette, comme tu l'appelles, a encore la raideur dont tu m'as parlé hier.

Il s'en empara alors et la pressa gentiment, elle remplissait sa main. Il avait assurément du plaisir à la manier, mais il se contenta de me dire que ma tante verrait le lendemain si elle n'avait pas un remède pour me soulager, qu'elle viendrait le matin se rendre compte combien elle était dure et combien je souffrais.

Je répondis que ce serait une grande bonté de la part de ma tante, mais qu'est-ce qu'elle pense-

rait de me voir lui montrer ma quéquette; maman m'avait toujours dit, quand je couchais dans sa chambre, de toujours uriner dans un coin et de ne laisser jamais personne la voir.

Il rit de mon apparente innocence et dit :

— Ta mère avait, en effet, raison pour le monde en général, mais c'est tout à fait différent avec ta tante, dont la proche parenté lui permet de faire le nécessaire pour soulager son neveu, auquel nous prenons tous deux tant d'intérêt; de plus, je suis sûr que ta mère n'a jamais vu ces dimensions et cette raideur.

Il la maniait gentiment pendant tout le temps de cette conversation.

— Oh ! non, maman ne l'a jamais vue que la nuit, quand elle était tout à fait molle, et voilà plus d'un an de cela, quand je couchais dans sa chambre; c'est depuis qu'elle est devenue si grosse et qu'elle me faisait tant souffrir en palpitant violemment comme elle le fait maintenant dans votre main. Cela me fait un drôle d'effet, mon cher oncle, et je serais si obligé à ma chère tante si elle peut me donner un remède pour soulager ma souffrance.

— Je parlerai à ta tante et nous verrons, nous verrons; mais lève-toi maintenant, nous allons retrouver ta tante qui nous attend. Aussi habille-toi rapidement, tu descendras nous rejoindre dans la salle à manger où nous t'attendons.

Il me laissa et je l'entendis rire en lui-même en s'allant, sans doute de mon apparente inno-

cence. Je compris de suite que le lendemain je serais appelé à faire voir que j'étais un homme; mais je sentais déjà les avantages des sages conseils que m'avaient donnés mes deux admirables maîtresses : pour faire de nouvelles conquêtes, je devais laisser croire que j'avais encore mon pucelage. Je résolus de continuer à jouer ce rôle d'innocent et je prévis le plaisir qu'éprouverait ma tante à l'idée qu'elle était la première à s'enfiler une aussi monstrueuse pine.

Je fus bientôt en bas pour déjeuner et je fut bien tendrement embrassé par ma ravissante tante, qui, dans un gracieux déshabillé, paraissait plus charmante que jamais. Elle me tint plus d'une minute dans ses bras et me dévora de baisers.

Je suis certain que le pasteur lui avait raconté notre entrevue et par le brillant de ses yeux et la rougeur de sa figure, pendant qu'elle m'étreignait fortement, elle montrait que ses passions étaient déjà allumées et qu'elle désirait voir venir l'heure où elle pourrait les satisfaire. Cependant, elle eut à les contenir pendant toute cette journée.

Le pasteur avait à régler quelques affaires de sa paroisse, ma tante me laissa pendant une heure après le déjeuner, pour s'occuper de ses affaires de maîtresse de maison, puis ensuite elle me fit visiter la maison et le jardin et enfin nous allâmes faire une promenade à travers le village.

La maison était un de ces presbytères agréables, bâtie sur son propre terrain, ce qui est commun en Angleterre; mais peu ont une situation aussi

charmante que celle-ci, qui se trouvait sur une colline dont la vue dominait tous les champs fertiles de Kent.

La maison était bien bâtie et très confortable. La façade située au sud formait un large demi-cercle, ayant trois fenêtres de front et une de chaque côté, ce qui formait en bas le salon et au-dessus la chambre à coucher de mon oncle avec deux cabinets de toilette. Sur la droite de la maison se trouvait une aile de bâtiment composé en bas du fruitier et du cellier, au-dessus desquels se trouvaient trois chambres ayant chacune une grande fenêtre donnant sur le jardin; ces trois chambres étaient destinées aux trois jeunes gens que le pasteur pouvait prendre en pension, jamais plus de trois, pour les préparer aux Universités. Pour le moment, j'étais le seul occupant. Elles étaient construites de manière à pouvoir être isolées du restant de la maison par un corridor au bout duquel se trouvait une porte donnant sur la campagne; une autre porte communiquait du corridor dans un des cabinets de toilette du pasteur. Au bout se trouvait un water-closet pour tout le monde.

J'ai déjà fait observer que la chambre que j'occupais avait aussi une porte de communication dans le cabinet de toilette du pasteur. Au-dessous de ces chambres, mais avec vue au nord, se trouvait la salle d'étude qui n'occupait que la moitié de l'espace des chambres au-dessus; devant se trouvait un petit jardin carré sur lequel donnait égale-

ment le cabinet de travail du pasteur. Ce cabinet était séparé de la salle d'étude par un passage et avait deux entrées, une pour la maison d'habitation et l'autre pour le côté occupé par les pensionnaires. En réalité, c'était le sanctum sanctorum du pasteur sur lequel je reviendrai plusieurs fois dans le cours de ce récit. Revenons donc à l'habitation.

Sur le côté ouest se trouvait une petite bibliothèque, ouvrant sur le salon, et derrière une salle à manger confortable, communiquant avec l'office et la cuisine, qui donnaient sur la cour de la maison, au-dessus se trouvaient les chambres des domestiques, etc. C'était une maison bien aménagée pour un pasteur voulant joindre à ses autres occupations l'enseignement supérieur à quelques pensionnaires. J'ai oublié de dire que la première chambre à coucher dans l'aile ouest avait une porte de communication avec le cabinet de toilette de ma tante, qui servait souvent, comme je le remarquai plus tard, à ses plaisirs amoureux, car elle en faisait la chambre à coucher de quelque amant favori. Les prairies étaient ravissantes et toutes couvertes de fleurs. Il y avait une allée couverte qui conduisait de la maison à un charmant pavillon d'été dont la vue était magnifique et où on se trouvait bien à l'abri des regards indiscrets. Il était meublé spécialement en vue des combats amoureux, les sièges étaient bas, larges, avec des coussins moelleux et des ressorts en acier brevetés. Ce lieu fut l'endroit où, dans la suite, se passèrent de nombreuses orgies lubriques.

Ma tante me fit visiter tout ce que je viens de décrire; nous arrivâmes alors au pavillon ; je voyais que ce n'était qu'avec une grande difficulté qu'elle s'empêchait de me posséder; j'aurais voulu me jeter dans ses bras et la foutre tout son content, mais j'étais obligé d'être prudent; ma tante sans doute éprouvait les mêmes raisons; ils avaient convenu avec mon oncle qu'on ne ferait rien pouvant alarmer ma modestie avant le lendemain matin. Aussi ce fut avec un profond soupir qu'elle m'emmena du pavillon pour aller faire un tour dans le village, où nous rencontrâmes le pasteur avec lequel nous rentrâmes déjeuner.

Après le déjeuner, le pasteur me mena avec lui faire une promenade et visiter les ruines des environs. Après une longue et agréable promenade, nous revînmes à la maison juste à temps pour nous habiller avant le dîner. Je trouvai qu'une des habitudes de la maison était de toujours se mettre en habit de soirée, qu'on fût seul ou qu'il y eût des invités. Ceci avait plusieurs avantages. D'abord cela vous occupait environ une demi-heure, ce qui est à considérer pour des gens qui habitent la campagne, puis cela donne un certain cachet ou chic au dîner, quelque modeste qu'il soit.

Le dîner et la soirée se passèrent sans rien de remarquable, si ce n'est l'attention extraordinaire dont ils m'entourèrent tous deux. J'étais certainement en grande faveur, probablement pour la raison qu'ils sentaient tous deux que je servirais à leurs desseins de toutes manières. Nous nous reti-

râmes de bonne heure pour nous reposer, et j'obtins de cette manière trois nuits complètes de repos, récupérant les forces que j'avais perdues dans les excès faits avant mon départ de la maison. Ce fut fort heureux que je fusse prêt à satisfaire les fortes passions de ma tante, qui était insatiable une fois que sa luxure était enflammée.

Je me réveillai de meilleure heure que la veille et j'entendis peu après du bruit dans le cabinet de toilette de mon oncle, je feignis alors de dormir. Ainsi que je m'y attendais, le pasteur, accompagné de ma tante, entra dans ma chambre; ils approchèrent de mon lit. Je m'étais mis sur le dos afin de pouvoir soulever avec ma pine bien raide les légères couvertures du lit. J'entendis le pasteur attirer, à voix basse, l'attention de ma tante sur cet endroit. Elle glissa doucement sa main sous les couvertures et la serra entre ses doigts doux et gras, ce qui la fit palpiter si violemment, que je jugeai à propos de me réveiller de suite. Ma tante ne fut nullement intimidée, mais continua de la presser gentiment dans sa main en disant :

— Mon cher neveu, ton oncle m'a amenée pour voir si je ne trouverais pas un remède pour te soulager de la grande raideur que tu éprouves dans cette immense affaire; laisse-moi voir.

Elle rejeta alors les couvertures et laissa voir en pleine lumière mon énorme pine dans toute la gloire de sa raideur.

— Ma parole ! Quel monstre ! s'écria-t-elle.

Ses yeux brillèrent, sa figure s'enflamma aussitôt

qu'elle l'aperçut. Le pasteur s'approcha et la mania aussi avec un plaisir évident.

— Ma chère, pourras-tu la mettre dans ton bain chaud naturel ! Elle est tellement grosse !

— Oh ! je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, et je suis sûre de pouvoir le soulager de la peine qu'il éprouve; pauvre garçon! Comme elle palpite! Est-ce que cela te fait bien mal, Charles ?

— Oh ! oui. Votre main semble la faire devenir encore plus dure qu'avant, mais en même temps me fait éprouver une sensation si étrange, qu'il me semble que je vais m'évanouir. Soulagez-moi, chère tante, le pasteur dit que vous le pouvez si vous le voulez.

— Je veux bien certainement, mon cher enfant, mais c'est par un moyen connu seulement de ton oncle et de moi, et qui doit être tenu très secret, et il faut me jurer de ne jamais dire à personne comment je t'aurai guéri. C'est à cause de ma profonde affection pour toi que je me décide à faire tout mon possible pour te soulager. Me promets-tu d'être discret ?

— Ma chère tante, vous pouvez être assurée que je vous serai trop reconnaissant de me soulager pour jamais révéler à personne votre bonté pour moi. Mais, je vous prie, soulagez-moi de suite; je suis brûlant de souffrance.

— Eh bien, alors, fais-moi une petite place à côté de toi, et je vais me coucher; le pasteur va nous couvrir et j'aurai bientôt réduit ta raideur.

Elle entra dans le lit, se coucha sur le dos, nous

couvrit avec les couvertures, montra son magnifique ventre nu, et en même temps, écartant ses énormes cuisses, elle me dit de monter sur elle, me disant qu'elle avait une fente dans son corps qui réduirait de suite la raideur de ma quéquette si je voulais la mettre dedans. Je me mis sur elle très maladroitement. Elle s'empara de ma pine toute raide, et plaçant la tête entre les lèvres de son con déjà tout mouillé, me dit de l'enfoncer aussi loin que je pourrais. Elle glissa dans sa délicieuse fente jusqu'aux couilles en un moment.

— Oh, ciel ! criai-je, comme c'est bon ! Chère, chère tante, que faut-il faire maintenant ? Il me semble que je vais mourir.

Mon apparente innocence semblait ajouter à son plaisir. Elle jeta de côté les couvertures qui nous couvraient, et, entourant mon corps de ses bras et de ses jambes, elle me pria de faire aller et venir mon derrière, de manière à faire entrer et sortir ma quéquette. Je suivis ses instructions et elle me seconda avec un art incroyable, pressant mon instrument par des serrements merveilleux quand je le sortais ou l'enfonçais, et se soulevant pour rencontrer mes coups avec la plus lubrique volupté. Je sentis la main du pasteur qui empoigna mes couilles et les pressa doucement. Je sentis que la crise approchait; j'enfonçai jusqu'au fond en poussant un cri de jouissance; mais me souvenant du rôle que je devais jouer, je m'écriai :

— Oh ! je meurs, ma chère tante; oh ! oh ! arrêtez ! assez ! je n'en... peux... plus...

Et je retombai anéanti par l'extase de la décharge, inondant son con délicieux au moment précis où elle-même laissait couler un foutre copieux et abondant. Ma tête reposait sur ses larges et magnifiques tétons qui palpitaient du bonheur donné et reçu. Dans ma jouissance amoureuse, je ne savais plus ce qui se passait autour de moi. Quand je repris mes sens, je ne remuai pas, mais restai englouti dans les replis veloutés de ce con superbe, ma propre pine rendant palpitation pour palpitation, ayant à peine perdu un peu de sa première raideur. J'entendais ma tante se dire tout bas à elle-même :

— Cher bien-aimé et délicieux garçon, jamais de ma vie je n'ai possédé une pareille pine et n'ai été aussi bien foutue. J'ai peur que le cher enfant ne se soit évanoui de plaisir et par la nouveauté de la sensation, mais son immense pine palpite encore délicieusement dans moi; sent, pasteur, comme elle est encore raide dans le bas.

Je sentis le pasteur l'empoigner, la faisant, par cet attouchement, palpiter violemment.

— Le cher enfant est aussi raide que jamais. Aussitôt qu'il va revenir à lui, tu vas être foutue à nouveau. J'en suis heureux, car c'est délicieux de vous voir foutre, surtout de te voir opérée par une aussi énorme pine. C'est le plus grand plaisir que tu m'aies donné dans ce genre.

— Cela ne m'étonne pas, mon cher, car je n'ai jamais rencontré dans ma vie une aussi belle pine, et je n'aurais jamais cru que mon neveu, la pre-

mière fois que je l'ai vu, puisse en avoir un aussi splendide morceau dans son pantalon. Oh ! je bande plus que jamais et je dé...char...ge... Oh !... oh !... »

Et elle laissa couler un nouveau torrent de foutre sur ma pine ravie. Je la laissai jouir de l'extase de cette seconde décharge jusqu'au moment où je m'aperçus que ses passions lubriques étaient excitées à nouveau et avaient besoin d'opérations plus actives. Je fis semblant de ne pas savoir où j'étais et commençai à bégayer :

— Oh ! Où suis-je ? Qu'est-ce qui est arrivé ? J'ai été au paradis !

Levant alors la tête, j'eus l'air surpris de reconnaître ma tante.

— Oh ! chère tante, comment suis-je ici ? Oh ! je me rappelle, vous aviez promis de soulager ma raideur, cela m'a paru si bon, mais je la sens aussi raide que jamais; vous essayerez de me soulager encore, n'est-ce pas, ma chère tante ?

— Certainement, mon cher neveu, il faut que tu fasses comme tu as fait tout à l'heure, aller et venir dedans et je t'aiderai; et peut-être que cette fois-ci nous réussirons mieux que la première.

Naturellement, je fus un peu moins gauche et elle plus énergique. Je sentis le pasteur enfoncer un doigt mouillé dans mon fondement et le faire aller en unisson avec nos coups. Ma tante me cria d'aller de plus en plus vite et nous arrivâmes bientôt à la grande crise, mourant tous deux dans les délices de la volupté et de la jouissance.

Je tombai encore sur son sein palpitant, anéanti réellement par les délices éprouvées dans ce con incomparable, je levai mes yeux humides d'amour vers la figure de ma tante, qui saisit ma tête entre ses deux mains et approcha mes lèvres des siennes dans un long, très long et voluptueux baiser de plaisir satisfait et enfonça sa langue dans ma bouche, je me mis de suite à la sucer.

Elle me demanda alors de lui donner la mienne. Après avoir fait langue fourrée tous deux pendant une ou deux minutes, elle me demanda si ma quéquette avait moins de peine et si ma raideur avait diminué.

— Un peu, chère tante, mais je sens qu'elle devient encore raide, vous devriez essayer encore une fois; je vous en prie, c'est si bon !

Et ma pine palpitait et se raidissait pour prouver la vérité de mes paroles. Mais ici le pasteur nous interrompit en nous disant qu'il avait besoin de soulager sa propre raideur, présentant à nos yeux en même temps sa pine, vraiment très belle et toute raide.

— Il faut te lever, mon cher garçon, et ta tante soulagera ta raideur d'une autre manière, par laquelle elle pourra nous soulager tous deux en même temps.

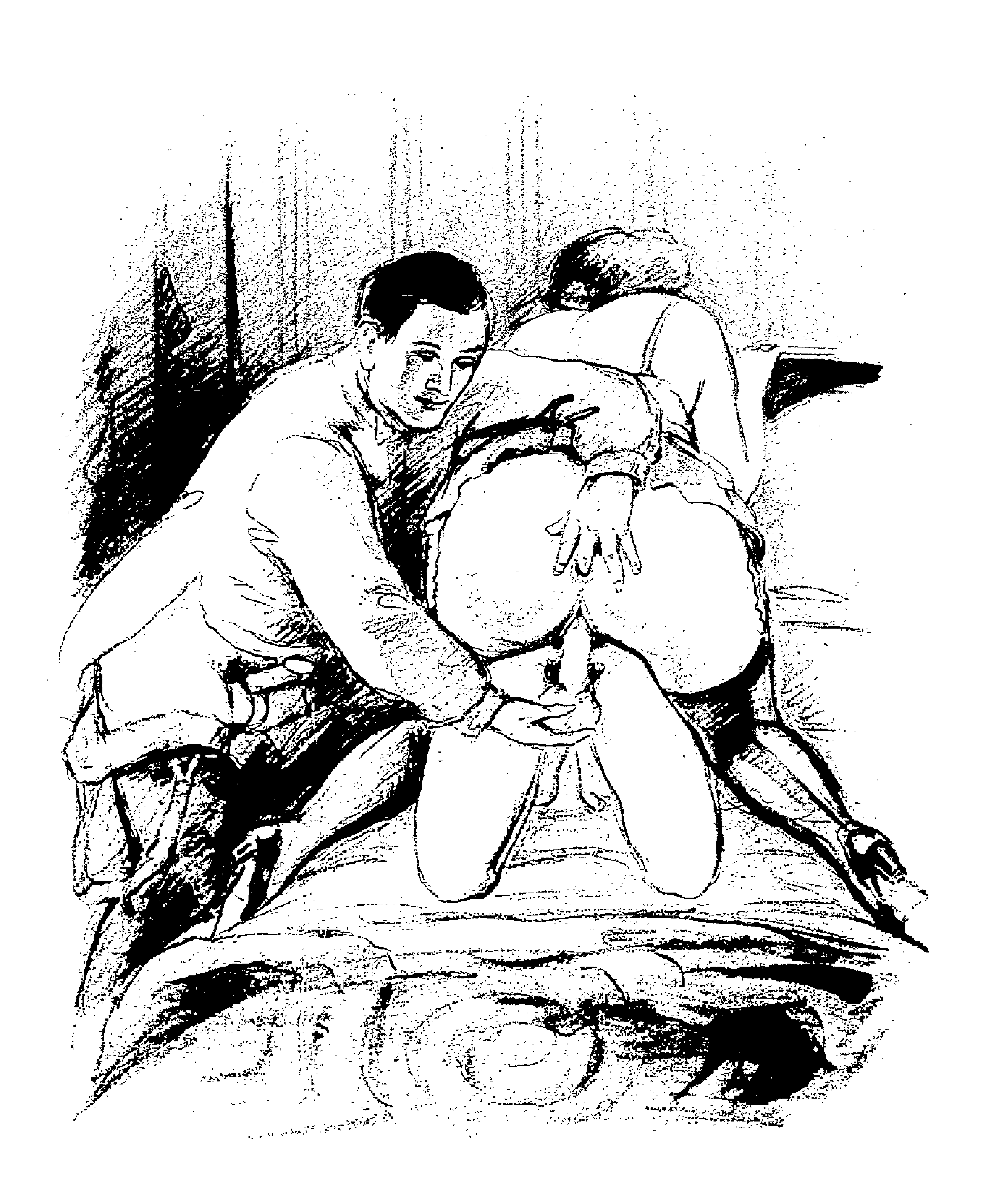
Je me relevai avec peine, retirant ma pine à moitié bandée. Regardant, en me levant, la large et magnifique fente d'où je venais de sortir, je m'écriai :

— Oh ! chère tante, quel merveilleux coup

d'œil ! il faut que je l'embrasse pour tous les efforts qu'elle a fait pour me soulager.

Je précipitai ma tête en bas, je suçai, je léchai ses lèvres largement ouvertes et toutes couvertes de foutre, enfonçant ma langue aussi loin qu'elle pouvait aller. Cela fit évidemment beaucoup jouir ma tante. Mais le pasteur me retira, me dit de m'étendre sur le dos et fit monter ma tante sur moi. Elle s'empara de ma pine maintenant toute raide, la ramena en arrière et la dirigeant en face de son trou, elle se laissa tomber dessus jusqu'à ce que ses poils frisés se mêlassent avec les miens. Elle se leva et s'abaissa dessus deux ou trois fois avec des mouvements doux et lents, puis se baissant en avant, elle colla ses lèvres aux miennes pendant que j'entourais de mes bras son corps ravissant.

Je sentis le pasteur se mettre à genoux entre mes jambes et sa pine se frotter contre les lèvres du con, entièrement distendu autour de ma grosse pine, sans doute pour la lubrifier avant de l'enfoncer dans le derrière de ma tante. Je sentis le frottement de sa pine contre la mienne à travers la légère séparation, quand il l'entra doucement dans ses entrailles. Nous commençâmes alors les mouvements, mais ma tante nous battit tous deux, car elle déchargea deux fois avant de nous rejoindre pour la crise finale qui arriva avec des cris de volupté poussés par nous trois quand l'extase nous saisit et nous tombâmes dans cet état à moitié insensible, provoqué par la suprême jouissance.



Nous fûmes quelque temps sans pouvoir proférer une parole. Le pasteur se releva le premier, et sans retirer sa pine du délicieux orifice où elle était engloutie, il nous fit voir par la manière dont pendait sa tête, que ma tante lui avait enlevé toute sa raideur. Il fit aussi lever ma tante, mais je sentis par les palpitations et les pressions de son con, quand elle se leva, qu'elle n'aurait pas demandé mieux que de soulager encore une fois la raideur qui pourrait arriver encore. Ma pine sortit en faisant un bruit semblable à celui d'un bouchon tiré d'une bouteille bien bouchée. Cependant elle était bien plus molle qu'avant, quoique encore pas mal grosse.

Quand ma tante fut debout, elle se baissa en avant, l'embrassa, la prit dans sa bouche et la suça des plus amoureusement, disant combien elle serait ravie de me soulager chaque fois que je serais gêné par sa raideur.

Ils me dirent de me lever et de m'habiller afin de les rejoindre pour déjeuner. Ils se retirèrent alors pour achever leur toilette.

Je restai quelques minutes à rêver aux délicieux événements qui venaient de se passer et fus amusé par la dernière remarque de ma tante, qui semblait persuadée que j'étais ignorant des véritables faits de ce qui avait eu lieu. Je résolus d'agir comme s'il en était vraiment ainsi.

Nous nous retrouvâmes au déjeuner, ma tante m'embrassa très amoureusement. Je la remerciai pour m'avoir soulagé de ma peine d'une manière

aussi délicieuse et je ne pus m'empêcher de lui dire que je l'aimais plus que je n'avais jamais aimé personne jusqu'à ce jour et lui dis que j'espérais qu'elle me soulagerait ainsi tous les matins, car c'était toujours à ce moment que je souffrais de ma raideur, quoique je ne regretterai jamais cette souffrance aussi longtemps qu'elle voudra bien la soulager.

Je posai mes mains sur chaque sein d'une manière tout à fait enfantine, et avançai ma bouche pour un baiser, qui me fut donné de la manière la plus lascive. Elle m'appela son cher enfant, me disant qu'elle m'aiderait toujours comme elle l'avait fait le matin, aussi longtemps que je serais discret et que je ne dirais jamais ce que nous faisions. On peut être assuré que je réitérai énergiquement mes précédentes promesses. Nous nous embrassâmes encore et nous assîmes devant un excellent déjeuner, avec un fort appétit dû à nos exercices du matin et nous fîmes honneur aux viandes qui se trouvaient devant nous.

Le pasteur me donna un livre d'histoire et me dit de lire pendant deux heures environ, disant qu'au moment du lunch nous causerions sur le sujet de ma lecture. J'étudiai très attentivement pendant le temps prescrit et ma tante vint alors me prier de l'accompagner dans une promenade dans les champs.

Volontairement ou non, elle me conduisit vers le pavillon d'été et s'assit sur une ottomane très basse. Je m'assis à côté d'elle. Elle m'attira vers

elle, m'embrassa, me pressa sur son sein en murmurant des paroles de tendresse. Naturellement, ma pine s'enflamma aussitôt; mais pour l'empêcher de croire que c'était la luxure qui me faisait bander, je lui dis :

— Oh! ma chère tante, j'ai bien besoin d'uriner, ma quéquette devient aussi dure que du bois quand je me retiens d'uriner; touchez comme elle est devenue raide, voulez-vous me laisser aller me soulager ?

— Mon cher enfant, je vais aller avec toi et je déboutonnerai moi-même ton pantalon.

Nous nous dirigeâmes au milieu des arbres. De ses doigts agiles elle déboutonna mon pantalon et sortit mon énorme pine dans toute sa gloire. Heureusement, j'avais envie de pisser; ma tante la tint pendant tout le temps que je me soulageais, et sa figure était toute rouge de désirs. Elle me fit remarquer comme elle était étonnamment grosse tout en la branlant doucement; naturellement je bandais plus que jamais. Jetant mes bras autour de son cou, je lui demandai si elle ne voulait pas me soulager de la peine que me faisait éprouver cette excessive raideur.

— Certainement, mon cher garçon, viens avec moi dans le pavillon où personne ne pourra nous voir.

Nous entrâmes. Elle mit un coussin par terre pour mes genoux, s'étendit par terre sur le dos, releva ses jupons au-dessus de son ventre, faisant voir son con bien touffu et sa splendide fente rose,

toute mouillée déjà d'excitement. Je me mis à genoux et dis en me baissant :

— Il faut que j'embrasse le cher objet qui me soulage si bien.

Je l'embrassai et gamahuchai jusqu'à ce que ma tante me dise de me relever et de me mettre sur elle, afin qu'elle puisse me soulager le plus vite possible. Je me relevai et enfonçai jusqu'aux couilles ma pine toute raide dans son con brûlant, lui coupant presque la respiration par mon attaque soudaine et impétueuse. Elle m'entoura presque immédiatement de ses bras et de ses jambes, et nous opérâmes tous deux avec une telle ardeur, que nous déchargeâmes rapidement en poussant des cris de volupté; pendant un instant nous perdîmes connaissance, mais pour recouvrer bientôt nos sens et recommencer une nouvelle course furieuse. Cette fois ma tante laissa couler son foutre brûlant avant moi, ce qui ne l'empêcha pas de décharger encore lorsque je l'inondai d'un torrent de sperme que je lançai au fin fond de sa matrice. La crise finale fut encore plus ravissante que la première, et nous restâmes plus longtemps à savourer la langueur des sens satisfaits. La nature si excessivement voluptueuse de ses pressions intérieures réenflamma mes désirs libertins et redonna à ma pine une vigueur nouvelle. Nous restâmes cependant immobiles pendant quelque temps, jouissant tous deux de nos mutuelles palpitations, jusqu'à ce qu'enfin, n'y pouvant plus tenir, nous nous mîmes à opérer avec une rage folle. Ma tante

si lubrique paya deux tributs au dieu Priape pendant que j'en payai un seulement. Cette fois-ci nos sensations furent si violentes quand nous déchargeâmes, que nous nous évanouîmes tout à fait, nous tenant embrassés dans une étreinte amoureuse. Je ressentis que nous devenions tous deux excités à nouveau, mais ma tante me fit lever, disant que c'était assez pour le moment, que ma raideur avait bien diminué et qu'elle ne pouvait pas supporter plus longtemps le poids de mon corps.

Je me relevai, mais enfonçai encore une fois ma tête dans la rouge fente de ce con superbe, et avant de me relever tout à fait, je léchai la délicieuse liqueur et m'aventurai à lécher comme par accident son petit clotoris, car elle n'avait rien de remarquable sous ce rapport. Elle se trémoussa de plaisir quand je le touchai et même me pressa la tête dessus quand elle sentit le léchage ravissant.

— Mon cher enfant, dit-elle, quel plaisir exquis tu me donnes ! Continue à faire aller ta langue sur ce petit bouton dur.

C'est ce que je fis; son magnifique derrière se trémoussait en dessous de plaisir; elle arriva bientôt à la crise finale, faisant presque entrer toute ma figure dans sa large fente et faisant jaillir un torrent de foutre sur toute ma figure et mon cou qu'elle inonda. Elle me prit par les épaules, m'approcha de sa bouche et me couvrit de baisers. Ma pine avait repris toute sa vigueur et ne put s'empêcher de se glisser toute seule elle-même dans ce

con avide et lubrique dont elle avait trouvé l'entrée.

Ma tante fut saisie d'un pareil résultat, mais elle en était trop heureuse pour hésiter un seul instant. Croisant ses bras et ses jambes sur moi, elle fit de suite manœuvrer ses reins. J'étais moi-même fou de luxure, de sorte que notre course fut encore plus rapide que la première, et nous déchargeâmes avec une telle jouissance, que nous tombâmes tous deux tout à fait anéantis. Ma tante, qui ne pouvait moins faire que d'être grandement satisfaite, voulait encore avoir l'air de m'avoir soulagé; elle me fit lever, disant que nous devions nous en aller, car il était l'heure du lunch.

— Mais, mon cher neveu, il faut que tu fasses aussi des efforts pour refréner ta raideur et ne pas devenir dur aussi souvent, tu me feras du mal avec ta violence.

— Oh ! ma chère tante, vous me soulagez en me procurant un bonheur si grand, que ma quéquette semble se raidir spécialement pour être soulagée par vous; regardez comme elle est encore raide au travers de mon pantalon.

Elle mit sa main dessus, la pressa, et dit avec un profond soupir :

— Viens, viens, sans cela, je ne sais pas ce qui va arriver.

Elle m'emmena, mais de la manière dont elle me pressait le bras, je sentais qu'elle était encore très excitée. Sa prudence seule l'empêchait de se livrer à de plus longs ébats, car elle paraissait

encore croire que j'étais ignorant sur la nature réelle de nos procédés.

Nous trouvâmes le pasteur qui nous attendait pour luncher; il devina, à la figure enflammée de ma tante, quel avait été notre dernier passe-temps, et demanda si j'avais encore été troublé par mon étrange raideur.

— Hélas ! oui, le pauvre garçon! répondit ma tante. Il paraît que lorsqu'il a envie de pisser et qu'il ne peut pas le faire de suite, cela le fait aussitôt raidir et j'ai eu de la peine à le soulager. A la fin, j'ai réussi; mais j'ai dit à mon cher neveu de faire son possible pour se retenir pendant le jour, car je ne pourrai pas toujours le soulager.

— Tu as parfaitement raison, mon amour; mon cher Charles, il faut faire en sorte de suivre les conseils de ta tante.

Naturellement, je promis avec un tel air d'innocence, que je les vis échanger un sourire. Nous nous assîmes pour déjeuner. Le pasteur s'assit ensuite près de moi et m'interrogea sur l'histoire qu'il m'avait donnée à apprendre. Notre conversation devint vraiment très intéressante. Le pasteur était un savant en toutes choses et avait une manière d'enseigner des plus intéressantes. Les heures s'envolèrent rapidement et ce ne fut que lorsque ma tante entra vers cinq heures pour nous faire prendre le thé, que nous nous aperçûmes combien le temps avait vite passé. Le pasteur me complimenta sur mes connaissances en histoire ainsi que sur la justesse des questions que je lui

posais, ce qui le flatta beaucoup, et je pus voir que je m'étais élevé dans son estime, toutes influences érotiques à part.

Il me proposa une promenade instructive avant le dîner pendant laquelle il m'intéressa beaucoup par sa conversation scientifique. Notre dîner fut des plus agréables. Au salon, ma tante qui était une excellente exécutante sur le piano, nous enchanta par son talent et son habileté. Le pasteur me provoqua aux échecs; il était naturellement bien plus fort que moi, mais il loua mes combinaisons et le style de mon jeu, disant que je deviendrais, avec le temps et la pratique, un joueur émérite.

Comme d'habitude, nous nous retirâmes à dix heures et demie; le pasteur m'accompagna jusqu'à ma chambre et me promit de venir avec ma tante le lendemain matin voir si je souffrais encore de ma raideur. Je le remerciai chaudement, mais avec une grande simplicité, comme si j'ignorais réellement la véritable nature du remède; il me laissa me coucher. Cette nuit de profond sommeil fit que je ne me ressentis nullement de mes excès de la journée, et je sentis au matin ma vigueur érotique augmenter avec force.

J'avais dormi si profondément et si longtemps, que lorsque je me réveillai, je sentis la main de ma tante qui caressait ma pine déjà toute raide. Ils avaient doucement enlevé toutes les couvertures, et j'étais entièrement exposé à leur vue et à leurs attouchements.

— Oh! ma tante chérie, comme vous êtes bonne de venir d'aussi bonne heure soulager ma raideur!

J'ouvris mes bras et elle se baissa pour m'embrasser: je la serrai sur mon cœur; nos lèvres se rencontrèrent et nos langues s'enfoncèrent avec fureur dans nos bouches mutuellement. Elle se coucha à mon côté, je fus sur elle immédiatement. Le pasteur s'empara de ma pine et la guida dans le trou délicieux de sa femme. Ma chère tante me dit de manœuvrer comme la veille si je voulais être soulagé. Nos mouvements devinrent rapides et furieux; ses bras et ses jambes croisés sur mon dos me pressaient amoureusement; elle tortillait son derrière de plaisir. Le pasteur avait introduit d'abord un doigt, puis deux dans mon fondement, ce qui ajoutait beaucoup à la fureur de ma luxure, de sorte que je déchargeai rapidement dans une agonie de plaisir, aussi rapidement que ma tante qui déchargea elle aussi copieusement. Je tombai sur son sein charmant, palpitant encore de la vigueur et de la fureur de notre course; comme dans toutes les courses rapides, mon membre viril avait à peine perdu de sa primitive vigueur, et quelques pressions intérieures et exquises suffirent pour ramener rapidement toute sa raideur. Nous allions encore nous plonger avec une nouvelle ardeur dans les plaisirs sauvages de la volupté, mais le pasteur insista pour que nous changions de position, afin de lui permettre de soulager aussi sa raideur.

Le changement de position s'accomplit instantanément, et ma chère tante, après s'être empalée

elle-même sur ma pine bien raide, se coucha sur mon corps et je la pris dans mes bras. Le pasteur s'agenouilla derrière elle et ne perdit pas de temps pour s'enfoncer dans son joli et immense derrière; nous courûmes alors une course doublement délicieuse, ma chère tante donnant le mouvement comme d'habitude et nous inondant par une chaude et délicieuse décharge avant que nous ne fussions prêts à faire couler dans son corps un double torrent de foutre, ce qui la fit décharger encore avec fureur et en poussant des cris de jouissance auxquels nous mêlâmes aussi les nôtres, et tous trois nous tombâmes anéantis par l'excès de volupté.

Quand nous reprîmes connaissance, le pasteur se retira, mais ma pine était aussi raide qu'auparavant. Ma tante commença alors un mouvement des plus délicieux au-dessus de moi, qui amena rapidement une nouvelle crise finale dans laquelle nous mourûmes de bonheur. Je sentais que le pasteur maniait gentiment mes couilles, pendant et après notre dernière course.

Lorsque par nos palpitations mutuelles il s'aperçut que nous étions prêts à recommencer, il pria sa femme de se lever de dessus de moi. Mais l'idée de me séparer d'elle et de n'avoir plus ses délicieuses pressions, me fit immédiatement bander affreusement, de sorte que lorsqu'elle se leva, on put voir mon énorme vit dans toute sa beauté.

— Quoi ! Encore, Charles ? dit le pasteur, ton membre est vraiment mal élevé. Ma chère, tu dois encore essayer de le soulager, mais place-toi cette

fois-ci sur tes genoux et nous verrons si cette position est meilleure pour soulager cette monstrueuse affaire.

Pendant tout ce temps-là, il me manipulait gentiment la pine. Sa femme n'ignorait pas ce qu'il voulait, ni moi non plus du reste. Notre dernière course avait fait rebander sa pine, et quoique n'étant pas encore assez raide, il était évident que la vue de mon derrière, placé dans une position aussi avantageuse pour y pénétrer, le ferait bander suffisamment pour ce qu'il se proposait. Quand sa femme se fût agenouillée en baissant sa tête, la vue de cet immense derrière, comme il ne m'avait encore été donné d'en rencontrer de pareil, fit bondir ma pine de plaisir.

Le pasteur qui s'en était emparé, vit, à la manière dont elle frémissait, que son dessein allait réussir. Il me fit remarquer les beautés du petit orifice de ma tante, le second temple de l'amour, et me dit que c'était là qu'il soulageait toujours sa raideur, et comme l'autre orifice n'avait pu me soulager tout à fait, il me recommanda d'entrer dans cet étroit sentier du plaisir. Je ne parus nullement étonné et fis semblant de croire que c'était une chose des plus naturelles.

Mon oncle continua de tenir ma pine pendant que je m'installais derrière ma tante. Guidant d'abord le monstre dans son con, pour le lubrifier, il me dit de le retirer; il le dirigea lui-même vers le petit orifice et me dit de pousser doucement en avant. Ma pine entra doucement sans effort jus-

qu'à ce que mon ventre rencontrât les immenses fesses de ce magnifique derrière. Je restai alors immobile pendant une ou deux minutes. Ma tante avait poussé ses fesses en arrière et avait facilité l'introduction en faisant des efforts comme si elle avait voulu se soulager. Elle se recula une fois ou deux, mais en somme, comme elle me le raconta ensuite, elle reçut mon énorme pine avec moins de difficulté qu'elle n'aurait cru.

Après quelques lents mouvements, pendant lesquels je caressai et admirai les superbes rondeurs au-dessous de mes yeux, mon oncle me dit de me baisser en avant et de caresser les superbes tétons de ma tante. Aussitôt que je fis ce qu'il m'avait dit et que je commençai à aller et venir lentement dans la délicieuse entrée où j'étais si délicieusement englouti, je sentis les mains de mon oncle se promener sur mes fesses et ensuite l'introduction de deux doigts dans mon anus. La manière dont je les serrai lui prouva combien cela me faisait plaisir. Il me demanda si cela ajoutait à la volupté que je ressentais.

— Oh ! oui, cher oncle, immensément.

— Alors, dit-il, comme moi aussi je souffre de ma raideur, je vais essayer de la soulager dans ton derrière, comme tu le fais en ce moment dans ma femme; ne sois pas effrayé, je m'arrêterai si je te fais mal.

— Faites comme vous voudrez, mon cher oncle, vous êtes tous deux si bons pour me soulager de

ma peine, que je serais un ingrat si je ne faisais pas tout mon possible pour vous soulager.

— Tu es un enfant adorable et je t'aimerai beaucoup.

Il s'agenouilla derrière moi, cracha sur sa pine, l'approcha de mon trou du cul, et poussant doucement en avant, il l'enfonça bientôt aussi loin qu'elle pouvait aller. Il ne me fit nullement mal, car cet endroit avait été trop souvent visité par les godmichés, pour que l'approche n'en fût pas des plus faciles; mais je crus de bonne politique de lui dire de temps en temps d'aller doucement comme s'il me prenait ma virginité. Il se l'imagina, ce qui valait tout autant. Quand il fut tout à fait englouti, après quelques palpitations, qu'il ressentit avec le plus grand plaisir sur sa pine ravie, nous nous livrâmes à un travail plus actif.

Pendant ce temps, ma tante exerçait des pressions sur ma pine et se branlait le clitoris, ce dont je m'apercevais parfaitement, ce qui la fit décharger copieusement; et, ainsi que cela arrive avec les membranes muqueuses qui sympathisent avec les décharges du con, son trou du cul devint tout à fait brûlant et tout mouillé. Le pasteur et moi nous manœuvrâmes avec fureur et payâmes rapidement notre tribut à la nature en faisant couler des torrents de foutre dans les entrailles où nous nous trouvions respectivement engloutis.

Nous restâmes quelque temps à jouir de ce plaisir délicieux; mais il débanda de suite et se retira de mon derrière. Je bandais à nouveau et me reti-

rant un peu, je posai une main sur le derrière de ma tante et dévorai avec mes yeux enflammés les immenses fesses qui se trouvaient au-dessous. Excité par une aussi séduisante vue, je déchargeai à nouveau dans une agonie de plaisirs et dans l'extase de ma lubricité satisfaite et je m'affaissai insensible sur le dos large et magnifique de ma tante, qui avait elle-même déchargé plusieurs fois, criant comme un lapin, tombant elle-même sur son ventre, anéantie par le plaisir, m'entraînant avec elle, car elle gardait encore ma pine prisonnière dans son magnifique et délicieux trou du cul.

Nous restâmes ainsi pendant quelque temps, jusqu'à ce que le pasteur qui s'était purifié, pendant notre dernière course, nous dit de nous lever. Je m'arrachai avec difficulté de cette délicieuse prison et retirai ma pine qui était enfin devenue toute molle et pendante.

Le pasteur me complimenta sur le succès de cette dernière opération; sa femme était encore toute frémissante des jouissances qu'elle avait éprouvées et nous fûmes obligés de l'aider à se relever. Elle se jeta dans mes bras, me serra étroitement sur son sein, m'embrassa tendrement, espérant qu'elle m'avait à la fin soulagé de ma peine. J'étais son enfant bien-aimé et elle serait toujours heureuse de me soulager chaque fois que cela sera nécessaire.

J'étais en moi-même très amusé de voir qu'elle continuait à se servir de cette raison, mais je fis semblant de croire, comme eux, et passai pour le

garçon le plus innocent du monde, malgré tout ce qui venait de se passer.

La journée se passa à peu près comme la précédente. Après une lecture de deux heures, ma tante me proposa une promenade de deux heures qui, naturellement, finit au pavillon d'été, où l'envie de pisser ramena ma raideur habituelle, que ma tante finit par faire disparaître après quatre combats amoureux, avec un intermède d'un double gamahuchage entre les deux derniers actes. Ma tante avait déchargé au moins dix fois; elle paraissait excessivement contente, mais elle continuait à me faire croire que c'était simplement pour soulager la raideur de ma pine.

Je passai plusieurs heures dans une conversation instructive avec mon oncle, et après une soirée semblable à celle de la veille, nous nous retirâmes à l'heure habituelle.

Le lendemain, je fus réveillé par mon oncle tout seul qui me dit que ma tante, n'étant pas très bien, n'avait pu l'accompagner.

— C'est bien dommage, car ce cher objet est aussi raide que d'habitude.

— Oh ! je suis si contrarié que ma tante soit malade, pour elle d'abord et ensuite pour moi. Que vais-je devenir, mon oncle ? Je l'ai tellement raide qu'elle me fait souffrir.

— Eh bien, mon cher enfant, je vais essayer de te soulager moi-même. Je t'aime trop pour te laisser dans cet état; je ne suis pas aussi bien pourvu qu'elle pour te soulager, mais tu sais que tu as

été soulagé avec succès dans son derrière et moi dans le tien hier, aussi nous allons essayer si je puis m'introduire cet énorme morceau, mais j'en doute beaucoup. Enlève, comme moi, ta chemise de nuit, ce sera bien plus commode.

En un instant, nous fûmes tous deux entièrement nus; nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre et nous embrassâmes mutuellement avec amour. Nos langues se rencontrèrent, chacune de nos mains s'empara de nos pines, et nous nous caressâmes de la façon la plus délicieuse et la plus excitante. Le pasteur prit alors ma pine dans sa bouche, la suça un peu et la lubrifia entièrement avec sa salive, crachant sur la partie inférieure, et frottant, pour étendre la salive avec son doigt tout autour. Il s'agenouilla alors et me présenta un fort joli derrière rond et ferme qu'il avança en arrière, me laissant apercevoir un trou du cul tout plissé et de couleur brun clair. Il me pria de le mouiller avec ma salive. Je me baissai et, approchant ma bouche et ma langue de l'endroit tentateur, j'y enfonçai ma langue aussi loin que je pus, le laissant bien lubrifié à la grande joie de mon oncle. J'approchai ma pine de l'entrée, il souleva bien son derrière et agit comme s'il voulait se vider. Par une poussée ferme, mais lente, je logeai bientôt la tête. Le pasteur me pria de me reposer un instant et de cracher un peu sur la partie inférieure. Je poussai encore fortement en avant, et graduellement j'arrivai à faire toucher mon ventre aux fesses du pasteur sans beaucoup de souffrance de

sa part. Après être resté un peu immobile, il me pria de me baisser en avant et d'empoigner sa pine, pendant que j'irais et viendrais dans son derrière jusqu'à ce que je sois soulagé. Je tirai un coup délicieux. Le trou du cul du pasteur était brûlant à l'intérieur. Ses pressions du sphincter étaient vraiment délicieuses, et il avait une grande expérience pour tortiller le derrière, qualité très appréciée des enculeurs. Naturellement, c'était là un de ses plaisirs favoris, que sa position de maître de pension mettait à même de pouvoir satisfaire, et il était encore plus heureux de pouvoir l'enseigner aux autres. En ce moment, il était ravi d'être arrivé à son but avec moi; naturellement, je ne le détrompai jamais et il eut toujours un plaisir extra à cette idée. Mes passions plus jeunes et plus chaudes m'avaient fait décharger avant lui; aussi, après m'avoir laissé savourer les voluptés qui suivent les extases de la décharge, il me fit voir la raideur de son propre membre que je devais lui permettre de soulager à son tour.

— Certainement, mon cher oncle, je suis trop sensible à la manière dont vous m'avez soulagé pour hésiter une seule minute à vous rendre le même service.

Je déculai alors. Il se leva et, après nous être caressés mutuellement, je me baissai, et, prenant dans ma bouche sa magnifique vieille pine à la tête vermeille, je la suçai délicieusement, chatouillant avec ma langue l'entrée du canal, à sa grande jouissance. Il murmura quelques mots de volupté, puis,

devenant trop excité, il me pria de m'agenouiller comme il l'avait fait. Il embrassa et gamahucha mon trou du cul, faisant à nouveau bander ma pine et frémir de plaisir. Crachant alors sur la sienne, il l'enfonça rapidement jusqu'aux poils dans mon derrière enchanté. Après s'être un peu reposé pour jouir du bonheur de l'insertion complète, il se baissa en avant et, passant une main autour de mon ventre, il s'empara de ma pine toute raide pendant qu'avec l'autre main il me caressait les fesses. Il commença ensuite des mouvements plus actifs. Il me fit rapidement décharger en poussant des cris de volupté, lui procurant les plus exquises jouissances par les pressions intérieures que l'action de ma décharge fit opérer sur sa pine délicieusement ravie. Il recommença bientôt ses poussées, et peu après, nous déchargeâmes tous deux dans le plus grand ravissement. Je m'affaissai sur le lit, entraînant avec moi le pasteur encore englouti dans mon derrière. Nous restâmes ainsi quelque temps à savourer notre bonheur; à la fin, il retira sa pine tout à fait molle, mais fut extraordinairement surpris de voir la mienne encore toute raide. Quand je fus relevé, il prit ma pine dans sa main, s'extasia sur ses proportions incroyables, et, se baissant encore, il la prit dans sa bouche, branlant la partie inférieure avec la main; il introduisit aussi deux doigts dans mon derrière et continua à branler et à sucer ma pine en unisson avec le mouvement de ses doigts dans mon trou du cul, et produisit rapidement une délicieuse

décharge dans sa bouche. J'avais machinalement placé mes mains sur sa tête et je faillis l'étouffer en enfonçant la moitié de ma pine dans sa gorge au moment de la décharge. Il avala chaque goutte avec bonheur; se levant alors, il m'embrassa avec amour, me disant que je lui avais donné une de ses plus grandes jouissances et qu'il m'aimait bien tendrement. Il m'invita ensuite à passer dans son cabinet de toilette, où nous entrâmes ensemble dans le même bain et nous nous fîmes mutuellement notre toilette. Nous habillant alors, nous rejoignîmes ma tante dans la salle à manger. Elle n'avait nullement l'air d'une malade, mais elle dit en souriant malicieusement qu'elle espérait que le pasteur l'avait suffisamment remplacée.

— Oh ! oui, ma chère tante, et je vous suis bien reconnaissant à tous deux de votre sollicitude à me soulager de la raideur dont je souffre le matin; mais il me semble que cette raideur se produit plus fréquemment depuis quelque temps. J'espère que je ne lasserai pas votre bonté en faisant si souvent appel à votre bonté.

— Oh ! mon cher neveu, ne t'imagine rien de la sorte; nous sommes trop heureux de te rendre service.

Ceci fut accompagné d'un sourire malin entre eux deux, causé par mon apparente simplicité, mais qu'ils étaient heureux de voir. Nous nous assîmes et mangeâmes un très bon déjeuner.

La journée se passa comme les deux précédentes. Ma tante me demanda de l'accompagner dans

sa promenade qui se termina comme toujours au pavillon d'été où, après avoir soulagé trois fois mes symptômes alarmants, comme elle les appelait, et trouvant ce remède insuffisant, elle me proposa d'essayer si nous aurions plus de succès dans la position de mon oncle. S'agenouillant alors sur la basse ottomane et relevant ses jupons sur son dos, elle exposa son magnifique derrière dans toute sa gloire et m'éblouit par sa blancheur que l'on apercevait à travers la forêt de poils blonds dont elle était couverte entre les fesses et qui venaient se perdre tout autour du trou délicieux où j'allais pénétrer, me demandant comment un aussi petit orifice pouvait recevoir un aussi formidable morceau. Je me jetai moi-même à genoux et, léchant d'abord les lèvres ouvertes de son joli con, sans oublier de payer mes respects à son petit bout de clitoris, j'appliquai toute mon attention au charmant petit orifice. Après l'avoir embrassé amoureusement, j'y enfonçai ma langue aussi loin que je pus, pendant qu'avec une main en dessous, je branlais et chatouillais son clitoris enflammé. Elle tortillait son gros derrière de plaisir et déchargea copieusement, me faisant presque mal à la langue de la manière dont elle la serra avec son sphincter au moment où elle m'inonda de son foutre tout le menton et le cou.

Dans la fureur de sa jouissance, elle me cria :

— Oh ! pine-moi, mon chéri, enfonce ta magnifique pine dans le trou de mon cul; oh ! fous, fous, fous-moi immédiatement !

Enormément heureux de lui voir, dans un moment de passion, nommer les choses par leur véritable nom, je répondis par des actes, sans prononcer une seule parole. On peut s'imaginer que j'étais moi-même fou de désirs; approchant alors ma pine de son immense et magnifique con, tout couvert encore de foutre de sa précédente décharge, je l'y plongeai d'un seul coup violent jusqu'aux couilles. Elle répondit à mon coup en avant par une poussée en arrière et poussa un cri de satisfaction. Je fis deux ou trois mouvements de va-et-vient, de sorte que ma pine fut entièrement blanche du foutre dont son con l'avait couverte. La retirant soudainement, je la présentai à l'entrée du temple le plus secret de Vénus et l'enfonçai avec plus de douceur; elle m'aida en élargissant le plus ses fesses avec ses deux mains, de sorte que j'entrai tout doucement dans cette fournaise avide d'engloutir et de dévorer mon énorme pine; car, ainsi que je l'ai déjà fait observer, ma tante adorait l'enculage, après avoir été bien foutue par le con, comme je venais de le faire. C'était si délicieusement chaud et étroit que je restai quelques minutes sans bouger. J'avais vu remuer le bras de ma tante de telle sorte que j'étais convaincu qu'elle se branlait le clitoris et même ma pine ressentait très bien le mouvement qu'elle faisait en se branlant le bouton. Je la laissai continuer, jusqu'au moment où, sentant par les tortillements involontaires de son derrière qu'elle allait décharger, je l'aidai avec ma pine et j'eus à peine le temps de faire

quelques mouvements qu'elle paya un nouveau tribut à la volupté, avec une telle jouissance et en pressant tellement ma pine qu'elle faillit me faire décharger moi-même en même temps qu'elle.

Je fis de mon mieux et réussis à me retenir. Ma tante était insatiable et j'étais content de la laisser décharger le plus souvent possible, aussi je m'arrangeai pour la faire décharger encore une fois avant de me rejoindre dans la crise finale, qui nous saisit tous deux en même temps, et nous mourûmes de plaisir, ayant pour le moment seulement, satisfait nos désirs voluptueux. Je tombai sur ce magnifique derrière au moment où je fus saisis par la langueur qui suit la décharge, mais ce fut seulement pendant un instant très court. Les exquis serrements intérieurs que mon amoureuse tante exerçait sur ma pine ravie étaient trop excitants pour ne pas produire bientôt une réaction.

J'étais étendu sur son large derrière, aussi passant une main autour de ses larges tétons, je pris les bouts entre mes doigs; avec l'autre main, je chatouillai son petit bout de clitoris; je les excitais tous deux tout en faisant aller et venir doucement ma pine plus raide que jamais. Je sentis de suite combien cela la faisait jouir; en effet, elle m'assura plus tard qu'un tel branlage, ajouté au mouvement lent et doux d'une pine dans son corps devant ou derrière, était des plus excitants et même meilleur que lorsqu'on manœuvre plus vigoureusement. Je la fis bientôt décharger encore.

Une autre de ses grandes jouissances était de s'enfoncer d'un seul coup une grosse pine dans le con dès qu'elle venait de décharger, moment où elle était elle-même incapable de faire aucun mouvement. Plus tard, elle me montra que son plus grand plaisir était d'avoir une pine bien raide prête à remplacer celle qui venait de la faire décharger; à ce moment, comme je n'avais pas encore déchargé, c'était la contre-partie exacte de ce que son imagination aurait désiré. Je la foutis et la branlai jusqu'à ce que nous payâmes tous deux notre tribut à Vénus en poussant des cris de luxure. Nous tombâmes tous deux cette fois-ci anéantis sur le canapé, oubliant tout excepté la jouissance dans laquelle nous étions plongés. Elle me pria à la fin de me retirer, quoiqu'elle sentit que j'allais rebander par suite des exquis serrements que donnait son derrière à ma pine toujours engloutie. J'aurais bien voulu recommencer.

— C'est assez, mon cher garçon, c'est plus que la nature ne peut en supporter, je dois ménager ta jeunesse; tu m'as fait jouir plus que je n'aurais pu me l'imaginer; lève-toi, mon amour, et laisse-moi t'embrasser, te remercier et t'aimer comme je le ferai toujours.

Je me levai et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, nous embrassant avec amour et nous faisant langue fourrée. Ma tante me boutonna après avoir embrassé et pris la tête de ma pine entre ses lèvres, l'appelant sa « chère et jolie quéquette ». Je saisis cette occasion de lui dire :

— Chère tante, vous l'avez appelée *pine* tout à l'heure et vous me disiez de vous *foutre* et de bien l'enfoncer dans votre *con*. Est-ce que ce sont là les véritables noms de ma quéquette et de votre fente ? Que veut dire *foutre*, ma chère tante ? Dites-le moi, ma tante chérie ! Enseignez-moi le langage que je dois tenir quand vous me soulagez si délicieusement de ma raideur qui est si fréquente maintenant. Je ne sais si vous l'avez remarqué, ma chère tante, mais dès que j'entre avec vous dans ce pavillon d'été, je suis tout de suite aussi raide que possible; il est vrai que vous me procurez de telles jouissances en me soulageant, que je voudrais toujours être raide quand vous êtes près de moi. Est-ce naturel, ma chère tante, ou une maladie ? Je vous en prie, dites-le moi et enseignez-moi tous les termes voluptueux dont vous vous êtes servie pendant que vous me soulagiez de ma raideur.

Mon ignorance apparente lui plut beaucoup. Elle pensa aussi probablement que, comme tôt ou tard, je devais connaître la nature de nos amusements, il valait mieux me dire la vérité et m'attacher plus sûrement à elle. Elle me pria de m'asseoir et m'expliqua tout bien en détails. Naturellement, je savais aussi bien qu'elle tout ce qu'elle me communiqua, mais je la confirmai dans l'idée qu'elle était vraiment ma première institutrice, en lui faisant des remarques naïves sur ce qu'elle me racontait. Je lui parus aussi bon élève et par mes questions serrées, je lui fis dire tout ce qu'elle sa-

vait et je n'avais plus rien à apprendre. A la fin, je lui dis :

— Est-ce que toutes les femmes ont une aussi délicieuse fente, je veux dire con, entre leurs jambes, que le vôtre ?

— Oui, mon chéri, mais il ne faut jamais essayer avec d'autres; tu ne trouveras personne pour t'aimer autant, et je puis même ajouter, aussi capable de satisfaire ce cher ami; mais viens, car ce serait dangereux de le laisser rester plus longtemps ici.

Elle se leva, mais je me déboutonnai rapidement et lui montrai ma pine dans un état de grosseur plus grande que jamais. Je la priai de me laisser avoir seulement « une fouterie », maintenant que je savais ce que cela voulait réellement dire. Je la lui mis dans la main. Ses propres descriptions précédentes avaient enflammé sa luxure. Elle s'en empara avec bonheur, et, se baissant, elle l'embrassa en disant qu'elle ne pouvait résister à une pareille vue. S'étendant sur le dos sur le sopha, les jupes relevées, ses pieds sur le bord, ses cuisses bien écartées, elle me montra la magnificence de son con dans toute sa gloire. Je me jetai à genoux et la gamahuchai jusqu'à la décharge ; connaissant maintenant son plaisir favori, j'approchai instantanément ma pine brûlante de son con gluant de foutre, l'y plongeai et commençai un mouvement furieux, l'accompagnant de phrases des plus cochonnes qu'elle venait justement de m'apprendre, du moins à ce qu'elle croyait.

— Oh ! ma tante chérie, qui a un si beau con, est-ce que je te pine bien ? Remue le cul plus vite. Comme cela, c'est ça ! Sens-tu ma pine jusqu'aux couilles de ton con délicieux ? Oh ! quel plaisir tu me donnes !

Elle répondit dans le même style. Passant sa main en dessous, elle pressa mes couilles et me demanda si de les serrer ainsi, cela me faisait du bien.

— Oh ! oui, mon amour, ton con, ton cul, tes tétons, tout est délicieux. Oh ! je n'aurais pas cru qu'on pouvait ainsi augmenter les plaisirs de la fouterie en prononçant des mots cochons.

Nous étions tous deux tellement excités par ces expressions ordurières et obscènes, que nous déchargeâmes dans un excès de la plus grande jouissance et nous tombâmes anéantis et entièrement rassasiés par ce dernier coup si délicieux et si adorablement voluptueux. Il était temps de finir. Me glissant encore entre ses cuisses, j'enfonçai ma figure contre son con gluant, couvrant de foutre ma bouche, mes lèvres, mon nez et mes joues. Elle m'attira alors vers ses lèvres et me lécha comme un chien.

Réparant alors le désordre de notre toilette, nous retournâmes à la maison et trouvâmes le pasteur qui nous attendait avec impatience. Nos figures rouges et enflammées lui démontrèrent que nous nous étions livrés aux plus grands excès. Il plaisanta ma tante sur son habileté à soulager mes attaques de raideur si fréquentes maintenant.

Ma tante l'informa que, sans le vouloir, dans un moment de jouissance, elle s'était servie d'expressions qui m'avaient tellement étonné, qu'elle avait cru nécessaire de ne rien me laisser ignorer et que je savais complètement maintenant la nature de nos intimités; après le lunch, il pouvait lui-même compléter mon éducation, car elle était certaine qu'une entière confiance était la meilleure politique à suivre; comme cela devait arriver tôt ou tard, il valait mieux que je l'apprenne d'eux plutôt que de toute autre personne.

Il répondit qu'elle avait parfaitement raison et qu'il m'instruirait davantage après le lunch; nous nous mîmes alors à engloutir les viandes qui se trouvaient devant nous et auxquelles je fis honneur.

Je fus ainsi initié, comme ils le supposaient, aux mystères de l'accouplement des sexes. Je réserve de plus amples détails sur nos expériences intimes et expansives pour la suite de ce véritable roman de luxure, ce sont encore des expériences du premier âge.

FIN

LES MYSTÈRES DU PRESBYTÈRE

LES MYSTÈRES DU PRESBYTÈRE

Après le lunch, un gardien de l'église vint entretenir mon oncle pendant plus d'une demi-heure; quand il fut parti, mon oncle me proposa de faire un tour dans le jardin. Je m'aperçus de suite de ce qui allait arriver, car nous nous dirigeâmes presque immédiatement dans la direction du pavillon d'été. Quand nous fûmes arrivés, il s'assit de suite sur le canapé et me fit signe d'aller m'asseoir à côté de lui.

Il commença l'entretien en me disant :

— Je suis très heureux, mon cher Charles, que ta tante t'ai ouvert les yeux sur le véritable but de nos actions avec toi, actions que, dans ton innocence, tu t'imaginais être un simple soulagement à l'engorgement extraordinaire des veines de ton membre viril. Je crois que tu as un très grand fond de discrétion et de bon sens, et je suis sûr que tu recevras les avis que je vais te donner sur ta conduite à venir, non seulement avec la conviction que c'est pour ton bien, mais aussi pour le bien de tous; écoute-moi donc très attentivement et fais-en ton profit :

— Le monde, mon cher garçon, et par ce mot j'entends la société en général, condamne les plaisirs que nous avons pris ensemble dernièrement. Leurs préjugés étroits ignorent les effets que la nature seule réserve à ces actes délicieux et que le grand Dieu de la nature nous favorise en nous donnant la puissance nécessaire de les accomplir. Mais, quoique le monde ait jugé à propos de les flétrir de sa censure, les hommes de prudence, comme moi, tout en ayant l'air de se conformer à ces préjugés stupides, ont cependant trouvé le moyen d'en jouir en secret. Je suis ravi d'avoir trouvé dans ta tante une femme qui comprend et partage mes désirs. Elle est vraiment ravissante dans toutes les beautés de son corps admirable, et aussi ardente de tempérament que peut le souhaiter une personne de notre sexe. Malgré ton ignorance, tu as dû t'apercevoir du merveilleux pouvoir qu'elle a de vous procurer des sensations touchant à l'extase, et tu as dû entendre comme, au milieu de ses jouissances, emportée par la passion, elle fait entendre de ces mots obscènes et orduriers qui vous excitent davantage au lieu de vous choquer. Si je te parle avec cette franchise, mon cher garçon, c'est que j'ai reconnu en toi des dispositions très grandes pour les plaisirs érotiques et un tempérament qui prouve que tu es bien de la même famille que ta tante; vous êtes dignes l'un de l'autre et bien faits tous deux pour jouir jusqu'à l'excès des plaisirs amoureux, aussi je bénis mon heureuse étoile qui vous a réunis sous

mon toit. Maintenant, il ne doit plus exister de secrets entre nous. C'était sur mon désir formel que ta tante t'a soulagé et naturellement j'avais mon propre projet en vue. Je dois te dire tout d'abord que j'ai besoin moi-même d'un grand excitement pour être capable de me livrer aux délicieux combats du plaisir amoureux, et tes copulations avec ta tante m'ont excité à un point que tu ne peux t'imaginer; tu as dû aussi remarquer que lorsque je suis très excité, c'est aux quartiers de derrière que je paie mes devoirs. Quelque incomparables que soient les fesses de ta tante, tes charmes jeunes et vierges m'avaient excité davantage. Je commençais par de légers attouchements et essayais d'y introduire mon doigt, quand je vis que tu étais trop occupé avec le trou juteux de ta tante pour observer ou même sentir ce que je faisais. Je trouvais dans ton derrière une facilité extrême pour recevoir le plaisir pendant que ton vit ou ta pine, vraiment magnifique, était capable d'opérer de son côté. C'est alors que je suggérai à ta tante de monter sur toi, et ensuite je te fis remarquer que ta tante possédait une autre ouverture qui pouvait également soulager ce que tu considérais alors comme une souffrance. Mon projet était de t'amener au même point; avec ton innocente docilité, tu te prêtas avec beaucoup de grâce à mes désirs. Je te vis entrer aussitôt dans le splendide trou du cul de ta tante, pendant que j'insérais deux de mes doigts dans le tien. Trouvant que cela te faisait plutôt plaisir qu'autre chose, je me propo-

sai de dégonfler mon outil dans ton derrière, et ton affectueuse docilité me permit de jouir d'une extase inexprimable. Pendant que j'enculais ma femme, tu me foutais, me procurant les plus délicieuses sensations, comme tu as pu t'en apercevoir ensuite, soit en opérant toi-même, soit en étant opéré. Ce sont là des moments de suprême jouissance qu'ignorera toujours le monde avec ses stupides préjugés, et voilà les plaisirs aux mystères desquels nous t'avons initié. Pour les véritables amateurs de ces orgies amoureuses le langage obscène est un grand stimulant. Foutre, branler, enculer, con, pine, couilles, tétons, cul, trou, tous ces mots sacrés ne doivent être prononcés qu'au moment où on procède aux mystères de l'amour. Dans tous les autres moments de la vie, il faut toujours garder une grande décence, tant en paroles qu'en actions, car sans cela on annule les plaisirs que l'on éprouve dans l'acte amoureux accompagné d'un langage ordurier. De temps en temps, je te donnerai de bons conseils à ce sujet, pour le moment, tu en as assez; goûtons maintenant des jouissances mutuelles.

Ayant ainsi terminé sa morale, il me prit dans ses bras et colla ses lèvres aux miennes. Nos deux mains alors s'égarèrent, la sienne sur ma pine qui répondit de suite à son attouchement, et la mienne sur son vit qui ne bandait qu'à moitié. Je le déboutonnai rapidement et le mis au jour; puis, me mettant à genoux, je le pris dans ma bouche le suçai, pendant qu'avec une main je lui branlais

le bas de la queue; puis, passant mon autre main par dessous, j'essayai de faire pénétrer mon doigt dans l'intérieur de son fondement. Il se leva alors et s'arrangea de manière à me faciliter l'entrée de mon doigt; sa pine se mit de suite à bander raide, montrant par là combien je l'excitais; je ne cessai que lorsque je le sentis décharger dans une agonie de plaisir, faisant entrer son vit presque en entier jusqu'au fond de ma gorge qu'il arrosa de son foutre.

Je continuai de le sucer et de le branler jusqu'à ce que sa pine reprît une demi-érection. Il me pria alors de me lever, désirant sucer la mienne à son tour, m'obligeant à quitter mon pantalon avant de me faire étendre sur le canapé. Je fis suivant son désir : il s'agenouilla à mon côté, pelotant et s'extasiant sur la beauté de mon énorme braquemart; il prit la tête dans sa bouche tout en branlant le bas, et me branlant le trou du cul avec son doigt, il m'amena rapidement à une crise pareille à celle que je lui avais procurée; il avala tout avidement jusqu'à la dernière goutte; j'avais laissé tomber ma main à mon côté où je rencontrai sa pine qui avait repris sa première raideur :

— Viens, mon cher oncle, lui dis-je, viens la mettre dans ton coin favori.

Je me levai, m'agenouillai, lui présentant mon cul en pleine figure; il se baissa, caressa, embrassa et gamahucha le petit orifice rose. Ayant encore la bouche pleine de la salive occasionnée par le précédent suçage de ma pine, il mouilla mon trou

du cul, ainsi que sa propre pine, et alors put entrer facilement jusqu'aux couilles dans mon derrière ravi de la visite d'un pareil hôte.

Il resta un moment immobile pour jouir de l'extase de l'introduction, que j'augmentai par des compressions inférieures; puis il se saisit de ma pine qui s'était mise à bander furieusement aussitôt que j'avais ressenti le plaisir occasionné par l'introduction de la sienne dans mon derrière; il me branlait et m'enculait en même temps, se reposant de temps en temps pour faire durer notre plaisir; mais à la fin il n'y tint plus et il s'évanouit presque en poussant des cris de joie, quand nous déchargeâmes tous deux des torrents de foutre. Mon oncle ne décula cependant pas après cette bienheureuse sensation, car je faisais tous mes efforts en contractant les muscles de mon anus pour le retenir. Quant à la fin, il sortit et fut debout sur ses jambes, il me fit relever, me serra sur son cœur, tout en me donnant de longs, longs baisers pour avoir satisfait son désir, nous introduisant mutuellement nos langues dans la bouche et nous pelotant les couilles avec un plaisir réciproque. Mon oncle fut prodigue de louanges sur ma docilité et mes aptitudes, déclarant que les plaisirs pédérastiques qu'il avait ressentis avec moi, dépassaient tout ce qu'il avait connu jusqu'à ce jour, et que la manière délicieuse dont je tortillais mon arrière-train, était bien supérieure à l'enculage que sa charmante femme lui procurait cependant avec beaucoup d'art; puis il y avait sur-

tout le plaisir de pouvoir manipuler la plus belle pine qu'il soit possible de trouver.

— Ce n'est pas une flatterie, me dit-il, mon cher Charles, mais c'est une justice que je rends à ses prodigieuses dimensions et à son admirable puissance.

Il s'arrêta alors et se remit à sucer sa superbe tête dont il tira encore quelques gouttes. Nous nous lavâmes alors; il y avait dans un placard une cuvette avec de l'eau, préparée spécialement pour de telles occasions, car j'appris par la suite que cette place avait été témoin d'innombrables rencontres du même genre entre ma tante et de nombreux petits garçons. Ayant mis de l'ordre dans notre toilette, nous quittâmes le pavillon pour aller faire un tour de promenade en pleins champs, pendant laquelle le bon pasteur me donnait d'admirables conseils, car il me considérait comme parfaitement innocent pour tout ce qui avait trait aux choses d'amour.

Cependant, tout ce qu'il m'apprit ne fit que me fortifier dans mon opinion sur la haute sagesse de ma chère madame Benson et de mon adorable miss Frankland qui m'avaient bien prédit tout ce qui m'arriverait au presbytère, ce qui s'était réalisé aussi rapidement. Nous revînmes assez à temps pour nous mettre en tenue pour le dîner; cette soirée se passa comme les précédentes; on me conduisit à ma chambre à coucher et on m'y laissa seul pour reprendre des forces par un sommeil calme et réparateur.

Je dois ici mentionner que c'était une habitude de mon oncle et de ma tante, dont ils se départaient rarement, de laisser leurs favoris reposer seuls la nuit afin de reprendre leur vigueur dont ils avaient grand besoin pour les batailles de la journée; les deux chères créatures aimant à prendre leurs plaisirs en plein jour afin de mieux jouir de tous les charmes de leurs partenaires. C'était là leur raison principale, mais ils considéraient aussi qu'il était sage et raisonnable de ne pas surmener les jeunes gens qui leur procuraient à tous deux tant de plaisir.

Ma dernière expérience à la maison m'avait déjà fait connaître les avantages et l'utilité d'une bonne nuit de repos après les fréquents combats dans les champs de bataille de Vénus et de Junon.

Je dormis cette nuit-là d'un sommeil profond et continu, jusqu'au moment où je fus réveillé par mon oncle qui venait pour me jeter dans les bras de sa femme, qui m'attendait dans son propre lit, nue comme le jour de sa naissance, et dans toute la splendeur de ses charmes de femme arrivée à sa pleine maturité : ses bras grands ouverts m'invitaient à l'entière jouissance de toute sa glorieuse personne.

Le pasteur retourna ma chemise par-dessus ma tête, et en un instant cette superbe créature me serrait étroitement sur son sein. Nous étions tous deux trop en chaleur pour attendre d'autres préliminaires, nous nous dépêchâmes de commencer et payâmes rapidement notre premier tribut au dieu

d'amour; le pasteur nous donna à tous deux le postillon en insérant à chacun son doigt dans notre anus.

Les exquises pressions du con de ma tante m'empêchèrent de débander, et nous recommençâmes aussitôt notre deuxième course. Mon oncle introduisit trois doigts dans son divin trou du cul, pendant que ses jambes m'enserraient par la taille et que ses immenses fesses étant bien découvertes, lui permettaient de jouer avec les joues de son derrière. Cette double opération amena la chère créature à décharger en très peu de temps, et lui laissant à peine le temps de finir sa décharge, je la foutis aussi vite que je pus, en redoublant mes mouvements, avec une pine aussi dure que du fer.

Ce furieux assaut qui était pour elle la chose la plus excitante qu'elle connût, lui causa rapidement une troisième décharge. Voulant empêcher ma pine de décharger trop rapidement, je me retirai un peu, puis nous recommençâmes encore par des mouvements rapides et furieux, et la chère créature, avec des cris de joie, déchargea encore en même temps que moi et s'évanouit dans l'excès du plaisir; mais son con ravissant continuait à serrer ma pine avec délices comme s'il voulait l'arracher avec sa racine. Je n'ai jamais rencontré un con aussi large et en même temps ayant une aussi grande puissance de pression.

Elle aurait presque pu retenir prisonnière une pine débandée entre les replis délicieux et veloutés de son con. Miss Frankland avait aussi ce pou-

voir particulier, mais pas aussi grand que ma tante.

Je dois mentionner ici un fait qui arriva quelque temps après. C'était pendant une des rares absences du pasteur, alors que je couchais avec ma bien-aimée et ravissante tante. Je l'avais bien foutue pendant la nuit, et aussi le matin, après nous être levés pour satisfaire à nos besoins naturels.

Je m'étais étendu par terre afin de pouvoir mieux jouir de la vue du con de ma tante pendant qu'elle pissait. C'était un coup d'œil ravissant qui alluma instantanément le feu de mes passions et qui fut de suite suivi par un coup tiré par terre, les énormes fesses de ma tante nous servaient de coussin et nous jouîmes beaucoup de cette nouvelle manière d'opérer. Elle ne cessait de combler de louanges mon infatigable pine dont la vigueur et les dimensions extraordinaires dépassaient tout ce qu'elle avait pu voir et sentir et qui remplissait si bien son con large et lascif, comme il n'avait jamais aussi bien été rempli. Cette remarque me fit rappeler un désir que j'avais depuis longtemps de me livrer à un examen sérieux de cette immense et remarquable cavité, et je lui communiquai mon envie.

— Mon garçon chéri, tout ce que tu voudras, jamais tu ne trouveras une meilleure occasion, mes jambes sont tournées vers la fenêtre, en sorte que la lumière y tombe en plein dessus; regarde, touche, branle, fous ou encule, tout est à ta disposition, seulement donne-moi un des oreillers du lit,

car le plancher est trop dur pour que j'y reste aussi longtemps qu'il est probable que tu vas t'amuser.

Je me levai et lui donnai deux coussins, puis lui écartant bien les cuisses, avec les genoux repliés, je pus voir dans toute sa beauté la magnificence de ce con lascif. J'ai déjà décrit combien ma tante était grande et forte, mais splendidement proportionnée. Elle avait les pieds petits, des chevilles rondes et fines, de gros mollets, mais admirablement tournés, de très petits genoux, au-dessus desquels se trouvaient les cuisses les plus belles et les plus roses qu'on puisse imaginer, dignes piliers de ce que j'ai déjà dit être le plus large et le plus joli derrière qu'il fût possible de voir; des hanches immenses, une taille extraordinairement petite, au-dessus de laquelle de jolis, larges, fermes tétons, se tenant droits quand elle était nue, aussi durs et aussi fermes que ceux des femmes les plus jeunes; un cou charmant et une tête bien posée avec des traits jolis et plaisants, couronnaient le tout. Ses bras étaient superbes et de proportions égales à ses splendides jambes. Sa chair était d'un blanc délicieusement crémeux sans une seule tache.

Les cheveux de la tête étaient si longs et si épais que lorsqu'elle les défaisaient, ils tombaient tout autour d'elle, plus bas que ses magnifiques fesses, tellement épais qu'elle pouvait s'en entourer entièrement et cacher sous eux sa nudité. Combien de fois ne l'ai-je pas mise dans cette position, la

couvrant complètement de ses cheveux, elle n'avait garde de s'y opposer, car quelque foutue qu'elle ait été auparavant, elle était sûre de tirer au moins encore trois bons coups, dont un dans le trou du cul, une de ses manières favorites et qu'elle déclarait elle-même être la plus agréable pourvu que le devant ait été aussi bien foutu auparavant. Avec de tels goûts, son plus grand plaisir, naturellement, était d'avoir deux pines en même temps, c'était le nec plus ultra de sa satisfaction érotique.

Mais revenons à l'inspection que j'étais en train de décrire; c'était vraiment la première que je pouvais faire complètement, car quoique ayant souvent gamahuché, tâté et vu des cons superbes, c'était dans des moments où j'étais en chaleur, quand j'étais absorbé par les approches du plaisir, c'est-à-dire dans un état d'esprit opposé aux complètes observations des beautés naturelles. Maintenant que des tributs répétés au dieu de volupté ont refroidi mes sens, je suis à même de jouir entièrement de la vue que j'ai devant moi et de contempler dans les plus petits détails toutes ces beautés si bien développées.

J'ai déjà dit que ma tante avait un des plus beaux, des plus larges, des plus proéminents mont de Vénus qu'il soit possible de voir. Il était entièrement couvert de poils fins et frisés qui n'empêchaient pas de voir au-dessous la peau superbe. Le passage rond entre ses cuisses était des plus gracieux. Au milieu se trouvait une dépression demi-circulaire et bien accentuée d'où partaient

les larges et saillantes lèvres de son con, qui, dans la position actuelle, se trouvaient légèrement ouvertes. Vous pouviez juste apercevoir la place où se trouvait son clitoris; j'ai déjà fait remarquer qu'il n'était pas très développé, pas plus que les petites lèvres intérieures que l'on n'aurait pas pu apercevoir si ma tante n'avait pas été dans la position actuelle avec ses cuisses largement ouvertes.

De chaque côté de ces lèvres lascives et saillantes et tout le long de cette immense fente rose se trouvait un considérable espace triangulaire, tel qu'on en peut seulement voir aux femmes ayant des proportions aussi larges que ma tante, couvert comme son mont de Vénus de poils fins et frisés qui se continuaient jusqu'à son magnifique trou du cul rose. On ne pouvait rien voir de plus joli et de plus beau, surtout de la manière dont elle exposait le tout en pleine lumière.

Après avoir tout admiré et tout tripoté, je séparai les lèvres et les tins entièrement ouvertes. Rien ne pouvait être plus charmant que l'intérieur de ce con enchanteur, d'une exquise couleur de rose-saumon; tout était en parfait état. Le clitoris qui commençait à se dresser à la suite de mes attouchements aux environs, se trouvait d'abord dans la partie supérieure des grosses lèvres; puis plus bas se trouvait, légèrement ouverte, la charmante entrée de l'urètre, plus large que d'habitude, afin de pouvoir lâcher de l'eau en faisant du bruit comme un torrent en pissant; au-dessous se trouvait l'entrée du vagin, que je séparai avec

mes doigts, ce qui me permit de voir les côtés froncés du fourreau qui donnaient un plaisir si délicieux, et dont la fonction consistait à serrer et à permettre en même temps l'introduction des plus grosses pines. Un demi-pouce au-dessous se trouvait le rose orifice de son derrière. Telle était la délicieuse scène qui se présentait à mes yeux ravis.

Je procédai alors à mon inspection intérieure. Introduisant trois doigts de chaque main, j'ouvris les lèvres par une pression latérale jusqu'à ce que je pusses voir à une profondeur de quatre ou cinq pouces; c'était un coup d'œil des plus ravissants. Le fourreau paraissait être entouré de nerfs se trouvant à un demi-pouce de distance les uns des autres, ce qui me fit comprendre qu'ils étaient la cause de ces serrements exquis que son con exerçait presque malgré elle-même, excités par mes attouchements, je pouvais les voir se contracter et se détendre. C'était certainement ces nerfs qui devaient exercer un mouvement péristaltique sur la pine quand elle se trouvait toute raide dans ce superbe con.

Je pouvais si bien voir ce splendide vagin que l'idée me vint d'essayer d'y faire pénétrer ma main entière. J'allongeai mes doigts et, mettant le premier et le quatrième sur les deux du milieu avec le pouce par dessus, j'essayai d'entrer, et comme le con était encore plein de ma dernière décharge et par conséquent suffisamment lubrifié, je glissai facilement à l'intérieur; il y eut un peu de diffi-

culté aux articulations, mais je fis un léger effort et tout entra. Ma tante s'était un peu tortillée me demandant ce que je faisais, je la mis au courant.

— Est-ce que tout est entré, mon chéri ?

— Oui, tante.

Serrant alors très fortement à l'intérieur, elle s'écria :

— Oh ! comme c'est bon, pousse plus avant.

J'avançai assez pour sentir le fond de sa matrice où on aurait dit que se trouvaient trois doigts sans ongles. Ma tante me demanda si je pouvais fermer le poing où j'étais; je n'eus aucune difficulté pour le faire, car je me trouvai dans la partie la plus large de sa matrice.

Ma tante me cria alors :

— Mon cher enfant, c'est délicieux, pousse encore davantage.

Je fis ainsi qu'elle le désirait, faisant aller et venir ma main. Elle tortillait son splendide derrière et avant que je n'eus fait une douzaine de mouvements, elle déchargea sur mon bras et sur ma main un torrent de foutre brûlant et s'évanouit en poussant un cri de jouissance. Ses bras et ses jambes se détendirent et elle resta presque insensible, quoique serrant d'une manière incroyable mon bras et mon poignet. Sachant combien elle aimait que, dans ce moment, on continuât ce mouvement, j'allais et venais doucement. Elle reprit vite connaissance et secondant mes mouvements, elle entra dans toute la fureur de sa luxure, accompagnant de cris d'excitement, demandant d'activer les mou-

vements, enfin elle termina en déchargeant d'une manière extraordinairement abondante.

Tout cela m'avait mis moi-même dans un état absolument semblable au sien.

Je désirais retirer ma main pour y substituer ma pine, non seulement parce que je bandais énormément mais je voulais me rendre compte de l'effet que pouvait produire sur une pine un con qui venait d'être si largement ouvert. Mais ma tante retenait ma main prisonnière en la serrant tellement qu'il me fut impossible de la retirer. Je la priai de la laisser aller, parce que je voulais la foutre de suite, mais elle me supplia de recommencer encore une fois ces mouvements délicieux, qu'elle n'avait jamais ressenti jusqu'ici un tel ravissement. J'accédai à son désir et jamais de ma vie je n'ai assisté à une scène de pareille luxure. Je l'aidai à faire sa décharge finale en lui introduisant deux doigts dans le trou du cul.

Jamais je n'oublierai l'étreinte qu'elle fit subir à ma main pendant qu'elle déchargea. Cela me fit positivement mal et donnait une idée de la passion de son tempérament. Elle termina avec une telle fureur d'excitement que je crus qu'elle s'était tout à fait évanouie; cependant, ses étreintes continuaient toujours. Elle fut un assez long temps avant de recouvrer ses sens, pendant que ma main me faisait souffrir et que ma pine bandait à éclater; à la fin elle s'écria :

— Oh ! où suis-je ? Je viens du ciel !

— Chère tante, lui répondis-je, laisse-moi reti-

rer ma main, je ne puis pas y parvenir si tu ne relâches l'étreinte que tu fais subir à mon poignet, je n'en puis plus, il faut que je te foute.

— Je n'y peux rien, mon cher enfant, c'est malgré moi, appuie ton autre main sur le mont de Vénus, et pousse fortement mais sans secousse.

Je suivis son conseil et j'arrivai enfin à pouvoir dégager ma main, mais ce ne fut pas sans avoir été obligé de déployer une très grande force. Je grimpai immédiatement sur elle et d'un seul coup j'enfonçai dans sa vaste cavité ma pine jusqu'aux couilles. Aussitôt je me sentis saisi comme d'habitude, on aurait dit, au contraire, qu'elle était plus étroite que jamais tellement elle était supérieurement bien douée sous le rapport du con qui était bien le plus extraordinairement voluptueux que j'ai jamais foutu. On peut facilement s'imaginer que j'arrivai facilement à une décharge des plus copieuses. J'éjaculai en poussant des cris qui ressemblaient plus à des braîments d'ânes qu'à tout autre son et je tombai comme mort sur ce superbe ventre, ma tête reposant entre ses deux fermes tétons, pendant que ma tante me pressait sur son sein, me remerciant de tout le bonheur que je venais de lui donner. Nous restâmes longtemps dans les transes délicieuses de ces voluptueuses sensations.

Nos pulsations intérieures réveillèrent mutuellement toutes nos passions; avec une ardeur nouvelle, je fis rapidement décharger encore ma lascive et libertine tante sur ma pine ravie, qui con-

tinua de la fourgonner pendant la pose produite par sa décharge, car elle m'avait alors appris que c'était pour elle un plaisir exquis. Mais elle revint rapidement à sa luxure, s'arrêtant subitement, elle me dit :

— Charles, mon chéri, déconne et encule-moi.

Excitée par l'excès de ses désirs, elle se retourna avec une grande agilité, en un instant je me trouvai derrière elle, et comme ma pine était encore toute mouillée du foutre dont je l'avais complètement inondée auparavant et dont le divin petit orifice avait aussi reçu sa part, je n'eus aucune difficulté, en poussant fortement, mais non brutalement, à réunir mon ventre à son énorme fessier. Elle soupira profondément avec délices quand elle sentit que tout était entré et commença à se trémousser de tous côtés, pendant que je restais immobile à contempler la superbe beauté de ces deux sphères dans le jeu de la passion.

Ma tante devint furieuse de luxure; avec sa main elle branlait frénétiquement son con et son clitoris; elle me pria d'opérer, mais après seulement deux ou trois coups de cul, la chère créature déchargea à torrents. Je m'arrêtai un peu pour retenir ma propre décharge, mais je faisais palpiter ma pine à l'intérieur, et ma tante répondait de la manière la plus délicieuse à ces palpitations; cela dura seulement une ou deux minutes, car ma propre passion m'entraîna à une action vigoureuse; ma chère tante seconda mes mouvements qui devinrent rapides et furieux jusqu'au moment où

nous déchargeâmes tous les deux avec délices, en poussant de véritables cris de sauvage luxure.

Je tombai sur son splendide derrière et sur son dos, pelotant ses superbes tétons des deux mains, jusqu'à ce que ses exquises étreintes renouvelèrent mes forces et me firent tirer un nouveau coup, pendant lequel ma tante donnant libre cours à sa lubricité m'inonda de plusieurs décharges, tandis que mon foutre coulait une fois seulement. A la fin, nous tombâmes tous deux anéantis, avec la joie d'avoir pleinement satisfait nos désirs.

Cependant, j'étais toujours resté dans ce large et magnifique derrière, quand ma tante me dit de me retirer, qu'elle avait envie de satisfaire un besoin naturel. Je déculai immédiatement et ma pine sortit en faisant un bruit sonore pareil à celui d'une bouteille de champagne dont le bouchon saute, bruit qui fut suivi aussitôt d'une terrible succession de pets. Ma tante me parut consternée, mais je me mis simplement à rire bruyamment et dis à la chère créature qu'elle pouvait pisser, péter et chier, tant qu'elle voudrait, que je ne l'en aimerais que davantage. Elle me dit qu'il fallait qu'elle fasse de suite la dernière chose et elle se mit à courir vers les water-closets aussitôt qu'elle fut parvenue à réunir quelques vêtements; mais je sortis le pot de chambre et la priai de s'asseoir dessus immédiatement, que cela me ferait plaisir et m'excitait beaucoup. Elle était trop pressée pour hésiter, elle s'assit dessus juste au moment où tout sortait à la fois. Je me tenais derrière elle, caressant

ses tétons, elle tourna vers moi sa ravissante figure, nos lèvres se collèrent ensemble dans un délicieux baiser d'amour, pendant que mon nez reniflait la bonne odeur qui s'échappait de dessous elle. Quand elle eut fini, elle me pria de lui donner un linge pour s'essuyer.

— Non, non, ma tante chérie, rien de tout cela, mets-toi seulement à quatre pattes sur les genoux et je vais lécher le divin orifice et l'approprier avec ma langue.

Elle rit, m'embrassa et me dit que j'étais un amour d'enfant, bien suivant son cœur, mais qu'elle pouvait à peine s'imaginer comment j'avais déjà acquis les goûts de mon oncle, le pasteur, qui adorait ces pratiques. Elle se mit donc à quatre pattes, son beau cul élevé au-dessus du pot, sa tête reposant sur le plancher, elle me présenta ainsi ses immenses fesses parfaitement ouvertes. Je poussai le pot de côté; me mis moi-même sur mes mains et mes genoux, et embrassant le petit orifice, je le léchai jusqu'à ce qu'il fût très propre; puis introduisant ma langue dedans aussi loin que je pus, je tournai et retournai à la grande joie de ma tante dont les passions furent de suite allumées, car elle commença à remuer son derrière de droite et de gauche. J'enfonçai mon pouce dans son con et la branlai jusqu'à ce qu'elle eût déchargé.

Cependant, mon propre membre bandait à tout casser et palpitait de désirs, aussi relevant seulement le corps, je l'approchai du petit orifice rose que je venais de lécher et, au grand plaisir de ma

tante, je le logeai aussi loin qu'il put aller, recommençant encore une active opération qui continua jusqu'au moment où ma tante déchargea encore une fois. Je ne bougeai plus, sans cela j'aurais aussi déchargé moi-même.

Restant derrière elle, je pris sa main dans la mienne et me mis à lui branler le clitoris, ce qui excita à nouveau ses passions et lui fit opérer des mouvements voluptueux que je secondai jusqu'au moment où la grande crise nous saisit tous deux; nous l'annonçâmes par des cris de joie, nous déchargeâmes et nous tombâmes tous deux de côté sur le plancher comme morts de plaisir, notre lubricité étant satisfaite. Nous restâmes là tout à fait sans forces pendant un certain temps. A la fin ma tante me pria de déculer et me demanda de me lever.

— Il faut que je te purifie, mon chéri, comme tu m'as purifiée toi-même.

Et saisissant dans sa bouche ma pine molle elle se mit à la sucer pour la nettoyer, jusqu'au moment où elle commença à sentir les symptômes de la résurrection de la chair.

Elle se releva rapidement en me disant :

— Non, Charles, tu en as déjà trop fait ce soir, il faut aller te coucher, de manière à pouvoir jouir au moins d'une couple d'heures de bon sommeil.

Elle s'empara de ma chemise de nuit dont elle me couvrit, me conduisit à ma chambre et m'embrassa tendrement tout en me remerciant pour les

jouissances que je lui avais procurées pendant cette nuit dont elle n'avait jamais eu la pareille. Elle se retira alors vers son lit, non sans m'avoir encore tapoté un peu les fesses.

Comme il est facile de le supposer, après une pareille séance, je dormis du sommeil du juste pendant plusieurs heures. Ma tante était venue fréquemment me voir, mais comme elle me voyait plongé dans un profond sommeil, elle ne voulut pas me déranger, raisonnement naturel et intéressé, car si je n'avais pas restauré mes forces par un bon sommeil, il m'aurait été impossible dans la journée de prendre part aux voluptés du pavillon d'été.

Ce genre d'existence durait environ depuis trois semaines, quand nous nous aperçûmes que le pasteur était de plus en plus difficile à émouvoir. Un matin j'avais déjà enfilé deux fois ma tante et c'est à peine si la pine de mon oncle avait pu arriver à une demi-érection. Je la pris dans ma bouche et l'amenai rapidement à une érection complète en lui chatouillant les couilles et en lui postillonnant le trou du cul. Il voulut enculer ma tante pendant que je lui rendrais le même service.

J'eus alors une fantaisie, celle d'enfiler ma tante tous les deux en même temps dans son vaste con. Ma tante, par pure forme, se révolta contre cette proposition, mais cette idée chatouilla agréablement mon oncle qui, non seulement pourrait jouir pendant l'opération de l'admirable vue du derrière de ma tante, mais pourrait le postillonner en mê-

me temps. En conséquence, je m'étendis sur le dos, ma tante monta sur moi et présenta son splendide cul à l'attaque de son mari en chaleur : il commença par engloutir sa pine jusqu'aux couilles dans ce con lascif et déjà inondé de foutre, puis quand sa pine fut bien lubrifiée, il déconna pour me permettre de prendre pleine possession de la place, puis rapprochant sa pine, très raide du bas de la mienne, il commença, en poussant dessus, à pouvoir entrer tout doucement et finalement l'introduisit tout entière dans le trou immense et bien mouillé de ma tante, qui se trémoussa un peu, prétendant qu'on lui faisait mal, mais qui au fond montra combien elle était heureuse de cette double fouterie en étreignant voluptueusement deux pines.

Nous restâmes un moment immobiles afin de jouir de la sensation de l'introduction, je donnai alors le signal du mouvement et tous deux nous allions et venions doucement; deux ou trois coups suffirent pour faire décharger copieusement ma tante à laquelle le pasteur introduisait son doigt dans le trou du cul; avant que nous arrivâmes nous-mêmes au même point, la chère créature inonda encore une fois nos deux pines d'un flot brûlant de foutre.

Nous accentuâmes nos mouvements, à une allure cependant modérée, ce qui réveilla immédiatement la lubricité de ma tante. La jouissance que nous éprouvions était telle que nous sentîmes que nous ne pourrions pas nous retenir plus longtemps;

nos mouvements devinrent alors plus rapides ; nous sentions tous deux que le moment de la crise suprême approchait. Ma tante sentit l'influence de notre raideur et de notre furie et fut prête en même temps que nous pour offrir son tribut à la déesse de l'amour et de la luxure, notre sainte mère Vénus; enfin, nous tombâmes tous trois morts de plaisir, ravis d'avoir donné pleine satisfaction à nos désirs, pour la nouveauté, l'étroitesse et par l'excès de volupté obtenu par cette manière nouvelle de procéder.

Nous restâmes longtemps dans cette extase, jusqu'au moment où nous sentîmes les délicieuses étreintes internes de ma tante. La pine du pasteur était tout à fait molle et inanimée; aussi il se retira, nous priant en même temps de changer nos positions afin de lui procurer le plaisir de contempler ma tante pendant que j'allais l'enculer. Cette idée m'enflamma de suite.

Ma tante se mit en position, je me plaçai derrière elle et commençai à tirer le plus admirable coup qu'il soit possible d'imaginer, ayant sous les yeux les mouvements lascifs du derrière de ma tante pendant que mon oncle m'introduisait deux doigts dans le trou du cul.

La crise fut des plus exquises; je tombai épuisé sur le dos et les larges fesses de ma tante en proférant les mots les plus ignobles au grand contentement de nous tous. Le pasteur, qui avait eu le plus grand plaisir à nous voir opérer, nous montra que sa pine était toujours aussi molle et que cette

scène voluptueuse n'avait pu la faire raidir, aussi il dit à sa femme :

— Ma chérie, il faut avoir recours au grand remède, ce qui initiera en même temps ce cher enfant à de nouveaux plaisirs amoureux dont il n'a aucune idée.

Je me doutai de suite de quoi il était question, mais j'eus l'air d'en être tout à fait ignorant et lui demandai de quoi il était question. Ma tante se leva en disant :

— Mon chéri, ton oncle désire exciter son sang en se faisant fouetter les fesses avec une verge de bouleau.

— Est-ce possible ? Je n'ai jamais ressenti qu'une grande peine chaque fois que j'ai été fouetté et je faisais tous mes efforts pour ne pas mériter à nouveau la punition. Comment cela peut-il exciter ?

— Tu vas le voir, mon ami.

Elle ouvrit un placard et en sortit une formidable verge formée de fines branches de bouleau. Le pasteur me fit étendre sur le dos, se mit dessus moi à contre-sens et nous commençâmes à nous sucer mutuellement la pine.

La mienne banda de suite, car le pasteur non seulement la suçait, mais m'avait introduit deux de ses doigts dans le trou du cul qu'il me branlait aussi vite qu'il me suçait. Les fesses du pasteur se trouvaient à la merci de ma tante qui les fouettait d'une main vigoureuse. Je déchargeai avant que le pasteur ne fût arrivé à une demi-érection,

mais le torrent de foutre que je lançai dans sa bouche, ajoutée à la vigoureuse fessée qu'il recevait, le fit enfin bander tout à fait. Il voulait m'enculer, mais ma tante lui fit observer que de le fouetter cela l'avait terriblement excitée et qu'elle désirait l'avoir pour elle seule « pendant que cette pine adorable me foutra le con », et tout en parlant elle s'était jetée sur moi et me suçait avidement.

J'étais prêt, elle monta sur moi et guida elle-même ma pine toute raide dans son con en feu. Elle se tint immobile, m'enfonçant sa langue dans la bouche pendant que le pasteur montait à l'assaut de son délicieux trou du cul. Aussitôt qu'il y fut logé, nous commençâmes nos voluptueux mouvements pendant lesquels ma tante, suivant son habitude, déchargea plusieurs fois avant que nous, d'une nature moins lubrique, nous ne puissions la rejoindre dans une décharge générale des plus ravissantes. Nous tombâmes épuisés dans une sensation délicieuse de satisfaction. Nous restâmes longtemps dans cette douce immobilité de lubricité satisfaite.

A la fin, nous nous disjoignîmes, nous levâmes et nous lavâmes mutuellement l'un l'autre avec de l'eau froide plutôt pour restaurer notre vigueur que pour nous nettoyer.

Ma tante et moi nous tirâmes encore deux coups, l'un par devant et l'autre par derrière. Le pasteur ne voulut pas d'une seconde application de la verge, prétendant que cela l'épuiserait tellement

qu'il en aurait pour plusieurs semaines avant de se remettre.

Je me retirai alors, mais par la suite le pasteur ne pouvait plus arriver à bander sans avoir été préalablement bien fouetté. Quelquefois, il était obligé de fouetter les magnifiques fesses de ma tante pour pouvoir arriver à un bon résultat, déclarant que pour lui c'était aussi excitant que d'être fouetté lui-même.

Souvent il me fouetta aussi doucement, mais je professai une grande surprise sur les effets obtenus; il faut aussi avouer que j'en avais rarement besoin.

Les vacances étaient terminées, mais j'étais toujours l'unique pensionnaire. Il y avait cependant vingt à trente jeunes garçons des environs qui venaient comme externes à l'école du pasteur. Avec eux le pasteur avait le choix pour faire ses séances de fouettage, mais il ne faisait connaître à aucun d'eux nos autres manières de jouir et ils s'imaginaient que les fessées n'étaient autre chose qu'une punition pour les fautes qu'ils avaient commises.

Cependant, j'ai été toujours choisi pour assister à ces séances de fouettage, je faisais le cheval, c'est-à-dire que c'est sur moi que montait l'élève qui devait être fouetté. Naturellement, je faisais mon possible pour bien exposer leurs ravissants vits et leurs derrières potelés et comme cela m'excitait presque autant que le pasteur, cela se terminait généralement ainsi : Une fois le coupable parti, je fouettais à mon tour vigoureusement le

pasteur et ensuite nous nous enculions mutuellement chacun notre tour.

Il nous arriva comme pensionnaire pour quelque temps, un jeune garçon, joli, frais, rose, ayant une figure de fille et dont le nom était Dale. Il n'avait pas encore donné occasion de le punir, quoique le pasteur se réjouissait à l'avance de cingler ce joli petit derrière.

Un jour, le jeune Dale apporta une lettre cachetée de sa mère qui était veuve et qui habitait à environ une lieue dans un ravissant petit cottage. Le pasteur lut la lettre; comme je le regardais par hasard, je vis un sourire de joie illuminer sa figure.

— Venez ici, Dale, lui dit-il d'une voix douce, votre mère m'écrit que vous vous êtes indignement conduit avec votre jeune cousine qui habite chez votre mère.

Dale devint très rouge, car il ne se doutait pas jusqu'à ce moment que personne eût connaissance de ce qui s'était passé entre lui et sa gentille cousine.

Voici ce qui s'était passé :

Le jour précédent, dans l'après-midi, la cousine, une ravissante fillette d'environ quinze ans, s'était retirée près d'une tonnelle du jardin. Elle s'était courbée pour cueillir des fleurs par terre, ce qui l'obligeait à s'allonger tellement que pour les attraper elle était forcée d'écarter beaucoup les jambes. Elle tournait le dos au chemin par lequel Dale s'avançait : comme il s'était approché d'elle sans

avoir été entendu, il ne put s'empêcher de regarder par dessous ses jupes et il vit, par la fente ouverte d'un joli pantalon blanc, des fesses rondes, gracieuses et blanches comme l'ivoire; la chemise avait remonté on ne sait comment, laissant à découvert tous les charmes d'un jeune derrière et de blanches cuisses. Cette vue enflamma le jeune homme outre mesure; il s'avança sans bruit tout près d'elle et se couchant par terre, jusqu'à ce que sa tête fût au-dessous de ses jupes relevées, il regarda avec avidité pendant quelque temps la jolie vue qu'il avait devant lui, la délicate petite fente rose et vierge, les lèvres rondes et fraîches, le mont de Vénus potelé, déjà légèrement couvert d'une fine toison frisée qui promettait de devenir beaucoup plus épaisse sous peu, en même temps que l'ampleur de ses jambes ravissantes et de ses genoux bien ronds.

L'objet de son admiration, trop occupé avec ses fleurs, ne se doutait nullement de ce qui se passait; à la fin, cependant, le jeune garçon très excité ne peut résister à la tentation de caresser d'une main douce ces parties qui faisaient son admiration, ce qui fit pousser un léger cri d'effroi à sa cousine qui croyait que c'était un insecte qui s'était égaré sous ses jupes. Mais en détournant la tête, elle reconnut le coupable.

— Pardonne-moi, chère Ellen, mais vraiment tu me faisais voir de si jolies choses que, sur mon honneur, cela a été plus fort que moi.

Assurément, les filles sont aussi curieuses que les

garçons, peut-être même plus, et pour dire toute la vérité, il y avait longtemps qu'Ellen enviait une occasion pour connaître toutes ces choses en général, et elle pensa que le moment était arrivé de se satisfaire.

Aussi, après une certaine résistance de sa part pour sauvegarder la décence, il fut convenu entre eux qu'il pourrait jouir de la vue d'*Elle* et qu'en suite il lui montrerait *le sien.*

Ellen n'avait jamais vu une « affaire d'homme » ainsi qu'elle et son jeune ami appelaient la queue, et elle était très excitée et désirait ardemment prendre dans sa main cette « drôle d'affaire », d'après ce que lui avait raconté une servante, qui avait en même temps expliqué théoriquement ses usages, ce qui donnait envie à Ellen de connaître aussi la pratique. Ils se dirigèrent donc tous deux sous la tonnelle.

Ellen se renversa d'abord sur un siège pendant que le jeune gamin lui déboutonnait son pantalon qu'il lui retira, réjouissant ses yeux de la vue complète de tous ces charmes virginaux aussi longtemps qu'il le désira; Ellen était une petite fille très lascive qui ressentit un véritable plaisir à se voir ainsi examinée et admirée par une personne d'un sexe différent, quoique pour la forme elle se couvrit la figure rougissante avec ses délicates petites mains. Il la toucha, la caressa et la frotta avec son doigt. Ses cuisses tressaillirent et s'ouvrirent. Instinctivement, il donna un baiser brûlant sur le ravissant petit conin qu'il avait devant lui;

elle soupira et posa machinalement sa main sur sa tête et l'appuya davantage contre sa chair nue. Guidé par ses instincts, il se livra à des mouvements de lèvres et de pressions qui excitèrent rapidement l'amoureuse petite fille qui sentit couler pour la première fois le tribut de son con de vierge, en poussant un profond soupir de bonheur.

Sentant le liquide chaud coulant du petit orifice sur ses lèvres pressées contre, il ne put s'empêcher de le goûter avec la langue. Cela réveilla aussitôt la sensibilité de cette lubrique petite fille qui eut envie de prendre encore du plaisir en tripotant cette jolie petite queue; aussi lui rappelant sa promesse, elle le fit tenir debout devant elle, défit son pantalon de ses propres mains et, tremblant de plaisir, mit au jour son « affaire » toute raide, qui promettait d'atteindre dans l'avenir des dimensions très respectables, mais qui, pour le moment, était plus grosse qu'elle n'avait jamais encore été.

Enchantée à la vue d'un joyau aussi intéressant, elle le fit se coucher sur le dos comme elle avait fait elle-même auparavant et se mettant à genoux à côté de lui, elle examina de très près toutes les parties de ce petit membre qui s'allongeait. Chose étrange à dire, jamais une main, et très rarement la sienne, n'avait touché ses parties génitales encore vierges et quoi qu'ayant déjà plus de quinze ans, jamais la tête de sa queue n'avait été décalottée.

Le plaisir occasionné par les attouchements de

cette petite main pressant et enserrant sa pine toute raide était des plus exquis. Elle ne tarda pas cependant à désirer connaître ce qui pouvait être sous la peau qui recouvrait cette tête ronde. Tout en jouant, elle essaya de retirer cette peau jusqu'au-dessous de la tête, mais un léger cri de douleur qu'il poussa l'obligea de s'arrêter : mais qu'elle soit jeune ou vieille, est-il possible de ne pas satisfaire la curiosité de la femme !

Elle avait réussi à la décalotter un peu, lorsque l'idée lui vint qu'en mouillant un peu, elle arriverait plus aisément à ses fins sans faire souffrir le cher garçon. Dans un élan de passion, elle s'allongea et prit sa tête rose dans sa délicieuse petite bouche, fermant tout autour ses lèvres de corail, la lubrifiant avec sa langue, à la grande satisfaction du garçon, qui involontairement se tortillait voluptueusement, ne pouvant l'empêcher de la maintenir toujours dans sa bouche. Ce mouvement, combiné avec la pression des lèvres, réussit complètement, sans aucune nouvelle douleur, pour décalotter entièrement la charmante petite pine qu'elle pressait si amoureusement entre ses lèvres roses; elle releva la tête pour voir le résultat.

L'étroite peau s'était retirée au-dessous du nœud, laissant à découvert la tête rouge et fière, brûlante d'excitement et tremblante de désirs.

Sa joie et son plaisir à cette révélation de la « drôle d'affaire », comme elle continuait à l'appeler, ne connurent plus de bornes. Elle le rendit presque fou avec ses ardentes caresses, elle recou-

vrit à nouveau avec la peau la tête rouge-vermillon, et trouvant qu'elle ne revenait pas facilement, elle pencha sa tête sur elle, et avec ses lèvres, sa bouche et sa langue, elle essaya de la ramener. Le pauvre Dale était dans un état extraordinaire d'excitement, sa main lui tenait involontairement la tête pressée contre lui, son corps se soulevait pour la rencontrer, et au moment délicieux où la grande crise le saisit, il poussa un cri de joie et éjacula son premier tribut à Vénus dans la délicieuse bouche dans laquelle il était prisonnier. Les jets de foutre jaillissaient dans la gorge de la chère fille qui avala le tout pour ne pas être suffoquée. Les mains du pauvre Dale se détachèrent insensiblement de dessus sa tête, elle se releva de suite et examina le jeune garçon. A sa grande surprise, elle aperçut le morceau tout à l'heure si raide, qui maintenant était mou, cachant sa tête sous la peau comme elle était auparavant, tandis que quelques gouttes d'un liquide, semblable à de la crème, coulaient encore doucement du petit orifice de la tête. Pendant qu'elle regardait, l'objet se réduisit de plus en plus, atteignit son premier état naturel, et la peau recouvrit tout à fait doucement cette tête un instant auparavant si fière, si raide et si brûlante.

Elle était stupéfiée et allait exprimer sa surprise sur l'étrangeté de toute cette affaire, lorsqu'ils entendirent un bruit de pas qui s'approchaient. Heureusement pour eux, du moins ils se l'imaginèrent, on pouvait entendre le bruit du gravier sous les

pas à une telle distance, qu'ils eurent le temps d'arranger leur toilette, et quand la mère de Dale apparut sous la tonnelle, elle les trouva, en entrant, tranquillement assis et causant ensemble, et grâce à la décharge du jeune garçon dans la bouche de sa cousine, leurs figures n'étaient heureusement pas enflammées; aussi, ils ne soupçonnèrent pas que la mère avait assisté à toute la scène.

Voilà quelle avait été la conduite indigne de Dale, et tout cela était relaté et bien détaillé dans la lettre que sa mère avait envoyée au pasteur avec prière de vouloir bien le punir de la manière qu'il jugerait convenable. La lettre demandait aussi quels seraient les prix pour le prendre comme pensionnaire du pasteur, car elle ne pouvait pas le garder plus longtemps dans sa maison où habitait sa nièce, orpheline, et dont elle était la tutrice.

On peut s'imaginer la double joie du pasteur : un autre pensionnaire, un point d'une grande importance pour lui après le précédent scandale qui, quoiqu'un peu oublié, l'avait privé de tous ses pensionnaires, et maintenant qu'il en avait deux, il s'imagina qu'il en aurait bientôt autant que par le passé; et ensuite son plaisir d'avoir à fouetter le jeune Dale et les sensations érotiques qu'on éprouverait en faisant raconter au jeune Dale lui-même les excitantes descriptions de ses jeunes amours et de ses voluptueuses actions.

— Maintenant, Dale, dit le pasteur, nous avons un compte à régler ensemble, suivez-moi.

Et sans ajouter un mot de plus, il le conduisit

dans sa chambre privée, où, comme personne ne l'ignorait, c'était là qu'il fouettait pour les fautes très graves. Arrivé dans la chambre, seul avec le garçon, il ferma la porte à clef et, sortant d'un tiroir une grande verge de bouleau, il s'assit sur le sopha. Il appela le garçon près de lui et lui ordonna de déboutonner et laisser tomber son pantalon et de relever sa chemise jusqu'à la taille. Une fois cela fait, le pasteur dit :

— Maintenant, monsieur Dale, nous allons voir si cette verge refroidira vos idées d'aller toucher les parties secrètes de votre jolie cousine.

Le pauvre Dale n'avait jamais encore été puni si sévèrement que par la main de sa mère, et il tremblait à la vue de cette formidable verge qui menaçait son derrière; cependant, malgré ses craintes, l'allusion aux parties secrètes de sa cousine, enflamma tellement son imagination que son vit banda immédiatement, au grand plaisir du pasteur, qui augura par là une plus grande félicité très prochainement. Le faisant tenir debout à son côté et réjouissant sa vue des jeunes charmes si délicieusement exposés devant ses yeux, il procéda ainsi :

— Ainsi, monsieur Dale, vous vous êtes offert, à ce qu'il paraît, le plaisir de voir et de toucher entre les jambes et les cuisses d'une jolie fille de quinze ans, votre cousine, je crois ?

— Oui, monsieur, murmura le garçon.

Les yeux du pasteur étaient fixés sur le membre raide et allongé du garçon, surveillant les palpi-

tations produites par ses allusions aux scènes lascives du jour précédent.

— Maintenant, dites-moi bien comment tout cela s'est passé, dit-il, en passant son bras autour de la taille du jeune homme, et le faisant s'approcher encore plus près de lui : Est-elle vraiment très jolie ?

Le membre palpita à nouveau et s'allongea.

— Oui, monsieur.

— Et vous avez tout vu, jambes, cuisses, un potelé petit derrière, une jolie petite fente rose (tressaillement, tressaillement, tressaillement) toute mouillée avec la liqueur de l'excitement et des yeux amoureux, eh ?

A cette pensée, on aurait dit que sa petite affaire allait éclater.

— Est-ce que cela produisit le même effet que maintenant, « là-dessus » ? Mon Dieu, comme c'est laid de votre part ?

En parlant ainsi le pasteur avait pris et pressait dans sa main sa petite pine toute raide.

— Et qu'est-ce qu'elle fit alors, est-ce qu'elle l'a touchée ? (Il la serre doucement.)

— Oui, monsieur, s'écria le jeune homme qui commençait à être grandement excité.

— Comme cela ? dit le pasteur passant doucement sa main dessus et caressant en haut et en bas ce petit vit raide et palpitant.

— Oui, monsieur.

— Et comme cela aussi, j'en suis sûr ? décalottant et recalottant la tête plusieurs fois.

— Oui ! oh ! monsieur ! oh ! oh !

Les sensations du jeune homme, pendant que le pasteur lui branlait la queue, étaient devenues trop violentes. Le pasteur ne put résister à la tentation d'amener la crise finale; tenant d'une main le jeune homme fortement serré contre lui, il continua de jouer avec son affaire d'une manière rapide et très excitante, ne paraissant pas songer à ce qu'il faisait, murmurant par intervalles :

— Mon Dieu ! Comme c'était vilain. Comme elle doit être jolie pour vous avoir tenté de faire ça. Est-ce qu'elle l'est vraiment ?

Le charmant garçon était en ce moment au paradis; les exquises sensations de plaisir qu'il éprouvait lui avait fait perdre la raison, quand le pasteur s'arrêta subitement en disant :

— Voilà vraiment une jolie affaire, séduire sa jeune cousine; il faut que je vous guérisse de telles idées pour l'avenir en vous donnant une bonne fessée avec une excellente verge de bouleau sur votre vilain derrière.

Il laissa alors retomber le bras qu'entourait la taille du jeune garçon et promena sa main sur les fesses jolies, rondes et fermes; le pasteur prit dans sa main la verge qu'il avait dû laisser tomber pour pouvoir jouer et branler le petit vit du jeune homme. Secouant la verge devant Dale tout tremblant, il s'écria d'une voix forte :

— Maintenant, jeune vaurien, à genoux, tu vas être fouetté.

Le pauvre garçon fut forcé d'obéir en trem-

blant : le pasteur lui commanda de se coucher sur le ventre sur le sopha. Il le fit avec hésitation, s'allongeant tout de son long sur le canapé, exposant à la vue tout son dos blanc et rond, où la verge allait imprimer des marques rouges; il ressemblait à un jeune Adonis montrant sa beauté à un satyre.

Le coup d'œil ravissant avait étrangement excité le pasteur dont les yeux étaient ravis par ce déploiement de charmes, et qui se proposait d'ici quelques semaines de pouvoir jouir à son plein gré de tout ce ravissant petit corps. Levant la verge il s'écria :

— Allons, jeune vaurien, je vais t'apprendre à regarder sous les jupes des jeunes filles.

Le maintenant serré par la taille, il cingla vigoureusement de coups de verge les jolies fesses du garçon.

— Tiens ! tiens ! criait le pasteur à chaque coup.

— Oh ! monsieur ! oh ! pardonnez-moi ! criait le jeune garçon en sentant les coups pleuvoir sur son derrière. Oh ! monsieur ! oh ! monsieur ! pardon ! ayez pitié de moi!

Le pasteur, dont les passions étaient furieusement allumées, resta sourd à toutes ces supplications et fouetta de plus en plus vite et de plus en plus fort le derrière du pauvre garçon qui sautait et se roulait sur le sopha; mais le bras du pasteur le tenait fortement dans la position voulue, et pour le maintenir encore plus fermement, il avait

empoigné à pleine main son petit vit furieusement bandé.

— Non, non, disait-il, vous n'échapperez pas à mes coups, c'est certain, et il cinglait de toutes ses forces les ravissantes fesses du jeune garçon.

— Oh ! oh ! monsieur ! Grâce ! grâce ! je n'en puis plus !

— Il faut le supporter, jeune vaurien; je serai sans pitié jusqu'à ce que le sang coule de votre derrière pour vous punir du crime que vous avez audacieusement commis.

Les souffrances du pauvre garçon étaient telles qu'il faisait des bonds de bas en haut chaque fois qu'il sentait les coups lui cingler le derrière. Par ce mouvement, il frottait sa pine raide de haut en bas et de bas en haut dans la main du pasteur, qui s'en était emparé comme par hasard. L'effet était tel que le jeune homme ne savait pas si c'était du plaisir ou de la peine qu'il ressentait, car pendant que ses fesses étaient brûlantes, la chaleur se communiquait à la partie opposée que le pasteur serrait si délicieusement dans sa main caressante. Il grinçait des dents de plaisir et de souffrance, puis il cessa tout à coup de crier et tomba inerte et anéanti par l'excès de sensations qu'il ne pouvait définir.

Le pasteur n'avait pas cessé de le sermonner, revenant toujours aux beautés de sa jeune cousine et à la scène qui s'était passée sous la tonnelle. Il ne pensait qu'à elle, à sa ravissante petite fente rose déjà si couverte de poils courts, frisés et

soyeux, à la manière charmante dont elle avait caressé son vit, lorsque soudain il sentit une poussée, puis un tremblement, puis enfin une sensation somme s'il allait expirer. Vigoureusement et sauvagement il poussa son membre dans la chaude main du pasteur, ferma les yeux et ne sentit plus la verge, quoique le pasteur redoublait ses coups de toute la force de son bras et que le sang jaillissait à chaque coup : un bond, un mouvement convulsif et il sembla qu'il perdait tout son sang, c'était son foutre qu'il éjaculait sur le sopha et sur la main du pasteur. Le jeune garçon venait de payer avec difficulté un nouveau tribut à Vénus.

Pendant un moment il se crut au paradis, mais un violent coup de verge le fit se relever promptement.

Par un coup violent, il demandait la réponse.

— Eh bien, jeune vaurien, qu'est-ce que vous avez fait sur mon meilleur sopha, hein! monsieur? dit le pasteur.

— Moi, monsieur, oh ! monsieur. J'ai... en vérité... Je n'en sais rien.

— Allons, monsieur, pas de mensonges ni de détours ici, car ils ne vous serviraient à rien. Votre derrière paiera pour cette saleté. En vérité, qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que ça peut être ? Je déclare que je n'ai jamais de ma vie rien vu de pareil, et il examinait les taches avec son lorgnon.

Nous savions que le pauvre Dale était parfai-

tement ignorant de ce que c'était et d'où cela pouvait provenir.

— Est-ce que cela vous est déjà arrivé ? demanda le pasteur.

— Oui, monsieur, hier pendant que ma cousine me caressait avec sa bouche, répondit le jeune garçon effrayé, mais je ne sais vraiment pas comment cela arriva, car je ne ressentis aucune souffrance.

— Ah ! vraiment, dit le pasteur, votre mère ne m'avait pas mentionné cela, est-ce qu'elle vous avait vu ?

— Non, monsieur, cela se passa avant qu'elle ne vînt et tout était fini quand elle entra sous la tonnelle.

— Ainsi, votre cousine *le* prit dans sa bouche, et pourquoi fit-elle cela ?

— Elle était curieuse de savoir ce qu'il y avait sous la peau de la tête, et pensant qu'elle ne pourrait la découvrir sans me faire mal, elle *le* prit dans sa bouche pour le mouiller de manière à pouvoir la découvrir plus facilement, ce qui arriva, en effet, très bien; elle ramena ensuite la peau sur la tête, puis la retira encore avec ses lèvres, quand je me sentis tout drôle et quelque chose sortit de moi dans sa bouche.

— Vraiment ! mais vous me raconterez tout cela une autre fois. Pour le moment, vous avez été suffisamment fouetté et je vous punirai plus tard pour la saleté que vous avez faite sur mon sopha. Remettez votre pantalon et dans un ou deux jours,

je vous ferai venir dans cette chambre pour vous faire payer votre sale conduite.

Le pauvre garçon se retira en sanglotant nerveusement.

Deux jours après le pasteur fit venir Dale qui avait occupé pendant ce temps une chambre voisine de la mienne. Le pasteur se trouvait dans sa chambre privée en robe de chambre, longue et flottante, qui empêchait de remarquer qu'il n'avait dessous absolument que sa chemise. Il reçut Dale d'une manière sévère, disant :

— Maintenant, monsieur, vous allez être puni pour votre sale mauvaise conduite.

— Oh ! Monsieur, répondit le garçon tremblant et effrayé, cela avait été malgré moi, et commençant à pleurer : oh ! monsieur, je vous en prie, ne me fouettez plus aussi fort.

— Plus vous me donnerez de peine, plus je frapperai fort. Enlevez-moi votre gilet et votre veste.

Le jeune garçon obéit.

— Maintenant approchez-vous près de moi.

Le pasteur fit alors tomber le pantalon de Dale et relevant sa chemise, il contempla avec grand plaisir le joli ventre du ravissant garçon, puis le faisant tourner sous prétexte de voir si les marques des derniers coups de verge étaient encore visibles, il admira son joli dos très blanc, ainsi que l'ampleur de ses cuisses, examinant les marques de la dernière punition. Il le tourna à nouveau et inspecta la jolie petite pine, qui baissait la tête

d'une manière pitoyable à cause des craintes que ressentait le jeune garçon.

— Ainsi voilà le petit coupable, dit-il en le prenant dans sa main, le serrant et le pressant doucement. Quelle méchante petite chose !

Le garçon ne pouvant s'empêcher de faire voir le plaisir que ces caresses lascives lui procuraient, se mit à sourire.

— Oh ! Monsieur, ne riez pas, il n'y a pas de quoi rire; regardez (les montrant du doigt) les taches dégoûtantes que vous avez faites sur mon sopha. Je ne puis pas avoir mes meubles détériorés de cette manière, aussi si votre petit vit doit encore mal se comporter, je serai obligé de vous fouetter sur mes genoux; d'abord, venez ici, quittez votre pantalon qui pend sur vos talons et qui vous gênerait. Maintenant asseyez-vous sur mes genoux et racontez-moi bien tout ce qui a rapport à cette vilaine petite affaire.

Il ouvrit sa robe de chambre, de sorte que les fesses nues du jeune homme furent en contact avec les grosses cuisses nues et velues du pasteur, dont le jeune homme sentait la pine s'allonger, quoique cette partie fût recouverte par la chemise.

Le pasteur s'emparant alors de la pine du jeune homme, qui bandait, lui demanda s'il s'était jamais aussi mal conduit avant la scène qui s'était passée avec sa jolie petite cousine.

— Non, monsieur, jamais. Je n'avais jamais

pensé à cela avant d'avoir vu par hasard à nu son derrière et tout le reste.

Le pasteur continuait ses attouchements, caressant les jeunes couilles et pelotant partout le dos rond, ferme et potelé.

— Allons ! Voilà qu'il devient encore méchant ! dit le pasteur, en voyant la jeune pine tressaillir de plaisir sous ses caresses excitantes, il faut que je vous fouette pour tout cela, parce que cela est très laid et peu convenable. Ma parole, on dirait que vous y prenez du plaisir.

— Oh ! Monsieur, je n'ai jamais rien ressenti d'aussi délicieux, répondit Dale.

— C'est une raison de plus pour être puni, mais rappelez-vous, polisson, que, si vous refaites cette saleté, il faut la faire sur mes genoux et non sur le sopha.

Le pasteur prit alors la verge dans sa main, entoura de son bras la taille du jeune homme, l'attira à lui, mais avant de le poser en travers sur ses genoux, il releva la chemise du garçon par dessus sa tête, le laissant entièrement nu dans toute la glorieuse beauté de ses formes. Le pasteur couvait des yeux ce point de vue charmant, mais devenant trop excité pour rester plus longtemps immobile, il retroussa sa propre chemise, découvrant sa belle pine dans toute sa gloire.

Il courba le corps du garçon sur ses cuisses velues dont il pressait les belles formes contre son membre en pleine érection, dans cette situation la petite queue de Dale frottait contre les cuisses

nues sur lesquelles il était couché. Le pasteur leva alors la verge en disant :

— Maintenant, monsieur, pour vous punir, je suis obligé de fouetter ce petit fessier, ferme et potelé, jusqu'à ce qu'il devienne entièrement rouge.

Vrsh ! Vrsh ! Il fit aller la verge, mais d'une manière moins vigoureuse que la première fois, cependant suffisamment pour obliger le garçon à se débattre en tous sens, frottant son vit contre les cuisses du pasteur, ce qui lui causait de telles jouissances que c'est à peine s'il sentait les coups. Sa chair jeune et chaude contre laquelle se frottait la grosse pine toute raide du pasteur, les amena rapidement tous deux à un plaisir délirant.

Le pasteur changea alors de position, il rapprocha le garçon plus près de son ventre, de manière à ce que sa grosse pine pût se mettre entre les cuisses du jeune Dale, frottant ses couilles contre les fesses pendant que la pine du garçon frottait contre le ventre du pasteur.

— Maintenant, dit le pasteur, je vous tiens comme il faut et vais vous apprendre à ne pas recommencer à l'avenir ces vilains jeux.

Vrsh ! Vrsh ! la verge continua à marcher, causant les plus délicieux mouvements au dos du jeune homme et à la pine en fureur du pasteur, et aussi à son propre petit vit qui se frottait contre le ventre du pasteur, leur procurant à tous deux un grand plaisir à chaque nouveau coup; cependant, aucun d'eux n'avait encore déchargé. Les fesses du

jeune homme étaient maintenant toutes rouges et sa pine était extraordinairement enflammée, quant à la pine du pasteur, elle était aussi raide et aussi dure que possible.

Le pasteur cessa alors de fouetter et, serrant étroitement le garçon contre lui, dit :

— Eh bien ! vous n'avez pas fait aujourd'hui votre saleté, il paraît que la verge vous a fait du bien.

Le charmant garçon le regarda en souriant; il avait senti la grosse pine du pasteur se glisser entre ses cuisses et se presser contre la fente de ses fesses. Comme le pasteur ne le maintenait plus, le garçon se retourna à moitié, il aperçut l'énorme pine qui sortait toute raide d'une forêt de poils noirs et frisés, faisant un étrange contraste avec son tout petit membre, qui était à peine couvert d'une légère toison soyeuse.

— Ah ! dit le pasteur, qui surprit le plaisir que fit au garçon la vue de cette magnifique pine, quelle honte de m'obliger à vous fouetter de cette manière, sans mon pantalon; je dois vous sermonner un peu, aussi venez vous asseoir sur mes genoux; et il le plaça de manière à ce que sa grosse pine se trouvât pressée par le charmant derrière; puis prenant en main le vit du garçon, il dit :

— Comme il est raide !!

— Oui, monsieur, c'est malgré moi.

— Eh bien, vous ne devez plus jouer à ces vilains jeux, je ne peux pas vous le permettre, vous êtes encore trop jeune.

Tout en parlant, le pasteur faisait aller et venir la peau de la tête de la pine du garçon.

— Est-ce que c'était de cette manière que votre jeune cousine jouait avec ?

— Oui, monsieur, puis elle la prit dans sa bouche.

— Et avez-vous aimé cela ? petit vaurien.

— Oh ! oui, monsieur, cela était délicieux.

— Est-ce que réellement c'est aussi bon que cela ?

— Ah ! Vraiment, c'était tout à fait délicieux.

— Alors, il faut que j'essaie si ce sera aussi bon pour moi, empoignez ma pine et frottez-la, et branlez-la comme fit votre cousine, de manière à ce que je puisse me rendre compte de la sensation.

Le cher garçon brûlait d'envie de le faire, mais n'avait pas osé. Il se saisit avec avidité de cette belle pine, qui se trouvait si raide près de lui. C'est à peine s'il pouvait la tenir dans sa main, et il fit aller et venir la peau de la plus délicieuse manière. Le pasteur était ravi.

— Oh ! le vilain garnement qui apprend à son pasteur des choses aussi laides.

— Est-ce que ça ne vous fait pas du bien, monsieur ? demanda le jeune garçon au pasteur dont les fesses répondaient à chaque mouvement de la main.

— Certainement, c'est très bon, je ne l'aurais jamais cru; mais si jamais je vous vois recommen-

cer, vous pouvez être certain que je vous fouetterai vigoureusement.

Et le pasteur, à chaque coup de branlage, répondait par un autre branlage sur le vit du garçon, jusqu'au moment où une mutuelle et délicieuse décharge fut le résultat de ces jeux lascifs.

— Maintenant, dit le pasteur, habillez-vous et rappelez-vous que vous devez à l'avenir éviter de pareils jeux ou sans cela c'est votre derrière qui paiera.

Le pasteur m'informa qu'il avait l'intention de nous réunir tous les trois sous le prétexte d'inattention simulée et que j'entraînerais le jeune Dale à commettre une faute qui mériterait la fessée. Il fut aussi convenu que j'initierais davantage le jeune homme aux plaisirs secrets que l'on peut prendre avec une satisfaction mutuelle, de manière à le préparer à de plus grandes jouissances pour le pasteur, qui n'aimait rien de mieux que d'« apprendre aux jeunes gens comment on chasse ».

En conséquence, après avoir passé avec ma tante bien-aimée et mon oncle une nuit délicieuse, pendant laquelle nous employâmes toutes les manières de jouir, et où le pasteur s'excitait lui-même en se rappelant et racontant la séance avec le jeune Dale, je les quittai et entrai dans la chambre du jeune homme. Il avait insensiblement rejeté toutes les couvertures, et était couché sur le dos, montrant toute sa boutique, avec son jeune vit affreusement raide et frémissant de temps en temps; par les mouvements involontaires de son corps et le

sourire de sa figure, on devait supposer que dans son sommeil il réalisait en rêve la scène qui s'était passée entre lui et sa jolie cousine.

Il était charmant à regarder. Sa jeune pine toute raide était délicieusement blanche, on pouvait apercevoir les veines bleues qui la sillonnait, la tête était à moitié décalottée, et une partie de cette tête d'un rouge vermillon faisait un contraste frappant avec la blancheur et les veines bleues de ce membre en érection; ses couilles n'étaient pas encore complètement développées, mais telles qu'elles étaient, elles formaient une jolie petite poche où se trouvaient des œufs aussi durs que la pierre. Je les caressai doucement, ce qui lui fit remuer le derrière de plaisir. Tout cela était si beau et si excitant que je ne pus m'empêcher de me pencher et de prendre ce joli petit morceau dans ma bouche : pressant entre mes lèvres la délicieuse tête, à sa grande satisfaction, je retirai la peau qui la recouvrait, ce qui lui fit immédiatement soulever lès fesses pour rencontrer mes mouvements lascifs et voluptueux.

Il se réveilla à moitié, pensant seulement qu'il réalisait le rêve qu'il était en train de faire. Ses mains se posèrent sur ma tête qu'elles pressaient davantage sur sa ravissante pine que je sentais déjà au fond de ma gorge; il s'écria dans une extase de délire :

— Oh ! ma chère Ellen, quelle jouissance tu me donnes. Oh ! oh ! c'est plus que je ne puis en supporter.

Je sentis à la raideur de son jeune vit que la crise approchait de sa fin, je chatouillai avec la main ses couilles engorgées et je pressai un doigt contre son trou du cul, mais sans le faire entrer plus loin que l'ongle, quand subitement il éjacula son foutre dans ma bouche.

J'en avalai immédiatement la plus grande partie, laissant le reste pour lubrifier sa pine encore toute frissonnante de plaisir.

Pendant quelques instants, il resta étendu sur le dos, les yeux fermés, se délectant aux jouissances que lui faisait éprouver ma bouche, qui garda encore quelques minutes son vit prisonnier. A la fin, il ouvrit les yeux. Il faisait tout à fait jour, et lorsque je relevai la tête, ses yeux furent tout à fait surpris en apercevant son compagnon d'école au lieu de la jeune et jolie Ellen qu'il s'imaginait devoit être près de lui.

Pendant une ou deux minutes, il ne put parler, tellement il était consterné, jusqu'au moment où, m'emparant de son joli petit vit, je lui demandai si je ne lui avais pas donné autant de plaisir que sa chère Ellen lui en avait donné précédemment.

— Est-ce vous ? et Ellen ! comment savez-vous quelque chose au sujet de ma cousine ?

— Votre cousine, dites-vous ? Je n'en savais rien, mais, quand je suis arrivé, vous rêviez à elle et vous murmuriez dans votre sommeil les délices qu'elle vous avait fait éprouver en vous suçant la pine; aussi j'ai imaginé de vous faire sentir le plaisir véritable et de faire de votre rêve une réa-

lité; d'autre part, moi-même non seulement j'aime à sucer une pine, mais j'adore aussi me la faire sucer et je n'ai pu résister à l'occasion et ai été enchanté d'apprendre que vous vous étiez déjà livré à ce charmant exercice. Est-ce que je ne vous ai pas fait bien jouir ?

— Oh ! oui, c'était délicieux et, même après avoir été réveillé, je m'imaginai que c'était ma jolie cousine qui m'avait certainement procuré ces jouissances, car je n'avais aucune idée qu'on pouvait prendre un aussi grand plaisir avec un autre garçon.

— Pourquoi pas ? Regardez comme ce charmant petit outil relève sa tête à ce seul souvenir; regardez comme sa tête est rouge et comme il frissonne de plaisir ! Ah ! Il faut que je le suce encore, car c'est trop bon.

Je me jetai aussitôt dessus et me mis à la dévorer, faisant aller rapidement la tête en haut et en bas, lui chatouillant avec ma langue le bout du canal.

Ma bouche était pleine de salive, je mouillai quelques-uns de mes doigts pour lui lubrifier l'ouverture de son charmant derrière, et comme il devenait de plus en plus excité, tenant fortement pressée ma tête avec ses deux mains, j'enfonçai le doigt du milieu dans son fondement, le branlant à l'unisson avec les mouvements de ma bouche.

Je le rendis à moitié fou de plaisir, l'extase le saisit et, poussant un cri de délices avec des mou-

vements convulsifs, il éjacula une plus copieuse quantité d'essence de Vénus et, comme auparavant, j'avalai tout avec volupté.

Il resta bien plus longtemps que la première fois insensible du plaisir éprouvé, continuant à faire tressaillir sa pine à moitié raide dans ma bouche qui, à son très grand plaisir, la pressait et la suçait toujours. A la fin, il se leva et m'ouvrit ses bras : je m'y précipitai et nos bouches se rencontrèrent dans un baiser délicieux; j'enfonçai ma langue dans sa bouche, l'engageant à faire de même et nous échangeâmes des baisers charmants, la nature ayant d'un seul coup achevé son éducation amoureuse.

Je commençais à être terriblement excité malgré le dur travail que j'avais fait la nuit, et ma pine, aussi dure que du fer, se pressait contre son ventre. Subitement l'idée lui vint de me gratifier de la même manière que j'avais faite pour lui. Il me le proposa, me priant de me coucher sur le dos. J'accédai aussitôt et, relevant ma chemise, je fis voir dans toute sa gloire mon monstrueux saucisson.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, quelle immense pine ! elle est bien plus grosse que celle du pasteur !

— Oh ! est-ce que tu as déjà vu celle du pasteur ?

Il rougit, mais avoua le fait. Je lui fis raconter ce qui s'était passé, je le savais déjà, mais j'étais enchanté d'en avoir connaissance par lui-même en voyant les immenses proportions de ma pine.

Je lui dis de me faire tout ce qu'il avait fait au pasteur et ce que le pasteur lui avait fait; tout cela afin de jeter des jalons pour nos amusements futurs avec le pasteur; en fait, cet innocent garçon était un joujou entre nos mains.

Son admiration pour ma pine, ainsi que ses pelotages m'excitèrent au suprême degré, comme il me racontait ce qui s'était passé entre lui et le pasteur, il ne pouvait faire autre chose que me caresser avec les mains; mais maintenant les choses étaient arrivées à un point trop excitant pour continuer son récit; aussi il se baissa, mais il ne put faire entrer dans sa bouche que la tête et la partie supérieure de mon rouleau; ses lèvres le serrèrent au-dessous du gland d'une façon des plus délicieuses pour moi. Je le priai d'empoigner la partie inférieure de l'outil et de m'enfoncer un de ses doigts dans le trou du cul que j'avais eu déjà la précaution de lubrifier en crachant sur mes doigts et en mouillant de salive l'endroit voulu. Il obéit avec la docilité d'un apprenti intelligent, et travaillant à l'unisson, il amena rapidement la crise finale.

Je saisis sa tête dans mes mains, et au moment de la décharge, je la maintins au-dessus de ma pine ravie pendant que j'éjaculais un véritable torrent de foutre, suffoquant presque le pauvre garçon par la longueur de la pine qu'il tenait dans sa bouche. Il fut obligé de se retenir un moment pour respirer, mais j'eus le plaisir de voir qu'il recommença presque instantanément à sucer ma

pine, ce qu'il continua de faire jusqu'à ce que petit à petit elle revint à une proportion bien diminuée. Je le fis alors tomber sur moi, nous échangeâmes encore de longs et délicieux baisers, et couchés l'un à côté de l'autre, nous entreprîmes une longue conversation sur les sujets érotiques.

Il me raconta toute son histoire avec sa cousine, et quoique je la connus déjà, j'étais heureux d'en connaître par lui tous les détails. J'avais lu la lettre écrite par sa mère au pasteur. Les descriptions minutieuses et nullement déguisées qu'elle avait faites me surprirent étrangement : j'en augurai qu'elle devait être elle-même une personne très passionnée et très lascive, pour avoir fait plus que de gazer l'affaire au lieu d'entrer dans des détails aussi érotiques.

Aussi je le questionnai sur le genre de femme qu'était sa mère. D'après sa description, c'était une grande et belle femme, dans toute la force de l'âge, d'environ, selon lui, trente-cinq à quarante ans.

Il n'avait aucune pensée érotique en décrivant ses formes et ne paraissait pas la regarder comme une femme, mais seulement comme sa mère. Mais je lui fis avouer qu'elle était large des épaules, avec une belle poitrine, une taille mince, des petits pieds, des petites mains, de jolis yeux, une jolie tête avec de magnifiques cheveux, en un mot une femme très désirable.

Je faisais déjà travailler mon imagination, m'imaginant qu'un jour ou l'autre j'arriverais à en jouir. On verra par ces véridiques mémoires,

quand le moment sera venu, comment j'arrivai à réussir à obtenir ses faveurs. Pour le moment, j'avançai considérablement l'éducation érotique du jeune homme, le préparant à une plus grande initiation par les soins du pasteur et de sa chère et magnifique épouse, qui était déjà bien déterminée la première à lui faire ressentir les délices du con.

Le lendemain matin, nous nous amusâmes dans le même genre, nous livrant plus spécialement au branlage du trou du cul et discutant les plaisirs qu'on en retirait.

Ce matin-là, je m'arrangeai de manière à ce que nous arrivions en retard à la salle d'étude. Le pasteur nous réprimanda très vertement et nous dit que nous aurions à l'attendre à midi dans sa chambre particulière.

En entendant cela, le pauvre Dale devint tout pâle, présumant bien la punition qui l'attendait, par l'expérience sévère et récente qu'il avait eue.

A midi, ayant l'air fort tristes, nous entrâmes dans le *sanctum sanctorum* du pasteur : il nous avait précédé de quelques minutes et avait déjà endossé sa longue robe de chambre, ce qui me fit supposer qu'il avait quitté son pantalon.

— Maintenant, mes enfants, il faut vous préparer à recevoir votre punition, je ne puis tolérer une pareille négligence; enlevez tous vos effets excepté votre chemise et vos chaussettes.

Nous nous déshabillâmes lentement avec hésitation; le pauvre Henry pleurait en pensant au

terrible châtiment; je jugeais aussi prudent de prendre une figure triste.

Le pasteur étendit un linge sur son sopha, sous prétexte que nous avions de vilaines pines, pas propres, qui maculaient toujours son sopha; il nous fit alors mettre à genoux dessus en baissant nos têtes et en relevant nos derrières; il retroussa alors nos chemises et les roula jusque sous nos bras, non sans nous caresser lascivement, ce qui nous excita tous énormément, et le résultat fut que nos trois pines bandaient déjà affreusement.

Henry Dale tourna la tête pour regarder la mienne et ne put s'empêcher d'empoigner ce magnifique boudin.

Le jeune Dale, avec son membre plus petit, mais très joli, qui se développait de jour en jour davantage d'une manière incroyable, m'excita énormément et je lui rendis ses caresses.

— Ça ne peut pas se passer ainsi, dit le pasteur, il faut que, à coups de verges, je chasse l'esprit malin.

Pour être plus à l'aise, il retira sa robe de chambre, et prenant la verge d'une main, il fouetta doucement à tour de rôle nos deux derrières élevés.

Ce n'était pas pour nous punir, mais pour nous exciter qu'il agissait ainsi. Il mit rapidement nos derrières en feu, notre excitement devint très grand et nous remuions nos culs avec un bonheur évident; c'était là le point que le pasteur voulait atteindre pour arriver à ses projets, qui étaient d'enculer le jeune Dale.

— Arrêtez, arrêtez, jeune homme, vous voilà en train de jouer à de vilains jeux, mais il n'est pas encore temps de décharger. Levez-vous, nous allons tous nous mettre entièrement nus et je vous ferai voir comment on me fouettait quand j'allais à l'école. Charles, tiens-toi debout.

J'obéis et le pasteur me manipula la pine avec un plaisir évident, faisant remarquer au jeune Dale combien ses dimensions étaient bien plus grandes que la sienne.

— Maintenant retire-toi à la moitié du sopha. Dale, passez-lui votre bras autour de la taille et poussez ce charmant petit ami tout raide entre les fesses de Charles.

Charles, crache dans ta main et mouille les alentours du trou, et introduis avec ta main dans ta fente ce jeune vit frémissant.

J'obéis à ces ordres, et le jeune Dale éprouva tant de plaisir qu'il enfonça sa pine très loin.

— Maintenant, dit le pasteur, vous êtes bien « montés », comme nous avions l'habitude de dire, et, maintenant, je vais fouetter encore ces rondeurs fermes et jolies, et il les caressa lascivement avant de leur appliquer la fessée.

Vrsh ! Vrsh ! Vrsh ! Les coups pleuvaient, assez vigoureux pour obliger Dale à pousser son derrière d'arrière en avant et réciproquement. Le plaisir lui fit rapidement oublier la peine, ses passions étaient allumées, et il se plongea avec fureur dans le canal hors nature où il opérait. Je l'étreignais le plus possible, et il se mit à aller et venir

rapidement et avec fureur, éprouvant, à n'en pas douter, un plaisir incroyable. Je le laissai savourer les délices de cette nouvelle manière, le priant seulement d'empoigner ma pine et de la branler, puis je criai au pasteur :

— Fouettez-le bien, monsieur, il a foutu sa pine dans mon trou du cul.

C'était le moment que le pasteur attendait avec tant d'impatience. Il continua à le fouetter seulement juste assez pour exciter davantage la luxure du lascif jeune garçon, qui, peu après, entra dans la crise suprême et s'évanouit presque, en lançant son premier tribut dans le temple de Priape. Au moment où la crise arrivait, le pasteur avait cessé de fouetter, et ayant mouillé deux de ses doigts, il les avait graduellement introduits dans le trou du cul du jeune Dale et le branlait à l'unisson avec les mouvements qu'il faisait dans mon derrière, de sorte que la jouissance était trop intense pour que Dale puisse la supporter. Il restait presque inanimé sur mon dos, mais sa pine encore à moitié raide répondait aux pressions intérieures que j'exerçais sur elle. Le pasteur avait cessé de fouetter pour caresser et introduire ses doigts dans le ravissant postérieur du charmant garçon.

Devenant de plus en plus excité, il l'arracha de mes bras et l'étreignit fortement, tout en paraissant en même temps grandement scandalisé; cependant, sa pine, extraordinairement tendue, se pressait contre le ventre du jeune Dale. Le pasteur cependant le lâcha et le jeune garçon regarda

avec joie les dimensions et la raideur du vit du pasteur, et, entraîné par la passion, la prit dans sa main, s'agenouilla, la mit dans sa bouche et la suça avec volupté. Le pasteur avait placé ses mains sur la tête du jeune Dale, la pressait contre lui à chaque instant; mais comme il ne voulait pas décharger encore, il le pria de se relever, le remerciant pour les jouissances exquises qu'il lui avait procurées.

— Maintenant, dit-il, c'est à votre tour de fouetter, Charles va monter sur mon dos et Henry Dale va prendre sur ton derrière sa première leçon de verges.

La pose s'arrangea comme il l'avait dit; mon formidable saucisson se trouvait placé entre les fesses du pasteur, sa main pressait mon vit comme je l'avais fait pour Dale qui prit la verge en mains et me fit crier du premier coup qu'il m'appliqua, car le jeune drôle avait pris son rôle au sérieux. Le pasteur avait mouillé ma pine d'une grande quantité de salive, et écartant ses fesses, il la guida dans l'orifice avide dans lequel je m'enfonçai d'un seul coup jusqu'aux couilles. Je me saisis de son vit et le pressai tendrement, mais il me pria de ne pas le faire décharger, mais de prendre moi-même la plus grande jouissance possible, criant en même temps au jeune Dale :

— Fouettez-le bien fort, Henry, car il m'a foutu son immense pine dans le trou du cul; c'est vraiment extraordinaire qu'elle ait pu entrer.

A la vérité, le jeune Dale pouvait à peine croire

à la possibilité d'une pareille chose, et il s'arrêta de fouetter pour s'assurer du fait en regardant et en touchant.

Je retirai un peu ma pine pour qu'il pût s'assurer du fait, et le pasteur se mit à tortiller ses fesses, montrant ainsi quel grand plaisir cela lui procurait. Naturellement, tout cela n'était que préliminaires pour la grande attaque qu'il se proposait sur le derrière du jeune Dale. Quand Henry se fut assuré du fait, il cingla mon derrière avec une nouvelle vigueur qui m'excita étrangement sur le moment, mais dont je ressentis la peine plusieurs jours après. Je lançai de suite un torrent de foutre dans les entrailles du pasteur, à sa grande joie; mais il fit tous ses efforts pour ne pas décharger lui-même, voulant réserver toute sa vigueur pour prendre le pucelage du joli derrière du jeune Dale. Aussi, après m'avoir retenu pendant quelque temps par ses pressions intérieures, il me permit de retirer ma pine entièrement couverte de mon propre foutre.

C'était maintenant au tour du pasteur à être fouetté sur le dos du jeune Dale. Comme Henry s'était déjà aperçu des plaisirs que l'on pouvaient recevoir par le trou du cul, voyant la satisfaction et l'aisance avec laquelle il avait engouffré mon énorme morceau sans souffrance, il ne fit aucune difficulté pour se prêter à la position qu'on voulut lui faire prendre. Il se plaça de lui-même dans la position la plus commode, faisant saillir son derrière, écartant bien les fesses pour montrer le ca-

nal entre elles, et exposant à nos yeux ravis, le plus charmant petit trou du cul rose; aussitôt le pasteur s'agenouilla pour lui faire ses dévotions, le couvrant de baisers, introduisant sa langue lubrique dans l'orifice, et en même temps lubrifiant tous les alentours avec sa salive. Ces préliminaires, suivis d'un léger branlage avec le doigt du milieu, produisirent au jeune homme une sensation délicieuse et le captivèrent entièrement. Le pasteur l'informa sagement que la première attaque serait un peu douloureuse, mais que lors même qu'il en serait ainsi, il ne devait pas retirer son corps, mais simplement l'en informer, et qu'alors le pasteur s'arrêterait immédiatement sans cependant déculer, qu'il sentirait bientôt cette étrange sensation passer entièrement; qu'alors, lui, pasteur, pousserait plus avant, quitte à s'arrêter à nouveau si la souffrance était trop grande. De cette façon, il sentirait venir le plaisir d'une manière délicieuse impossible à décrire, car il avait dû voir combien tous deux, Charles et lui, avaient éprouvé de plaisir de cette façon. Le pauvre Dale assura le pasteur qu'il pouvait commencer de suite et qu'il serait très docile.

Le pasteur me demanda alors de lui sucer un peu la pine, juste assez pour la lubrifier, mit le jeune homme en position, lui recommanda de pousser comme s'il voulait faire caca, puis, approchant sa lubrique pine toute mouillée du charmant orifice, en pressant doucement, il arriva, sans faire trop souffrir Dale, à pouvoir introduire la tête

plus deux pouces du rouleau dans le délicieux réceptacle. Alors la souffrance devint si grande, que le jeune Dale se serait sauvé loin du pasteur, si celui-ci n'avait pas pris la précaution de le tenir par les hanches aussi solidement qu'une vis, sans cependant essayer de pénétrer plus avant.

— Reste tranquille, mon garçon, je ne bougerai pas et tu t'apercevras dans une ou deux minutes que la souffrance aura passé.

Puis, tournant sa tête de mon côté, il dit :

— Charles, branle un peu gentiment le cher enfant.

J'obéis immédiatement, ce qui procura à Dale un plaisir tel qu'il en oublia la souffrance qu'il venait d'endurer, il poussa même son derrière en arrière, et comme j'avais profité du repos pour mouiller encore davantage le reste de l'outil, une nouvelle poussée suffit pour le faire entrer tout entier jusqu'aux couilles. Le jeune Dale cria encore d'arrêter que ça lui fait trop de mal. Le pasteur s'arrêta et moi je continuai à caresser la pine raide et enflammée de Dale.

Ses frémissements convulsifs, causés par nos lascives caresses, qui furent suivis de trémoussements involontaires, avaient beaucoup contribué à l'introduction complète du vit du pasteur. Il continuait cependant à rester immobile, attendant que les passions du jeune homme soient excitées davantage.

Alors tout doucement il se retira et se renfonça, mais d'une manière si gentille que bientôt les

mouvements du jeune homme dénotèrent les passions de luxure qui le possédaient; alors le pasteur accéléra ses mouvements. Je branlai avec rapidité et fureur, et au bout de quelques minutes, ils s'évanouirent tous deux dans un excès de joie et de délices sauvages.

Quant au jeune Dale, ses sanglots et ses cris sauvages prouvèrent qu'il avait éprouvé une volupté presque trop intense pour lui.

Le pasteur, fermant les yeux, avait laissé tomber sa tête sur ses épaules, heureux d'avoir le premier ravi les fruits de ce magnifique derrière, et je pouvais voir par ses mouvements convulsifs, sa façon de tenir contre lui, en crispant ses mains aux hanches, le corps charmant de Dale, aussi bien que par les soupirs qui s'échappaient de son sein, combien son triomphe avait été délicieusement exquis.

Peu à peu, sa pine débanda et cependant quoique molle et inerte, quand elle sortit, ce fut avec un grand bruit, pareil à celui d'un bouchon de champagne qui saute, montrant ainsi combien étaient resserrés les lieux qu'elle venait de parcourir. Le pasteur ne permit pas au garçon de se relever avant d'avoir encore caressé et embrassé le derrière qui venait de lui procurer de si voluptueuses sensations; puis, l'attirant sur son sein, il l'embrassa très tendrement et le remercia pour la manière héroïque dont il avait supporté l'attaque et lui dit qu'à l'avenir il n'éprouverait plus de

souffrance comme la première fois qu'on lui avait pris la virginité de son trou du cul.

Ce fut ainsi que le jeune Dale fut initié à nos mystères, dont il devint plus tard un fervent adepte; son introduction dans notre petit cercle intime ajouta beaucoup de variété à nos plaisirs et à nos orgies, car, comme on peut bien le supposer, ma lubrique tante se chargea avec délices de lui faire payer son premier tribut dans le véritable temple de notre sainte mère Vénus.

J'assistai à la séance que le pasteur devait soi-disant ignorer. Ce fut sur son ventre qu'il tira son premier coup, car la vue de cet immense et splendide con avait tellement excité le jeune Dale, que jamais encore elle n'avait été aussi grosse ni aussi raide. C'était surprenant de voir la manière dont son vit se développait de plus en plus chaque jour, au fur et à mesure qu'il prenait part à toutes sortes de jouissances.

Il enfila ma tante deux fois, et quoiqu'elle fût très lascive, il arriva toujours à décharger en même temps qu'elle ; je leur donnai le postillon à tous deux; j'empêchai de nouveaux ébats jusqu'à ce que je puisse entrer moi-même dans le champ de bataille; ma tante monta sur lui, livrant son ravissant derrière à toutes mes fantaisies; nous tirâmes deux coups sans changer de position; mais ma tante réclama elle-même mon énorme pine pour éteindre le feu qu'elle avait dans le con; nous changeâmes aussitôt de position. Je m'étendis sur le dos et j'enfonçai dans le con velouté de ma tante

ma grosse saucisse aussi raide que du fer, elle-même vint à sa rencontre en se laissant tomber sur mon ventre jusqu'à ce que nos poils se touchassent; puis, en se levant et se baissant, elle émit une délicieuse décharge avant que je puisse l'étreindre dans mes bras; elle présentait ainsi son énorme fessier à l'admiration du cher Henry, qui le caressait et l'embrassait et y avait introduit son doigt au moment critique, et en approchant sa tête par devant avait considérablement augmenté notre jouissance en léchant et suçant le bout du téton de ma tante.

Quand elle se trouva tout à fait couchée sur mon ventre, Henry passa derrière elle et introduisit de suite sa jolie, mais relativement petite pine, qui trouva naturellement une entrée toute prête dont ma salive avait auparavant ouvert et graissé le chemin; mais il jeta un cri, presque de douleur, tout au moins de surprise, lorsqu'il sentit l'étreinte soudaine que ma tante, avec son admirable pouvoir de pression, fit subir à son vit.

Alors nous manœuvrâmes rapidement et furieusement jusqu'au moment où une nouvelle crise s'empara de ma lubrique tante qui déchargea copieusement. Nous étions tous deux restés immobiles pour lui permettre de bien savourer sa décharge; recommençant alors avec force et vigueur, nous laissâmes bientôt tous deux en même temps couler notre foutre dans les délicieux orifices qui nous procuraient d'aussi exquises jouissances; ma tante ne manqua pas non plus de nous rejoindre

au moment de l'extase. Nous demeurâmes plusieurs minutes palpitants de toutes ces sensations des plus ravissantes joies qu'il soit humainement possible de se procurer.

Nous passâmes plusieurs heures ensemble, ma tante suçant la jeune pine de Henry pendant que je la gamahuchais et lui donnais le postillon, à sa plus grande joie. De cette manière, et en changeant souvent d'un trou dans un autre, mais les occupant toujours tous deux en même temps, nous arrivâmes à un repos que nous avions bien mérité.

Le pasteur, qui s'était tenu à l'écart pendant cette première séance avec sa femme, nous surprit par la suite comme par hasard, et après nous avoir donné une bonne fessée et en avoir reçu une de nous, il se joignit à nous dans toutes nos orgies.

Il aimait surtout à m'enculer pendant que j'enconnais sa femme et que lui-même avait la pine de Dale enfoncée jusqu'aux couilles dans son trou du cul. Ce ne fut que bien longtemps après que j'arrivai à pouvoir enculer le jeune garçon, mais à la fin j'arrivai à satisfaire mes désirs, quoique pendant plusieurs semaines après la première attaque, je continuai à le faire souffrir; mais à la fin il put me recevoir sans aucune peine, et nous pûmes alors jouer tous deux à nous enculer mutuellement et chacun pouvait éprouver le délicieux plaisir de pouvoir foutre et être foutu en même temps.

Comme nous étions devenus de plus en plus intimes, j'amenais souvent la conversation sur sa

mère et sur sa jeune cousine. A la fin, je lui dis que, d'après ses descriptions, sa mère devait être un « bon coup », et que, si j'en avais l'occasion, je lui faciliterais l'attaque de sa cousine en foutant sa mère; seulement il faudra lui laisser croire qu'elle prend mon pucelage : l'idée lui plut beaucoup.

Il commença à penser que, vu la grosseur énorme de ma pine, sa mère était une femme qui devait me convenir, et mon idée de faire en sorte de lui faciliter un entretien particulier avec sa cousine, fut une raison pour lui de seconder mes vues à ce sujet.

A peu près vers le milieu de l'année arriva le jour de l'anniversaire de sa naissance, et à cette occasion sa mère ne pouvait s'abstenir de le faire venir à la maison; elle pensa que sa nièce serait bien plus en sûreté s'il amenait avec lui le neveu du pasteur, lui assurant que nous étions non seulement des compagnons d'étude, mais deux amis inséparables.

Je lui avais déjà dit que je me ferais passer pour très innocent, mais que je m'arrangerais à un moment quelconque de la journée pour que sa mère puisse apercevoir ma grosse pine, ce qui me faciliterait les voies pour l'avenir, dans le cas où le moyen ne réussirait pas immédiatement.

Son anniversaire tombait un samedi. Nous devions simplement y passer la journée et revenir le soir à la pension. En conséquence, nous arri-

vâmes chez Dale aussitôt après le premier déjeuner du matin.

J'ai déjà dit que sa mère habitait une très jolie villa à environ une lieue et demie du presbytère : nous fûmes reçus avec beaucoup d'affabilité; elle embrassa bien tendrement son fils, lui souhaitant de nombreuses années de bonheur, et déclara qu'il avait fait beaucoup de progrès, etc., etc.

Elle se tourna ensuite vers moi et me souhaita gracieusement la bienvenue. La cousine était une charmante jeune fille en train de devenir une femme.

Elle était devenue toute rouge en nous voyant arriver tous deux. Nous employâmes les premières heures à causer, la mère ayant beaucoup à entendre de son fils dont elle ne s'était jamais séparé. J'eus alors le temps de bien l'observer : c'était une grande belle femme bien bâtie avec de larges épaules et des hanches qui promettaient beaucoup. Sans être très jolie, sa figure était d'un oval très pur, avec de très beaux yeux auxquels son fils avait à peine rendu justice; il me sembla qu'ils couvaient une grande expression de passions, et je pensai de suite qu'elle serait une véritable *bonne bouche* si je pouvais arriver à mes fins.

Après le lunch, nous allâmes faire une promenade dans le jardin. Les feuilles étaient déjà tombées, mais l'après-midi était claire et chaude pour une fin de novembre. J'engageai Henry à se tenir toujours près de sa mère et à ne pas chercher

à s'isoler avec sa cousine, pressentant bien que si elle était trop préoccupée à les surveiller, je ne trouverais pas l'occasion de jouer ma petite comédie.

Tout alla suivant mes désirs; nous endormîmes les craintes de la mère, et elle commença à faire davantage attention à moi. Je jouai à la perfection mon rôle de jeune homme timide et innocent, mais pensant en même temps à ses charmes, je sentais ma pine bander à moitié et montrer ses immenses dimensions à travers mon pantalon. Je m'aperçus bientôt que cela avait frappé ses regards et que toute son attention s'était concentrée sur moi.

Elle me questionna longtemps, cherchant surtout à savoir s'il n'existait pas entre son fils et moi une *intimité* toute particulière. Je fis l'innocent et dis que la plus grande intimité existait entre nous; mais quand elle essaya de savoir si elle était allée aussi loin qu'elle le supposait, je décrivis d'une manière si innocente le caractère de notre intimité, qu'elle fut de suite convaincue de mon entière ignorance des manœuvres érotiques, et elle devint plus affectueuse dans ses paroles avec moi.

Il avait été primitivement convenu entre Henry et moi que, quand je lui aurais fait quelques remarques particulières, il saisirait une occasion près d'un bosquet d'aller rapidement en avant et d'alarmer sa mère en tournant dans un coin. No-

tre stratagème réussit, car elle hâta immédiatement le pas pour le suivre.

Aussitôt qu'elle eut disparu derrière le buisson, je sortis ma pine, actuellement en pleine érection, de manière à ce qu'elle puisse bien la voir quand elle reviendrait sur ses pas, n'ayant pas l'air de m'apercevoir qu'elle était là, étant trop occupé à pisser; il arriva ce que j'avais pensé; elle avait prié son fils de s'arrêter et revenait me rejoindre. Mes yeux baissés par terre ne pouvaient lui laisser soupçonner que je la surveillais, mais je pus voir le bas de ses jupes au moment où elle tourna le coin et la manière dont elle s'arrêta subitement, quand elle aperçu les nobles dimensions étalées devant elle.

Tout en pissant, je fis en sorte de faire aller et venir deux ou trois fois ma main sur ma pine, puis je la secouai vigoureusement, lui laissant bien voir sa grosseur et sa longueur pendant une ou deux minutes avant de la rentrer et de me boutonner; pendant tout ce temps, elle se tint parfaitement immobile, restant attachée à l'endroit où elle s'était avancée. Après m'être boutonné, je me baissai, sous prétexte de rattacher mon soulier, mais au fond pour lui laisser le temps de supposer que je n'avais pas vu son approche; aussi, quand je me relevai, elle était à mes côtés. Elle avait les joues rouges et les yeux brillants, ce qui me prouva qu'elle avait mordu à l'hameçon. Mon rôle était de jouer le parfait innocent et d'ignorer absolument qu'elle avait pu me voir.

Elle prit mon bras et je sentis trembler sa main; elle m'entraîna, rapidement d'abord, jusqu'à ce que nous ayons rejoint son fils et sa nièce. Elle devint alors excessivement aimable avec moi, essayant toujours, par ses remarques et observations, de voir si j'étais vraiment aussi innocent que je le paraissais; mais mes réponses ne purent que la confirmer dans cette idée et elle fut persuadée qu'elle avait affaire à un garçon absolument vierge. Nous nous promenions, mais elle était évidemment fort préoccupée, restant par moment silencieuse pendant quelques minutes, puis, pressant mon bras, elle faisait sur moi quelques gracieux compliments auxquels je répondais en la regardant droit dans les yeux avec amour et innocence, et en la remerciant de la bonne opinion qu'elle avait de moi.

Dans ces occasions, ses yeux brillaient d'une façon étrange et elle rougissait et pâlissait tour à tour. A un certain moment, elle retira sa main de mon bras pour la poser sur mon épaule. Me serrant en une étreinte qui devint de plus en plus tendre, pendant que sa conversation était plus affectueuse; elle me prodiguait ses compliments sur ce que son fils avait eu le bonheur de trouver un aussi charmant camarade; elle s'arrêta alors et, se tournant vers moi, elle m'avoua qu'elle sentait qu'elle m'aimait autant que si j'étais son propre fils et, se baissant gentiment, elle me donna un véritable baiser maternel.

Je la pris par le cou et nos lèvres se rencontrè-

rent dans un long baiser d'amour, très passionné de sa part, mais simplement affectueux de la mienne.

— Oh ! m'écriai-je, comme je serais heureux de vous appeler maman, et je vous aimerais autant que si vous l'étiez vraiment, c'est si aimable à vous de vouloir bien me le permettre. C'est la première fois de ma vie que je suis séparé aussi longtemps de ma mère, et quoique ma tante soit très bonne pour moi, je ne puis pas l'appeler maman. Mon tuteur ne veut pas me laisser aller à la maison pour les vacances de Noël, j'en étais très contrarié, mais maintenant j'aurai une nouvelle maman, douce et bonne, qui me rendra heureux.

J'avançai alors mes lèvres pour l'embrasser et elle me donna un nouveau baiser encore plus passionné que le premier. Elle m'entourait la taille de ses bras et me pressait avec force contre son sein que je sentais, à ma grande surprise, très ferme et très dur. J'eus beaucoup de peine à maintenir mon membre tranquille, de manière à ce qu'elle fût bien persuadée que je ne considérais son baiser que comme une marque de simple affection; j'arrivai à ce résultat, ce qui la convainquit plus que jamais de mon ignorance des plaisirs charnels.

Comme je l'embrassais très longuement, ayant collé mes lèvres aux siennes, elle devint très agitée, tremblant visiblement, soupirant profondément; puis, m'éloignant d'elle, elle sembla recou-

vrer tout à coup ses sens, me prit par le bras, et nous nous hâtâmes pour rejoindre son fils, car, ainsi qu'on peut le supposer, elle s'était naturellement attardée derrière avec intention pour leur permettre de nous perdre de vue, afin de pouvoir satisfaire son ardent désir de m'embrasser de suite.

Elle ne me dit pas une seule parole jusqu'à ce que nous les aperçûmes, nous avions l'air de flâner d'une très innocente manière. Mais Henry, par la suite, me raconta qu'ayant vu la manière dont sa mère s'était subitement arrêtée à la vue de ma pine, qu'il savait que je m'était proposé de lui montrer, il nous avait épiés à travers le bosquet et avait remarqué ensuite son entraînement vers moi ainsi que sa démarche pleine d'abandon. Il avait déjà tourné le coin et n'était déjà plus en vue lorsque sa mère s'était arrêtée pour m'embrasser, comme je viens de le décrire.

Il pensa qu'elle ne mettrait plus aucune hâte pour le suivre. Aussi s'éloignant rapidement avec sa cousine, il prit sur nous une grande avance et choisissant une place d'où il pût, à travers le buisson, nous voir venir, il s'assit sur un siège de jardin et fit asseoir sa cousine sur ses genoux, lui demandant si elle ne regrettait pas leur soudaine séparation après leur dernière entrevue si délicieuse, lui racontant que sa mère les avait vus et que c'était pour cette raison qu'elle l'avait mis pensionnaire chez le pasteur. Elle fut extraordinairement surprise à cette nouvelle, car sa tante ne lui en avait jamais dit un mot et qu'elle avait

été bien triste de le voir éloigné de la maison.

Naturellement, ses mains ne restaient pas inactives : déboutonnant d'abord son pantalon, il sortit et lui fit enpoigner sa pine qui s'était considérablement développée; elle lui fit remarquer de suite comme elle était devenue bien plus grosse et se mit à la caresser, pendant ce temps lui était occupé à lui gratter son petit clitoris.

Il s'aperçut qu'elle était déjà toute mouillée et il y avait à peine une minute qu'il la branlait quand elle s'écria en soupirant :

— Oh ! comme tu me fais bien mieux jouir que ma tante ! et elle déchargea copieusement, serrant fiévreusement la pine qu'elle tenait à la main. Quand elle revint à elle, le regardant amoureusement avec des yeux mi-clos, il lui demanda de suite de lui confesser ce qu'elle avait entendu dire par les paroles qui lui étaient échappées dans un moment de plaisir.

— Est-ce que ma mère te fait aussi cela ?

Voilà ce qu'elle lui raconta alors :

— Quand tu fus parti, ta mère me fit coucher avec elle parce qu'elle se sentait toute triste de ton départ. Elle prit l'habitude de m'embrasser très amoureusement et de me presser sur son sein. Comme je me couchais toujours avant elle, je dormais généralement d'un profond sommeil quand elle me rejoignait. Je ne pouvais m'imaginer comment il se faisait que lorsque je me réveillais le matin, ma chemise se trouvait roulée jusque sous mes bras et ta mère était dans le même état, nos

deux corps se touchant et unis dans une étreinte occasionnée par le bras de ta mère autour de ma taille; même un matin je sentis qu'avec sa main elle avait porté la mienne sur cette partie que tu caresses actuellement si gentiment ; elle dormait dans cette position, mais je sentais parfaitement qu'elle était toute mouillée comme je le suis moi-même maintenant. Je ne pus m'empêcher de penser que c'était très agréable et, retirant doucement ma main de la sienne, je me mis à tâter tous les alentours de cette place qui est, mon cher Henry, toute couverte de poils épais et frisés.

Tout en tâtonnant, je sentis des lèvres épaisses et charnues entre lesquelles j'essayai de mettre mes doigts; je poussai et je pus les entrer jusqu'aux jointures, quand je sentis sur eux une pression convulsive, en même temps que tout son corps s'élançait vers moi par une secousse de son derrière, se retirait ensuite pour s'élancer à nouveau pendant que ses bras me serraient plus étroitement contre elle; je l'entendis murmurer dans son sommeil quelques expressions d'amour, je sentis quelque chose de dur contre mon pouce, c'était justement ce que tu chatouilles en ce moment, et elle s'écria :

— Oh ! vas ! vas encore ! vas toujours ! oh ! quelle jouissance !

Ce récit m'avait étrangement excité, je continuai de la branler vigoureusement, je la fis décharger, et lorsqu'elle reprit ses sens, je la posai sur le siège où je me mis à la gamahucher, enfon-

çant ma langue dans ce joli petit con si doux et léchant tout le foutre dont il était couvert. Comme je me relevais, montrant par la fente de ma braguette une pine aussi raide que du fer, elle la prit dans sa bouche, la suça tout doucement et me fit décharger un torrent de foutre que la chère fille avala avec la plus grande volupté.

Nous n'eûmes pas le temps de faire autre chose en ce moment, car j'apercevais la robe de maman à travers le buisson. Je me boutonnai rapidement et nous nous mîmes à flâner comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Ce ne fut que pendant une autre promenade, alors que les soupçons de maman sur moi furent tout à fait évanouis, que ma chère Ellen put continuer ainsi sa confession.

L'affaire raide qui se pressait contre son pouce était le clitoris de maman, qui, d'après ce que m'a dit Ellen, était prodigieusement développé; sachant par ce qui s'était passé précédemment avec moi, que c'était l'endroit le plus sensible au plaisir, elle tourna son doigt tout autour et commença à jouer avec elle. Ce fut alors que la grande jouissance réveilla maman, qui, s'apercevant avec surprise de ce qu'Ellen lui faisait, saisit sa main et, la pressant et la frottant avec beaucoup plus d'art contre son clitoris, continua les mouvements avec des exclamations de bonheur, disant qu'Ellen était sa précieuse petite fille et déchargea enfin copieusement sur la main d'Ellen en poussant des cris de volupté.

Après être restée quelque temps sans mouve-

ment, elle se tourna et prit Ellen dans ses bras, l'embrassant avec ardeur, lui fourrant sa langue dans la bouche et lui demandant de lui donner la sienne en retour. Après tous ces baisers, maman lui demanda comment elle avait appris ce qu'elle était en train de lui faire quand elle s'était réveillée. Ellen lui raconta comment elle avait trouvé sa main pressée contre le clitoris, comment leurs deux corps étaient enlacés ensemble, qu'elle avait été surprise de cela, se demandant comment cela était arrivé : alors par suite d'un mouvement de sa main elle sentit maman qui faisait un saut vers elle, poussant son ventre en avant, ce qui fit entrer facilement son doigt dedans, ce qui la surprit d'autant plus qu'elle avait plusieurs fois essayé d'entrer ses doigts dans le sien, mais qu'elle y avait renoncé parce que cela lui faisait trop mal; et maintenant elle en avait trouvé une où ses doigts pouvaient entrer jusqu'aux jointures très facilement; les mouvements intérieurs et les sauts de sa tante lui prouvaient que cela lui faisait un plaisir extrême.

En continuant les mouvements elle avait senti dans le haut un corps dur qui se pressait contre sa main; elle avait retiré ses doigts pour toucher cette chose étrange, c'était alors que sa tante s'était réveillée.

— Et vous savez le reste, chère tante, je suis si heureuse de vous avoir donné tant de plaisir.

— Chère, chère enfant ! répondit sa tante, je t'aimerai plus tendrement que jamais; oui, et toi

aussi tu auras du plaisir. Voilà longtemps que je désire t'initier à certains secrets de femmes, mais je te croyais trop jeune pour garder le secret sur l'intimité dans laquelle nous allons vivre maintenant. Souvent pendant ton sommeil, en voyant tes jeunes charmes nus et en les pressant contre mon corps en chaleur, j'ai joui de toi et me suis servi de ta main inconsciente pendant ton sommeil pour m'exciter à un plus grand bonheur; la nuit dernière, j'ai énormément joui de toi, embrassant tes charmants tétons, tes charmes cachés, et je me suis inconsciemment endormie en pressant ta main contre ma fente. Mais maintenant il faut que je te fasse ressentir la même volupté, même d'une manière plus délicieuse encore.

Là-dessus, elle me pria de retirer ma chemise, pendant qu'elle en faisait autant de son côté. Pour faire cela, nous nous étions levées et ta mère profita de l'occasion pour me tourner et retourner en tous sens, admirant et me couvrant de baisers par tout le corps. Je lui rendis la pareille, et je puis t'assurer, mon cher Henry, que ta mère est beaucoup mieux faite que moi, tant au point de vue des seins que du derrière, avec des jambes et des cuisses rondes et fermes; son affaire est excessivement bien développée et saillante, toute couverte de poils frisés et soyeux.

Je sens en ce moment que tu passes tes doigts entre les miens qui ont déjà bien épaissi et grandi depuis la dernière fois où tu les as caressés, mais ce n'est rien en comparaison de ma tante. Quand

elle m'eut bien excitée et qu'elle le fut également, elle me fit coucher sur le dos en travers du lit et me releva les genoux, de manière à ce que mes talons reposent sur le bord du lit; elle plaça alors un petit tabouret devant, et se mettant à genoux dessus, après m'avoir palpé et caressé la fente, elle y colla ses lèvres, et après l'avoir sucée un certain temps, elle fit aller et venir sa langue sur l'endroit que tu as si délicieusement frotté tout à l'heure. Elle me lécha si exquisement qu'elle me fit bientôt décharger dans une extase de bonheur.

Elle la suça encore un peu pendant que je demeurai languissante de volupté. Quand elle se releva enfin, elle se jeta sur le lit et nos deux corps nus s'unirent encore dans la plus délicieuse étreinte. Ses lèvres étaient encore toutes mouillées de ma décharge, son arôme particulier m'enivrait et je ne pus m'empêcher de lécher le jus crémeux après ses lèvres.

— Oh ! tante adorée, criai-je, vous m'avez fait sentir une jouissance divine, il faut que j'essaie de vous faire la même chose.

— Ma bien-aimée Ellen, tu vas positivement te faire adorer. Je regrette seulement maintenant de n'avoir pas eu plutôt confiance en toi, car je sens de suite que j'aurais pu le faire en toute sûreté. Oui, ma chérie, tu vas aussi essayer, et je t'apprendrait petit à petit à obtenir la plus grande somme de jouissance de nos amusements lascifs et amoureux, plaisirs dans lesquels on ne court aucun risque et pour lesquels nous n'aurons pas les anxiétés

des fatals résultats qui sont la conséquence des jouissances prises avec les hommes, qui se servent de nous simplement pour leur amusement personnel et nous abandonnant juste au moment où ils devraient nous consoler et nous chérir le plus.

Ma chère tante, m'embrassant encore tendrement, se jeta dans la même position où je m'étais mise précédemment; je m'agenouillai sur le coussin comme elle l'avait fait, mais au lieu de commencer de suite comme elle l'avait fait pour moi, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un moment pour me délecter la vue de ses charmes naturels. Oh ! cher Henry, tu ne peux t'imaginer les beautés de cette partie de ta mère : ses seins sont d'une blancheur extrême, doux et fermes, ronds et superbes. Dans le bas se trouve une large fente, formée par deux magnifiques lèvres rouges et saillantes, tout autour couvertes d'une toison épaisse et soyeuse; ses lèvres rondes s'entr'ouvrent d'une manière très tentante au milieu de cette forêt de poils qui vont rejoindre par derrière deux superbes rondeurs : en haut des lèvres où elles forment une profonde échancrure en demi-cercle, je pouvais distinguer un objet raide qui pointait et frémissait, aussi long et aussi gros que mon pouce. Depuis, ta mère m'a appris que cela s'appelait le clitoris et que, quoiqu'il se trouve très rarement aussi développé que le sien, cependant toutes les femmes en possèdent un, qui devient raide et excitant au moment où s'approche la crise de volupté.

Je collai mes lèvres autour de ce charmant ob-

jet et le suçai, faisant aller ma langue tout autour: ta mère, dans une volupté, remuait son derrière en dessous et tenait avec ses deux mains ma tête fortement pressée contre le point excité, tout en murmurant les expressions les plus amoureuses et les plus sensuelles : elle me pria de passer le dos de ma main sous mon menton et d'introduire mon pouce dans le trou qui se trouvait entre les lèvres que je suçais, et de le faire aller aussi vite et aussi loin que je pourrais. J'obéis et m'aperçus de suite que cela augmentait énormément son plaisir. Ses mouvements devinrent de plus en plus rapides jusqu'au moment où, poussant un cri de bonheur, après une forte pression de ma main contre son affaire et une plus grande étreinte de mon pouce, elle cessa subitement tout mouvement, ses mains lâchèrent ma tête, son clitoris cessa d'être raide et, après quelques serrements convulsifs sur mon pouce dans l'intérieur de son affaire, elle resta pendant quelque temps entièrement inanimée.

A la fin, elle reprit ses sens, me saisit sous les bras et m'apporta sur son ventre; ses mains passées sur mon derrière pressaient fortement mon corps sur sa personne, jusqu'à ce que je sentisse que mon affaire se trouvait mêlée à la riche profusion de poils qui couvrait la sienne. Elle enfonça sa langue dans ma bouche, suça et lécha toute la riche liqueur crémeuse qu'elle avait laissé couler en si grande abondance.

Elle bénit l'heureux hasard qui l'avait engagée à m'initier à ses plaisirs, me disant que depuis

longtemps elle n'avait éprouvé que les plaisirs qu'elle pouvait prendre toute seule, mais que maintenant nous prendrions ensemble souvent les jouissances que deux femmes peuvent se procurer mutuellement l'une à l'autre.

Nous restâmes quelque temps couchées dans les bras l'une de l'autre, échangeant des propos lascifs, jusqu'au moment où l'heure tardive nous obligea à nous lever.

Nous avons depuis souvent recommencé, essayant de tous les moyens par lesquels deux femmes peuvent se faire jouir. Ta mère a souvent introduit son gros clitoris tout raide entre les lèvres de ma petite affaire aussi loin qu'elle pouvait, mais j'ai toujours désiré, mon cher Henry, de te sentir pénétrer plus avant avec cette chose bien plus longue et plus grosse que tu possèdes, quoique la découverte que j'ai faite aujourd'hui de la manière extraordinaire dont elle a augmenté de volume, me fait craindre qu'elle ne pourra jamais entrer.

Ainsi se terminèrent ses innocentes descriptions. Henry lui promit naturellement qu'il ne lui ferait aucun mal, que ces parties étaient faites pour cela, que sans doute le clitoris de sa mère l'avait fait souffrir la première fois, mais qu'après il lui avait procuré de grandes voluptés.

C'était la vérité, et c'était aussi ce qui lui donnait courage, et si l'occasion se présentait elle lui permettrait de faire tout ce qu'il voudrait.

On peut facilement supposer que cette descrip-

tion d'Ellen des plaisirs pris avec sa tante, enflammèrent mon imagination et confirmèrent ma résolution de la posséder. Je commençai à penser que je ne serais obligé de faire aucun effort pour cela, que ma chère maman se chargerait de tout elle-même. Nous étions revenus à la maison après cette promenade agitée; maman paraissait très préoccupée; cependant, à la fin, elle sembla avoir pris une décision; elle fit monter Ellen dans sa chambre et nous pria, nous garçons, comme elle nous appelait, de sortir nous amuser pendant une heure.

Ce fut pendant ce temps qu'Henry me raconta son intéressante conversation avec sa cousine. Ses lascives descriptions avaient enflammé son imagination et il commençait à regretter que ce ne fût pas lui qui devait profiter des jouissances lubriques de sa mère. Aucun de nous ne douta un seul instant qu'elle aurait trouvé un moyen de jouir de moi; si nous en avions eu, nos doutes auraient été évanouis à notre entrée dans la maison.

Maman, pour la forme, embrassa d'abord son fils et m'embrassa ensuite bien plus tendrement, nous informant qu'elle avait écrit au pasteur que, nous trouvant tous deux très sages, elle lui serait grandement obligée s'il voulait lui permettre de garder son fils avec elle jusqu'au lundi et de garder aussi son neveu près de lui pour l'empêcher de recommencer ses vilaines manières qu'il paraissait avoir oubliées, à sa grande satisfaction, mais que cependant il vaudrait mieux pour lui d'avoir la présence d'un camarade intelligent et discret,

comme elle était heureuse d'en avoir rencontré un dans le neveu du pasteur.

Mon oncle, ne sachant exactement quoi penser de cette lettre, consentit immédiatement. De là sa joie, en nous communiquant cette heureuse nouvelle, doublement heureuse pour moi, car j'en augurai la perte de ma prétendue virginité.

Chère maman était radieuse de bonheur et me mena de suite dans la chambre où elle se proposait de me faire coucher. Je remarquai que c'était dans un endroit écarté des autres pièces, d'un accès facile, mais où on ne serait pas dérangé par les allants et venants.

— Voilà, mon cher fils, car j'espère que maintenant vous m'appellerez toujours maman, l'endroit où, j'espère, vous vous trouverez confortablement, et vous ne serez pas effrayé de vous trouver un peu loin des autres dans cette partie de la maison, mais dans le cas où vous le seriez, avant de me mettre au lit, je viendrai voir si vous dormez bien, vous pouvez être tranquille.

Elle m'embrassa alors et m'étreignit très amoureusement, je lui répondis de la manière la plus affectueuse, mais aussi la plus innocente en apparence. Elle soupira en pensant, du moins je me l'imaginai, qu'elle ne pouvait pas en faire davantage pour le moment, puis elle me ramena vers Ellen et Henry.

L'après-midi, le dîner et la soirée se passèrent sans incidents dignes d'être rapportés, excepté que maman s'absenta souvent et parut très préoccupée;

elle s'assit à côté de moi sur le sopha pendant qu'Ellen nous faisait de la musique, tenant ma main dans la sienne et la pressant souvent de la manière la plus affectueuse.

Henry était assis près d'Ellen, ce qui me permettait de lever souvent la tête et d'avancer mes lèvres pour un baiser enfantin : jamais elle ne me refusait; elle me donnait sa bouche avec ses lèvres à moitié ouvertes, mais elle n'osait pas encore me faire sentir le velours de sa langue; elle tressaillait et frisonnait souvent et était certainement très excitée.

Pendant l'après-midi Henry et moi avions eu le temps d'échanger nos idées; je lui dis que j'étais sûr que sa mère viendrait me rejoindre cette nuit et qu'il pouvait être certain que si elle venait elle resterait jusqu'au jour. Je lui conseillai de l'épier et quand il l'aurait vue quitter sa chambre à coucher pour venir vers moi, il pouvait hardiment se glisser dans la chambre de sa cousine, pour satisfaire ses désirs, mais de ne pas manquer de se retirer dès la pointe du jour. Je lui promis que si à ce moment sa mère voulait me quitter, je me chargerais de la retenir encore un quart d'heure pour lui permettre de mettre tout en ordre et de regagner sa propre chambre. Je l'avertis aussi de mettre un linge sous sa cousine (car il la ferait sûrement saigner) de manière à pouvoir l'emporter le matin afin de ne laisser aucune trace de ce qui se serait passé entre sa cousine et lui qui puisse être aperçu de sa mère, et de dire à Ellen de fein-

dre un profond sommeil quand sa tante rentrerait et de paraître ignorer absolument son absence pendant la nuit.

Un peu avant dix heures, elle pensa qu'il était temps pour les enfants, ainsi qu'elle nous appelait, de se mettre au lit. Son fils et sa nièce l'embrassèrent tous deux, et moi je réclamai aussi un baiser de ma nouvelle maman. Il fut donné et rendu d'une manière très passionnée, ses lèvres semblaient ne pouvoir se détacher des miennes et ses bras me pressaient dans une étreinte très amoureuse.

— Chère maman, lui dis-je, je vous chérirai de plus en plus chaque jour.

— Mon enfant chéri, je vous aime déjà vraiment autant que si vous étiez bien réellement mon fils.

Elle envoya les deux autres à leur chambre et m'accompagna elle-même à la mienne. Je la voyais frissonner de plaisir, elle fut heureuse de se débarrasser du bougeoir; elle fit elle-même ma couverture, me souhaita de bien dormir, et m'embrassa encore de la manière la plus passionnée, ce qui la mit dans une extrême agitation; j'avais senti que sa langue avait essayé de pénétrer entre mes lèvres. J'eus beaucoup de peine pour me contenir, mais cependant j'y arrivai.

A la fin elle me quitta me disant que plus tard elle viendrait elle-même s'assurer si je dormais bien. Je lui répondis que c'était trop aimable de sa part, mais que c'était absolument inutile, attendu qu'aussitôt que j'étais étendu, je m'endormais comme une toupie.

— Je suis heureuse d'apprendre cela, mon enfant, je viendrai voir cependant, car le changement de lit pourrait vous empêcher de vous endormir.

Et elle me serra encore passionnément contre son sein et me donna un très long baiser. Elle me quitta enfin en poussant un profond soupir, me souhaita une bonne nuit et ferma la porte, en ayant l'air de s'éloigner. Mais je m'imaginai qu'elle n'était pas partie bien loin, car je l'entendis revenir doucement sur ses pas, dans l'espoir probable de me voir déshabiller et d'apercevoir ma grosse pine; aussi je fis en sorte de satisfaire sa curiosité.

Je me dépêchai de me déshabiller, et avant de mettre une chemise de nuit d'Henry, qu'on avait mise sur le lit pour moi, je pris le pot de chambre et me tournai juste en face de la serrure, entièrement nu et la pine à la main.

Elle bandait à moitié, mais quand j'eus pissé, je la secouai un peu, je la décalottai deux ou trois fois et la branlai enfin énergiquement, afin de la faire désirer encore davantage par ma chère maman. Je pris la chemise de nuit, et me tournant vers la lumière, je fus très longtemps avant de l'enfiler, pour lui permettre d'avoir une pleine vue de ma grosse pine, bandant à tout casser et collée contre mon ventre. J'éteignis alors la lumière et me glissai rapidement dans le lit. J'écoutai attentivement et crus entendre un profond soupir à moitié étouffé, puis des pas s'éloignant sans bruit. Je me tins éveillé, me demandant comment je devais la recevoir. Devais-je feindre d'être pro-

fondément endormi, ou bien prétendre que le changement de lit et la pensée de ses bons baisers m'empêchaient de dormir ? Je me décidai enfin à paraître endormi profondément, voulant voir comment elle arriverait à ses fins, ce qui me permettrait en même temps de jouer la surprise.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais couché, lorsque je vis un filet de lumière filtrer à travers le trou de la serrure; j'avais pris une pose qui facilitait le dénouement : j'étais étendu sur le dos, les couvertures découvrant en partie ma poitrine, et j'avais placé sur ma tête la main qui était du côté où elle devait approcher. Naturellement, ma pine bandait à tout casser, et, comme j'avais retiré le gros couvre-pieds, elle soulevait facilement les draps et la légère couverture.

Je fermai les yeux et respirai fortement; elle ouvrit doucement la porte et entra; elle se retourna pour la fermer, et pendant ce temps, d'un œil à moitié ouvert, je la regardai et vis qu'elle n'avait sur elle qu'une robe de chambre lâche, qui, s'étant un peu ouverte dans son mouvement pour se retourner, me permit de voir qu'elle n'avait dessous que sa chemise. J'aperçus même sa poitrine ravissante, ce qui me fit de suite raidir la pine à en éclater, de sorte que lorsqu'elle arriva près de moi, elle pointait extraordinairement, soulevant drap et couverture.

Elle s'arrêta pour jouir assurément du coup d'œil; elle approcha alors la lumière de ma figure, me demandant à mi-voix si j'étais endormi.

Naturellement, je ronflai plus fort, entr'ouvrant la bouche, comme plongé dans le plus profond sommeil. Elle tourna alors son attention sur l'objet frémissant et se hasarda à le toucher doucement; puis, devenant plus hardie, elle le prit à pleine main par-dessus les couvertures, tournant alors la lumière vers ma figure, mais je restai immobile. Elle posa alors la bougie par terre, et prenant une chaise, s'assit tout près de mon lit; alors elle me parla encore à voix basse. Voyant que je continuais à respirer bruyamment. elle insinua sa main sous les couvertures déjà à moitié retirées, la glissa avec beaucoup de précautions jusqu'à ma pine qu'elle empoigna doucement. Je sentis alors tout son corps trembler et sa respiration devenir courte et rapide. Elle fit aller doucement sa main depuis les poils jusqu'à la tête, paraissant excessivement excitée par son énorme grosseur; quand elle atteignit la tête, l'outil se gonfla énormément dans sa main. Elle le lâcha et se tourna vers moi pour voir si cela ne m'avait pas réveillé; mais je dormais profondément. Elle parut alors s'enhardir davantage, car elle appliqua ses deux mains à la fois, et il était évident qu'elle s'était agenouillée, prenant ainsi la meilleure position pour satisfaire ses désirs.

Je la sentis mettre les mains l'une au-dessus de l'autre, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât, s'apercevant que la tête dépassait encore beaucoup sa troisième mesure. Je l'entendis pousser une exclamation involontaire de surprise de trouver une pareille

longueur. Sa curiosité s'augmentant de plus en plus par ces attouchements, elle retira entièrement drap et couverture de manière à pouvoir voir aussi bien que toucher.

Quand elle m'eut découvert, elle se leva, prit la lumière et la passa encore devant mes yeux, puis la dirigea enfin vers ma pine. Etant alors persuadé qu'elle était trop occupée pour me regarder, j'ouvris à moitié les yeux et la vis penchée très près au-dessus de l'énorme objet de son admiration. Je l'entendis s'exclamer d'une voix très basse :

— C'est merveilleux ! jamais je n'aurais pu m'imaginer une chose aussi grosse ! surtout chez un enfant aussi jeune ! Oh, il faut que je la possède ! Oui ! il faut que je la possède !

Elle l'étreignit alors plus fortement qu'auparavant : puis se levant, elle prit la bougie qu'elle plaça au pied du lit : prenant alors ma pine à deux mains, la branlant de haut en bas, puis approchant sa figure, elle embrassa la tête, qui se mit à se gonfler plus que jamais.

Je jugeai le moment venu d'entrer en jeu et de me réveiller. Elle cessa immédiatement de la tenir, se releva, mais agitée comme elle l'était, elle oublia de me recouvrir. J'ouvris les yeux en feignant une grande surprise, mais reconnaissant maman, je dis :

— Oh ! c'est vous, ma chère maman ? J'étais en train de rêver de vous d'une manière si délicieuse. Oh ! donnez-moi un baiser, n'ayant pas

l'air, avec intention, de m'apercevoir que j'étais tout nu.

Elle se pencha et m'embrassa tendrement en disant :

— Mon cher enfant aimé, je suis venue voir si vous n'aviez besoin de rien et je vous ai trouvé tout découvert avec cette « affaire » extraordinaire qui est toute raide.

Elle l'avait prise dans sa main gauche tout en se penchant pour m'embrasser. Je me décidai subitement à jouer avec elle le même jeu qui m'avait réussi avec ma tante.

— Ma chère maman, je n'aurais jamais osé vous parler de « ça », mais cela me fait beaucoup souffrir en devenant si dur, et, ainsi que vous pouvez le sentir, en se gonflant et frissonnant au moindre attouchement. Je ne sais que faire et cela me fait paraître tout drôle, surtout quand vous le pressez doucement comme en ce moment; chère maman, pouvez-vous m'enseigner comment je puis me guérir, je vous aimerai si tendrement.

Elle se pencha alors et m'embrassa plus lubriquement, enfonçant de suite sa langue dans ma bouche. Je la lui suçai, lui disant que c'était bien doux. Mais ma pine devenait outrageusement impatiente.

Je la suppliai de m'enseigner quelque remède pour me soulager. Elle me regarda longtemps et très attentivement, rougissant ou pâlissant tour à tour.

— Oui, mon cher enfant, je puis te soulager,

mais c'est un secret que je n'ose vraiment pas confier à un enfant aussi jeune.

— Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi, vous savez que je suis un jeune homme, et les hommes savent garder un secret, sans cela ils seraient méprisés; en outre, ma chère maman, vous aimant comme je vous aime, ce serait pour moi une double raison de garder le secret, ce que vous voudrez bien me confier.

— Je veux bien te croire, mon enfant, et tu vas juger de suite, par ce que je vais te faire, combien je me sacrifie tout entière pour te soulager.

En disant cela, elle quitta sa robe de chambre et sauta dans le lit à mon côté.

— Oh ! comme vous êtes gentille, chère maman, dis-je en la prenant dans mes bras et en l'embrassant amoureusement, sentez, chère maman, comme elle est beaucoup plus dure, aussi dites-moi de suite ce qu'il faut faire pour me soulager.

— Eh bien ! mon cher enfant, nous, femmes, nous sommes faites pour détruire les raideurs de ce genre, nous avons une fente pour les mettre dedans et là elles se réduisent petit à petit.

— Oh ! où ! où ! chère maman, dites-le moi ?

Elle prit ma main et la porta à son con, qui était déjà tout mouillé du plaisir et de l'excitement qu'elle avait eus.

— Ici, touche cela, ne sens-tu pas une ouverture ?

— Oh ! oui, mais comment vais-je faire pour

entrer là-dedans, est-ce que ça ne va pas vous faire mal ?

— Je vais te montrer.

Elle se mit sur le dos, ouvrit les cuisses, et me pria de me mettre sur son ventre avec mes deux jambes entre les siennes, puis guidant mon membre enflammé, elle frotta sa grosse tête entre les lèvres de son con pour la mouiller et me dit de pousser doucement en avant, car je l'avais tellement gros qu'autrement je pourrais la blesser. Jouant le novice dans la perfection, je l'enfonçai maladroitement, mais doucement jusqu'aux couilles. Elle soupira des « oh! oh! » quand il fut tout à fait au fond; puis jetant ses jambes sur mes reins et ses bras autour de ma taille, elle me dit de faire aller mon derrière en avant et en arrière, enfonçant mon « affaire » toujours le plus loin que je pourrais. J'étais tellement excité qu'après deux ou trois coups, je déchargeai.

Elle le fit aussi avec un gros soupir convulsif. Je ne manquai pas de m'écrier :

—Oh! ma chère maman! oh! arrêtez! je me meurs; je... me... meurs!

Ses pressions intérieures étaient convulsives et firent vite redresser ma pine; elle avait collé ses lèvres aux miennes, me fourrant sa langue dans la bouche et me demandant la mienne.

— Oh! ma chère maman, quelles célestes jouissances vous m'avez données; en vérité, vous m'avez en effet enlevé ma raideur, mais ne sentez-vous

pas que c'est de nouveau très dur; il faut encore me soulager de suite.

— Mon cher enfant, je serai toujours prête à le faire, mais cela doit être un secret sacré entre nous, sans cela il ne me sera plus possible de le faire.

On peut aisément supposer que mes protestations à ce sujet furent des plus violentes. Nous recommençâmes encore, encore et encore. Maman me déclara que j'étais un excellent élève. Quatre fois je fis couler dans son con avide et brûlant des torrents de foutre.

A la fin, elle me pria de la retirer, disant que cela nuirait à ma santé de le faire encore. Je déconnai donc et nous nous embrassâmes mutuellement avec passion. Je lui manifestai alors le désir de voir l'endroit qui m'avait donné ces joies célestes. Elle se prêta avec une aisance et une grâce admirable à ma curiosité enfantine; elle quitta sa chemise, m'en fit faire autant, de manière à pouvoir admirer les beautés de nos formes.

Il n'y avait aucune exagération dans la grande admiration que j'éprouvai pour la beauté de ses formes ravissantes, mais je m'exprimai d'une manière naïve et innocente, ce qui la fit rire de bon cœur et la confirma dans son idée qu'elle était non seulement la première femme que je voyais nue, mais qu'elle était aussi la première que je connusse intimement ou qui m'eût fait connaître les plaisirs sensuels; aussi sa joie était grande de penser qu'elle m'avait pris ma virginité et qu'elle avait

été la première à m'initier aux délicieux mystères d'amour.

Naturellement, je fis tout ce que je pus pour ne pas amener chez elle une déception de ce qui paraissait lui faire tant de plaisir, et je puis ajouter que ce fut la dernière fois que j'agissais ainsi, car je devenais tous les jours de plus en plus homme, je pris carrément ensuite le taureau par les cornes et je manquais rarement de réussir.

Nous nous levâmes et elle se tourna dans tous les sens pour me laisser bien voir les rares beautés de sa personne, m'expliquant elle-même ses propres beautés, les seins, les fesses, son ventre bien blanc et poli, sans un pli, quoiqu'elle ait eu un fils; elle était, en effet, une des rares femmes auxquelles rien ne reste après un pareil événement.

Sa poitrine, sans être aussi grosse que celle de ma tante, était ferme et excessivement blanche, avec des petits bouts roses, plus gros que ceux d'une jeune fille, mais pointant bien raides et invitant à les sucer. Quant à son con, elle se coucha sur le dos, ouvrit ses cuisses et me permit la plus minutieuse inspection.

J'ai déjà fait allusion à son clitoris, tel que l'a décrit Ellen à Henry; il était très gentiment développé, un peu moins long que celui de Frankland et pas aussi gros. Comme je lui touchais le con et que j'y avais introduit mes doigts pour le tenir un peu ouvert, cela l'excita et monsieur le clitoris

releva la tête et sortit de sa cachette, excessivement raide et enflammé.

Je parus extraordinairement surpris de voir qu'elle aussi avait une petite « affaire », me servant avec intention de l'expression des enfants. Je me mis à jouer avec.

— Oh! m'écriai-je, il faut que je l'embrasse !

Je fis ainsi que je l'avais dit et commençai à le sucer.

Cela la mit furieusement en chaleur, et saisissant ma pine qui bandait à nouveau, me coucha sur elle et s'introduisit une fois de plus mon saucisson.

Nous tirâmes un coup délicieux, sans nous presser, ce ne fut qu'à l'approche de la crise finale que nous activâmes nos mouvements. C'était une femme excessivement passionnée et qui avait été privée très longtemps de notre sexe; aussi, maintenant que ses portes étaient ouvertes, rien ne pouvait résister au torrent de ses passions lubriques.

Je l'enfilai encore deux fois sans déconner. Alors tout en me remerciant pour les délices que je lui avais fait éprouver, elle se leva pour satisfaire un besoin naturel, m'invitant à en faire autant et à nous laver tous deux de manière à rafraîchir et à rendre de la vigueur à nos nerfs épuisés.

Elle me lava elle-même et je lui rendis le même service. Elle insista encore pour me faire coucher sur le dos, disant qu'elle ne pouvait se rassasier d'admirer cette maîtresse pièce de la nature, comme elle l'appelait.

De voir et de toucher, elle en arriva bien vite

à sucer, ce qui me fit bander de suite. Faisant toujours l'ignorant, je lui demandai s'il n'était pas possible de nous donner mutuellement ce plaisir.

— Oh ! oui, mon cher enfant, je suis si heureuse de penser que cela peut te plaire! Mets-toi sur le dos, je me mettrai sur toi dans le sens contraire, et pendant que je sucerai cet énorme joujou, dont la tête peut à peine entrer dans ma bouche, tu feras tout ce que tu voudras avec ma fente.

— Est-ce que c'est ainsi que ça s'appelle, chère maman ?

— C'est un de ses noms, car il y en a beaucoup d'autres; les hommes l'appellent généralement « con », de même que nous appelons votre affaire « pine », il est juste que tu saches leurs véritables noms.

— Pine et con ! Oh ! je ne l'oublierai pas. Ainsi, laissez-moi vite sucer votre admirable con.

Nous nous gamahuchâmes mutuellement et avalâmes tous deux la double émission finale; nous continuâmes quand même nos brûlantes caresses, jusqu'à ce que nous fûmes à nouveau en pleine vigueur aspirant à de plus solides amusements.

— Mon cher enfant, tu es un si docile et si bon écolier, que je dois t'apprendre plusieurs manières d'enlever la raideur de ce gros morceau, qui paraît plus désireux que jamais d'être encore soulagé. Je vais te montrer la manière que mon mari préférait pour jouir de moi.

Elle s'accroupit sur ses genoux, me présentant son joli derrière, me dit de m'agenouiller derrière

elle et de lui mettre ma pine dans la main, qu'elle fit de suite glisser entre ses cuisses. Elle m'avoua que de cette manière la pine devait entrer bien plus loin, ce qui était la vérité. Quand elle fut entrée jusqu'aux couilles, elle me dit d'admirer, d'apprécier, de tripoter les splendides fesses de son derrière, m'avouant que tout cela l'excitait énormément.

Naturellement, c'est ce que je fis, admirant non seulement leur largeur et leur fermeté, mais aussi les magnifiques mèches soyeuses et frisées qui se promenaient entre ses fesses, couvrant son magnifique trou du cul rose.

Après l'avoir ainsi excitée, elle me pria de m'avancer sur elle et de jouer d'une main avec le bout de son téton, pendant qu'avec l'autre je lui chatouillerais son clitoris.

Je fis tout cela admirablement bien, avec cependant un certain air de maladresse. Elle me dit que je serais bientôt parfait. Nous tirâmes encore deux coups, mais elle tomba alors en avant, m'entraînant avec elle, car elle ne m'avait pas permis de me retirer; puis, nous tournant sur le côté, encore emmanchés l'un dans l'autre, nous tombâmes tous deux dans un profond sommeil pour nous réveiller quand il faisait grand jour.

Maman sauta hors du lit, ce qui obligea ma pine à déloger. Elle était alarmée de penser que les gens de la maison pouvaient être déjà levés. Je la suppliai d'essayer encore une fois de me soulager de la raideur qui venait encore de me saisir,

comme elle pouvait le voir et s'en assurer elle-même en touchant.

— Non, mon cher enfant, il ne faut pas faire d'imprudence, ma nièce a pu se réveiller et être inquiète de mon absence, elle peut se lever pour me chercher. Aussi, au revoir, mon chéri, dors encore.

Elle m'embrassa tendrement, mais il me fut impossible de lui faire autre chose, seulement elle promit de chercher une occasion pendant le jour et de m'en donner tant que je voudrais la nuit prochaine. Elle me laissa et je me réjouis de l'heureux hasard qui avait fait tomber dans mes bras une femme aussi désirable et aussi charmante, me félicitant de mon stratagème pour la convaincre qu'elle était bien vraiment mon premier professeur dans l'art de l'amour, circonstance toujours chère à l'imagination du beau sexe. Je m'endormis encore facilement, me demandant comment Henry s'en était tiré avec sa cousine. Ma chère maman ne permit pas qu'on vînt me déranger; elle était entrée elle-même deux ou trois fois dans ma chambre, mais m'avait trouvé toujours profondément endormi.

Elle entra enfin juste au moment où je m'étais levé pour satisfaire un besoin naturel. Je me précipitai vers elle, je l'embrassai tendrement, je fermai la porte et l'obligeai, sans trop lui faire violence, à s'approcher du lit. Je la fis se courber sur le ventre au bord du lit, je relevai jupons et chemise, je m'agenouillai, je lui gamahuchai le

con par derrière, tellement, qu'elle me pria de me lever et de l'enfiler; tout cela fut l'affaire d'une minute ou deux. Alors ma pine en fureur, aidée par l'épaisse salive dont je lui avais tout barbouillé le con en la gamahuchant, fut dirigée vers sa fente et s'engouffra d'un seul coup aussi loin que le lui permirent mes couilles, ainsi que son magnifique derrière.

Ma pine étant entièrement engloutie, je m'arrêtai un moment pour peloter et louer ses magnifiques fesses; puis, me courbant, je chatouillai son bout de téton d'une main et branlai son clitoris de l'autre.

Ce fut bientôt fait. Après mon long repos et mon sommeil réparateur, j'arrivai de suite au dénouement, mais cependant pas plus vite que ma chère et passionnée maman, qui se joignit à moi dans une copieuse décharge, avec une joie délirante et les plus délicieuses pressions intérieures, car elle était le plus parfait et le mieux accompli des acteurs dans les combats de l'amour, et dans son genre, était digne de ma ravissante tante et de ma bien-aimée Frankland, et tout aussi accomplie qu'elles dans l'abandon de la luxure et de la lubricité, quoique jusqu'à ce moment je n'eusse encore essayé que les plaisirs dans les voies ordinaires.

Ses exquises pressions intérieures avaient empêché ma pine de débander, et après lui avoir laissé goûter sa jouissance pendant une ou deux minutes, je me remis en mouvement, ce qui fit reprendre

ses sens à maman qui essaya de s'échapper. Mais avant qu'elle se fût aperçue où elle était, j'avais enflammé sa nature ardente et lascive, et elle devint aussi avide que moi de cette reprise qui fut naturellement plus longue que la précédente. Je me levai le plus possible sur mes genoux pour contempler le jeu extraordinaire de ses reins et les trémoussements en tous sens de son joli derrière. Je louai à haute voix ses délicieuses manœuvres, les secondant de mon mieux, jusqu'à ce que de plus en plus excités, nos mouvements devinrent de plus en plus rapides et furieux; je me courbai pour la seconder en lui branlant le clitoris, la crise finale nous saisit tous deux dans une agonie de jouissance et je m'abattis presque sans connaissance sur son dos.

Nous restâmes très peu de temps l'un et l'autre insensibles à tout, quand maman, se rappelant les risques que nous courions d'être découverts, me supplia de me retirer et de la laisser partir; elle se leva et se jeta dans mes bras, collant ses lèvres aux miennes dans un baiser des plus passionnés; puis, se baissant, elle suça un peu ma pine molle et tombante, faisant jouer sa langue tout autour et même dans le canal de l'urètre. C'était si délicieux, que le membre ravi en témoigna toute son appréciation de plaisir en se tendant de suite en pleine érection. Maman lui donna une petite tape, lui dit qu'il était un charmant et délicieux bébé qui ne savait pas encore se conduire lui-même. Elle m'embrassa encore et se sauva, mais je pouvais aisément

voir que ce n'était pas sans regret pour elle ni pour moi. Elle me dit que son fils avait été aussi paresseux que moi, ajoutant que le déjeuner nous attendait tous deux.

Je finis rapidement ma toilette et les trouvai tous autour de la table.

Ellen rougit profondément quand elle me vit. Un regard d'Henry m'avertit qu'il avait réussi, et cela me prouva que non seulement Ellen savait ce que j'avais fait, mais que moi aussi je savais ce qu'elle avait fait. De là sa rougeur quand elle m'aperçut. Je souris, la regardant d'un air entendu, et comme elle avait surpris le signe d'intelligence entre Henry et moi, elle ne se sentait pas du tout à son aise.

Naturellement, maman ignorait tout ce qui s'était passé dans son lit pendant qu'elle était dans le mien; elle fut affectueuse avec tout le monde, mais elle avait une tendance à faire plus particulièrement attention à moi. Nous avions déjeuné tard, aussi nous dûmes nous presser pour aller à l'église. Maman emmena Ellen dans un petit panier à poney, tandis qu'Henry et moi nous prenions un chemin plus court à travers champs.

Henry me raconta comment il avait épié sa mère, comment il s'était approché tout doucement de la porte et, comme le lit est juste vis-à-vis le trou de la serrure, comment il avait vu et s'était réjoui de nos procédés, particulièrement par ce qu'il savait que je faisais semblant de dormir.

— Tonnerre de Dieu ! dit-il, que maman est

donc belle femme ! Je ne pouvais pas m'arracher de là, et je restai jusqu'au moment où, nus tous deux, vous arrivâtes à la grande scène. Le superbe con poilu de ma mère, ses jolis tétons et son derrière, me rendirent presque fou de désirs; je l'aurais certainement violée si j'avais été seul avec elle. Quelle superbe énergie quand elle tira son coup. Je n'y tenais plus et me ruai aux côtés d'Ellen. Elle était endormie. Je la pris dans mes bras et la réveillai en lui caressant son ravissant petit con. Elle ouvrit les yeux et, pensant que c'était maman, elle se retourna pour lui rendre la pareille, et s'écria, en trouvant sous sa main mon vit bien tendu :

— Ah ! mon cher Henry, comment es-tu venu ici ? Maman va sûrement nous attraper !

— Oh ! non, mon amour, maman a autre chose à faire, elle s'est glissée dans la chambre à Charles pour se faire faire ce que j'ai l'intention de te faire moi-même.

— Elle était trop effrayée pour me croire, je fus obligé de la conduire à votre porte. Je regardai d'abord moi-même et vis que vous étiez encore après. A ce moment, maman t'entourait le corps de ses bras et de ses jambes, ce qui me permettait de voir aller et venir ton immense pine qui s'enfonçait avec une vigueur extraordinaire. Je murmurai à Ellen de regarder à son tour; pendant qu'elle regardait, je me baissai, m'assis par terre et me mis à la gamahucher; elle déchargea pres-

que immédiatement et elle était si excitée qu'elle me remplit presque la bouche.

Je me relevai, et approchant ma pine près de son con, je la fis entrer jusqu'à la tête, mais j'étais moi-même si excité par tout ce que je faisais et ce que j'avais vu avant, que je déchargeai de suite dans une agonie de plaisir, étouffant à moitié un cri de volupté, qui aurait été entendu par toi et maman si vous n'aviez pas été si occupés à autre chose.

Ellen était si excitée par ce que je venais de lui faire par la scène qui se passait sous ses yeux et qu'elle n'avait pas cessé de regarder, qu'elle me laissait faire tout ce que je voulais. Mais mon cri l'avait effrayée, spécialement aussi parce que dans la dernière poussée que je lui avais donnée, je l'avais envoyée frapper de la tête contre la porte, ce qui avait fait un certain bruit. Elle se releva et me délogea de la petite place que j'avais prise dans son con. Elle se tourna pour m'embrasser avec passion et me murmura de nous en aller ailleurs.

Je la pris par la taille et nous regagnâmes rapidement le lit de maman.

La lumière me permit de trouver un linge : j'expliquai à Ellen que c'était pour ne laisser aucune trace de ce qui allait se passer. Elle était vraiment trop excitée et trop désireuse du morceau pour faire la moindre résistance. Je la priai de retirer sa chemise, car elle avait dû voir que Charles et maman étaient tous deux entièrement nus; elle

obéit de suite, car elle était à ce moment encore plus avide que moi de jouir; je quittai aussi ma chemise.

Pendant un moment, nous nous embrassâmes mutuellement, nos corps nus, ma pine était aussi dure que du fer; elle s'en empara pendant que je caressais son con ravissant. Je l'aidai à se mettre au lit; elle s'étendit de suite sur le dos, ouvrant largement les cuisses, comme elle avait vu faire à maman. Je me penchai et donnait un baiser brûlant à son con encore tout gluant de son foutre mélangé au mien; je léchai deux ou trois fois son clitoris, ce qui l'enflamma à un degré tel qu'elle n'en avait jamais encore ressenti de pareil.

— Oh ! Viens dans mes bras, mon cher Henry, et faisons ensemble ce qu'ils faisaient et qui paraissait leur faire tant de plaisir.

Elle avait remarqué avec quels ravissements maman jouissait de toi et elle avait aussi remarqué combien ta pine était bien plus grosse que la mienne; elle avait fait en elle-même ce raisonnement bien naturel : si une aussi énorme donne tant de plaisir à sa tante, la mienne qui est bien plus petite ne pouvait lui faire de mal; de là son avidité de la posséder.

Je ne la fis pas attendre, mais me jetant entre ses cuisses bien ouvertes, j'approchai vite la tête de ma pine des lèvres avides de son petit con. Je la frottai deux ou trois fois de haut en bas et de bas en haut entre ses lèvres saillantes et à moitié ouvertes, un peu pour les lubrifier et un peu pour

l'exciter davantage; puis poussant doucement en avant, j'introduisis d'abord la tête que je fis entrer et sortir plusieurs fois, ce qui la fit me supplier de l'enfoncer davantage. J'obéis très doucement jusqu'au moment où je rencontrai un obstacle; je savais qu'il fallait que je force, ce qui lui ferait du mal; aussi je continuai simplement d'aller et de venir sans entrer plus loin, ce qui la rendit tellement vorace d'en avoir davantage qu'elle jeta ses jambes sur mon dos et souleva son derrière à la rencontre de mes coups. Je saisis le moment propice, et d'un seul coup très violent, je brisai tous les obstacles et enfonçai ma pine entière au plus profond de son con.

L'attaque et ses effets étaient si inattendus d'Ellen que, lorsqu'elle sentit son pucelage se déchirer, elle poussa un cri de souffrance et fit tous ses efforts pour me déloger. Mais j'étais trop bien enfoncé pour que tous ses efforts n'eussent d'autre effet que de m'enfoncer davantage.

Je restai un certain temps immobile, et quand je vis que sa souffrance était en partie passée, je commençai un mouvement de va-et-vient qui, sans cependant l'exciter, lui fit éprouver une sensation agréable.

J'opérai alors de plus en plus vite jusqu'au moment où la crise me saisit et où je fis jaillir dans elle un torrent de foutre brûlant qui adoucit de suite les parties endolories; de sorte que lorsque je repris connaissance et que ma pine fut également revenue à sa première vigueur, je sentis par des

pressions intérieures que sa passion était enfin allumée. Je la foutis trois fois sans déconner; la troisième fois, elle parut éprouver plus de plaisir; cependant elle disait ressentir encore un peu de peine.

Je lui conseillai alors de se lever, de se rafraîchir avec de l'eau pour soulager les parties endolories et de laver les traces de sang dont ses cuisses étaient couvertes. Tu avais eu une bonne idée de penser au linge : en résumé, j'ai suivi dans toute cette affaire les conseils que tu m'avais donnés et que tu tenais de tes expériences quand tu avais pris les pucelages de madame Vincent et de tes deux sœurs; sans toi, je ne m'en serais pas tiré aussi bien, quoique mes expériences avec ton admirable tante, m'aient donné beaucoup de goût pour l'art de foutre.

J'eus beaucoup de peine à persuader à Ellen de me permettre de le lui remettre, car elle déclara qu'elle avait affreusement souffert quand je lui avais brisé son pucelage. Cependant, après l'avoir bien gamahuchée, j'avais enflammé ses passions, et ayant bien lubrifié la tête de ma pine, j'entrai bien doucement et ne fis que des mouvements très lents. Je déchargeai sans l'avoir fait décharger elle-même. Mais sa fente bien graissée me mettant plus à l'aise pour mes mouvements, elle déchargea avec un plaisir extrême quand je fis couler mon foutre pour la seconde fois.

Cependant, comme elle avait encore une certaine appréhension, et surtout la crainte que ma-

man ne revienne, je pensai qu'il était sage de me retirer dans ma chambre, persuadé que maintenant que le chemin était ouvert, avant peu de temps, sa nature lascive aidant, elle serait on ne peut plus friande de ce genre de sport. A la vérité, elle ne pouvait s'imaginer comment maman pouvait s'entrer ton énorme pine; car me dit-elle ensuite, elle est aussi grosse que mon poignet et plus longue que la main, et cependant elle semblait glisser dans maman avec aisance et plaisir, « tandis que la tienne, mon pauvre Henry, qui n'est pas plus grosse que mes deux doigts et à peine un peu plus longue, m'a fait tant de mal ! » Je lui assurai que c'était seulement pour la première nuit et que si elle voulait baigner son con dans de l'eau chaude deux ou trois fois dans la journée, et mettre avec son doigt, aussi loin qu'elle pouvait l'entrer, un peu de glycérine sur les endroits endoloris, elle verrait la nuit suivante qu'elle ne sentirait plus aucune peine et qu'elle aurait, au contraire, autant de plaisir que maman. Sur cet avis, je la laissai se reposer et regagnai ma chambre sans avoir été vu.

Nous nous entendîmes alors pour savoir ce que nous dirions au pasteur qui ne manquerait pas de nous interroger à ce sujet.

La villa de madame Dale ne faisait pas partie de notre paroisse, mais elle était venue à notre église, en partie pour enlever tout soupçon de l'esprit du pasteur et aussi pour le remercier de nous avoir permis de rester chez elle.

Nous savions donc que nous devions aller au presbytère et y prendre notre lunch. Nous convînmes pour cette fois-ci de ne faire aucune confidence au pasteur, mais simplement de lui dire que, pour rassurer la mère d'Henry, nous avions avec intention été très sages et très tranquilles; que comme Ellen couchait avec elle, c'était une double raison pour gagner sa confiance.

Ceci étant convenu avant d'arriver à l'église, nous entrâmes. Après le service, nous nous dirigeâmes tous vers le presbytère. Le pasteur avec madame Dale, Henry avec Ellen et moi avec ma tante. Ma tante me pressa le bras, me demandant si j'avais eu madame Dale, qui paraissait une très belle femme digne d'être possédée.

— Oh ! mon Dieu, non. Je n'en ai pas eu l'occasion, même si elle eût consenti. J'ai joué l'enfant ignorant pour faciliter Henry avec sa cousine. Je crois que nous lui avons enlevé un peu de ses soupçons, mais elle est encore jalouse et le surveille de très près. Ellen couche avec elle, ce qui rend la tâche d'Henry plus difficile.

Elle m'a beaucoup interrogé sur le genre d'intimité existant entre nous; j'ai pris un tel air de candeur et d'innocence dans mes réponses qu'elle est tout à fait charmée qu'Henry ait rencontré un tel camarade. Je suis persuadé qu'elle ne va pas tarir en louanges sur ma conduite modeste et discrète.

Cela arriva comme je l'avais dit; madame Dale me louangea avec un tel air de candeur et de sin-

cérité que ma tante fut convaincue que rien ne s'était encore passé entre nous.

Pendant que les dames discutaient sur les robes et les chapeaux qui avaient fait leur apparition à l'église, le pasteur nous fit faire à Henry et à moi un tour dans le jardin en attendant le lunch. Il commença alors, comme ma tante l'avait fait, à nous questionner sur nos actions et pourquoi madame Dale avait voulu nous garder. Les mêmes réponses qui avaient satisfait ma tante le satisfirent également, et pour le moment, je n'avais fait que gagner la confiance de madame Dale.

— Mon chère Charles, dit mon oncle, il faut maintenant que d'une manière quelconque tu t'arranges pour lui faire voir ta grosse pine, sans naturellement qu'elle s'en doute, et je puis t'assurer, d'après mes connaissances sur la nature des femmes, qu'elle trouvera moyen de la posséder, seulement il faut faire l'ignorant, être très maladroit et lui laisser croire qu'elle t'apprend tout, ce qui lui occasionnera un double plaisir et l'empêchera de te questionner pour savoir qui t'a fait ton éducation, si elle croyait que tu es déjà instruit.

Je riais en moi-même de ses sages conseils et pensais comme tous ceux qui connaissent un peu le monde s'entendaient pour me donner le même avis. Mais mon oncle était loin de supposer que j'avais déjà suivi point par point la conduite qu'il me conseillait pour l'avenir.

Nous entrâmes à la maison quand nous entendîmes sonner la cloche du lunch. Madame Dale

complimenta le pasteur sur les progrès de son fils comme instruction et comme éducation, se félicitant en même temps d'avoir rencontré pour son fils, dans le neveu du pasteur, un compagnon aussi modeste, aussi correct et d'aussi bonne tenue : c'était moi.

Au moment de retourner à la maison, Elle demanda la faveur de marcher, espérant sans doute avoir Henry comme compagnon de route. Mais maman, tout en accédant à sa demande, avait encore trop de doutes; aussi elle prit Henry avec elle, me confiant le soin d'escorter Ellen. C'était une occasion pour moi.

Ellen rougit et me prit le bras en sortant du presbytère. Mon oncle, au moment du départ, me regarda ainsi qu'Ellen avec l'air de dire : « Je sais bien ce qui va arriver. »

Nous marchâmes assez rapidement jusqu'à ce que nous ne fussions plus en vue de personne. Je m'arrêtai alors, et embrassant tendrement Ellen, je lui dis combien j'étais heureux du bonheur que j'avais pu lui procurer en attirant sa tante dans ma chambre la nuit dernière. Elle fut excessivement confuse à la pensée que je savais comment elle avait occupé la dernière nuit, je la plaisantai un peu là-dessus, lui affirmant qu'il n'y avait point de secret entre Henry et moi, et qu'en réalité si je n'avais pas été très complaisant, elle n'aurait jamais trouvé l'occasion de sentir les grands plaisirs qu'elle avait dû éprouver dans les bras d'Henry.

Je savais qu'elle n'en avait pas eu beaucoup, mais je voulais la mettre sur ce terrain et lui faire raconter à elle-même ses sensations, étant bien déterminé à ce qu'elle me fasse ses confidences. Elle me répondit qu'à la vérité elle n'avait éprouvé que de la souffrance, et qu'elle n'aurait jamais permis à Henry de faire ce qu'il avait fait, si elle avait connu le mal que cela faisait, elle avait été déçue en voyant comment sa tante pouvait éprouver de jouissances avec une affaire considérablement plus grosse que celle d'Henry.

Je souris à son allusion à l'énormité de ma pine, m'imaginant bien que sa curiosité lui ferait bientôt désirer de la voir. Je lui répondis que c'était mieux pour elle de n'avoir eu, pour la première fois, qu'un petit morceau, mais que maintenant elle ne souffrirait plus, même en s'enfilant une saucisse aussi grosse que la mienne.

— Oh ! quand je pense à l'immense grosseur de la vôtre, je ne puis m'imaginer comment vous osiez, quoique ma tante parût en éprouver un grand plaisir, la pousser dans elle avec une telle vigueur.

— Ma chère Ellen, c'était justement son énorme grosseur qui a tenté maman, et si elle n'avait pas été plus grosse que celle d'Henry, je ne pense pas qu'elle serait venue me rejoindre la nuit dernière.

— Mais comment a-t-elle osé se conduire ainsi ?

— La curiosité de jouir d'une pine d'une grosseur peu naturelle, ma chère.

— Saviez-vous qu'elle devait venir ?

— Oui et non. J'avais remarqué que j'avais excité ses passions lorsque par hasard je lui avais laissé voir mes immenses dimensions.

— Oui, Henry m'a raconté tout ce que vous aviez fait, mais je n'aurais pas cru cependant que ma tante serait allée vous trouver. Comment cela est-il arrivé, racontez-le moi ?

— Eh bien, si vous me promettez de ne jamais en parler à votre tante, je vous raconterai tout.

— Elle entra et me trouva endormi en apparence; elle me toucha, et voyant que je ne me réveillais pas, elle me découvrit doucement, regarda ma pine qui bandait à tout casser, la caressa, l'embrassa, et comme je n'y tenais plus, je me réveillai, me plaignant de la raideur que j'éprouvais dans cette partie, lui demandant si elle connaissait un remède pour me soulager. Elle me répondit que oui, mais que c'était un grand secret qu'elle osait à peine me confier, et si elle le faisait, elle était effrayée d'une aussi grosse et longue affaire comme *cela*, dont la tête dépassait encore trois largeurs de sa main, mais que si je voulais être discret, elle essaierait. Elle se coucha à côté de moi et m'apprit à l'enfiler. Je sais maintenant que vous avez eu beaucoup de plaisir à nous voir tous deux entièrement nus en pleine action. Est-ce que cela vous a bien fait plaisir, Ellen ?

— Certainement, mon cher Charles, c'était très excitant et je me sentis toute drôle par tout le

corps; mais est-ce qu'elle a vraiment plus de trois largeurs de main ?

Je fus ravi de la question, car elle me prouvait qu'elle était prête pour ce que je m'étais proposé. Il était certain qu'une fois excitée, sa curiosité deviendrait de plus en plus vive, si elle trouvait l'occasion de la satisfaire. En conséquence, j'avais dirigé non pas vers un taillis épais qui se trouvait près de notre chemin, au milieu duquel il y avait une petite clairière où nous serions en pleine sécurité; c'était l'heure du dîner des paysans, et il était probable qu'aucun ne viendrait là nous déranger. Elle venait justement de me poser la dernière question au moment où nous entrions dans le taillis. Je lui répondis que j'allais le lui montrer, si elle voulait s'avancer de quelques mètres en dehors du chemin. Pour la forme, elle me fit une objection en disant :

— Qu'en pensera Henry ?

— Il n'en saura rien, et même s'il le savait, ne vous a-t-il pas lui-même montré sa mère et moi en pleine jouissance de tous ses charmes ? Mais si vous ne lui dites pas vous-même, vous pouvez être assurée que ce n'est pas moi qui le lui dirai, cela sera fait en une minute, et comme jusqu'à présent nous avons marché très vite, nous avons tout le temps nécessaire et notre absence ne sera pas remarquée.

Tou en simulant une certaine répugnance, elle se laissa conduire à l'endroit que je désirais. Arrivés à l'endroit favorable, je m'assis sur un gentil

talus, la priant de s'asseoir à côté de moi. Comme on peut bien le supposer, ma pine était raide comme du fer, faisant presque craquer mon pantalon; aussi quand je me déboutonnai, elle se montra dans toute sa splendeur. Elle poussa un petit cri de surprise en voyant une pareille grosseur, déclarant qu'elle lui paraissait encore plus grosse que lorsqu'elle l'avait vue dans ma tante. Sa figure s'enflamma, ses yeux brillaient étrangement et elle paraissait effrayée de la toucher. Je pris sa main et la plaçai sur l'objet; elle s'en empara immédiatement d'une manière très nerveuse en poussant un profond soupir. Je m'étais étendu sur le gazon, de manière à pouvoir l'étaler à ses yeux dans toute sa longueur, et je lui dis de s'assurer si elle n'avait pas plus de trois largeurs de main de longueur. Elle la mesura aussitôt en mettant ses mains l'une au-dessus de l'autre en commençant par la base et avoua que c'était vraiment monstrueux, se demandant comment sa tante avait pu s'enfiler un pareil boudin.

— Oh ! ma chérie, j'espère qu'un jour viendra où vous pourrez aussi vous l'enfiler toute avec délices, mais je ne voudrais pas essayer tant que vous n'aurez pas pratiqué un peu plus avec Henry.

Pendant tout ce temps elle la tripotait avec grand plaisir, et tout en me disant qu'elle était certaine que je ne réussirais jamais avec elle, elle avait certainement une grande envie de pouvoir la posséder. Je vis que je devais l'exciter davantage.

— Ma chère Ellen, lui dis-je, vous savez la

grande jouissance que vous avez ressentie vous et Henry en jouant avec vos bouches; c'est maintenant à votre tour de me laisser contempler votre jolie petite fente, aussi vous allez vous allonger sur moi en sens contraire, de manière à ce que nous puissions nous faire jouir mutuellement avec nos langues et nos bouches.

Elle me laissa de suite relever ses jupons, mais elle ajouta qu'elle saignait de souffrir encore de l'opération d'Henry pendant la dernière nuit. Je lui demandai si elle s'était lavée à l'eau chaude et si elle avait mis de la glycérine.

— Oh ! oui, répondit-elle.

D'abord ça l'avait cuit pas mal, mais comme elle s'était lavée trois fois avant d'aller à l'église, elle n'avait plus ressenti aucune peine; cependant elle redoutait l'introduction de mon doigt; en ce moment même je le lui introduisais et il entra entièrement sans lui causer le moindre mal.

— Maintenant, relevez bien vos jupons, allongez-vous sur moi comme si vous vouliez me pisser dans la bouche, et je vais, avec ma langue, donner un délicieux plaisir à ce charmant petit con.

Elle était elle-même tellement excitée qu'elle fut de suite prête à satisfaire mes désirs. Elle se mit sur moi, ayant ses jupons bien relevés sur son dos; elle colla ses lèvres à ma pine, la suça et la branla avec une ardeur qui prouvait combien ses passions étaient excitées.

Son con fut en un instant plein de foutre que je léchai aussitôt. Puis, tout en suçant son petit cli-

toris, qui pointait légèrement très raide, je lui introduisis dans le con mon médium, ce qui la fit jouir énormément à en juger par la manière dont elle remuait le derrière. J'introduisis un deuxième doigt pour le mouiller, puis les retirant tous deux, je tournai la main de côté et je fis entrer chaque doigt dans une ouverture séparée.

Elle était déjà prête pour la grande crise, aussi elle arriva avant que je ne fus prêt moi-même. Elle lâcha dans ma bouche une décharge bien plus copieuse que je n'aurais cru ce petit con capable; elle en perdit la respiration et cessa un instant de me sucer la pine.

Mais sur ma prière de continuer à me sucer, elle recommença avec encore plus d'énergie et je déchargeai un torrent de foutre qui coula dans sa gorge et la suffoqua presque; mais la chère fille ne cessa pas pour cela et continua de sucer sans laisser perdre une seule goutte; mais, par ses délicieuses titillations, elle avait de suite fait rebander ma pine.

Ses passions aussi s'étaient rallumées, elle voulut recommencer l'opération de la même manière, mais je lui demandai de me laisser frotter la tête de ma pine et de me laisser décharger en ayant le bout ou au moins la tête dedans. Elle me demanda si elle pouvait avoir confiance en moi pour m'arrêter si ça la faisait souffrir.

— Naturellement, ma chérie, répondis-je, je ne ferai plus rien ou du moins je cesserai aussitôt que vous me le direz.

A moitié effrayée, désirant cependant essayer, elle changea de position et se mit à genoux. Je relevai bien ses jupons au-dessus de son dos, embrassant et caressant ses fesses rondes et fermes qui me promettaient un ravissement futur, je me courbai et léchai encore son jeune con en chaleur, tout couvert de jeunes poils petits, courts, frisés et soyeux; puis, crachant une pleine bouche de salive sur la tête de ma pine pour bien la lubrifier, je l'en inondai depuis la tête jusqu'aux poils et l'approchai alors des lèvres entr'ouvertes. La frottant alors en bas et en haut et sur son clitoris, je l'excitai au dernier degré.

— Oh ! Charles chéri, cria-t-elle, essaye de faire entrer la tête et j'essayerai de la supporter.

J'étais trop heureux de la permission et en un clin d'œil je fis entrer la tête entière, mais c'était vraiment trop étroit : je la retirai à moitié, puis la repoussai encore, et ayant répété cela cinq ou six fois, je m'aperçus que je gagnais du terrain.

— Oh ! cher Charles, c'est délicieux ! continue doucement !

Je continuai et je lui en avais déjà introduit plus de la moitié, quand elle jouit dans une agonie de plaisir, faisant couler délicieusement son chaud liquide sur ma pine ravie, donnant en même temps une telle poussée en arrière qui, se rencontrant avec une poussée en avant de ma part, me fit pénétrer d'un seul coup jusqu'aux couilles dans ce charmant petit con si étroit. Je sentais que j'occu-

pais toute la crevasse que j'avais étirée de partout dans sa plus grande extension.

Ma tante avait dans le con une puissance d'étreinte telle qu'on aurait dit qu'elle vous arrachait la pine; ma chère Frankland avait aussi un peu ce pouvoir; mais la sensation actuelle ressemblait à un gant de peau bien fait, mais de deux pointures trop petites pour vos doigts, se dilatant sans se déchirer et se prêtant à toutes les irrégularités de l'ongle ou du doigt; son petit con enserrait ma pine exactement comme un gant, ce qui me procurait un bonheur impossible à décrire. Un mouvement doux en arrière, un autre en avant m'excitèrent tellement que je fis gicler un torrent de foutre jusque dans son ventre. Elle jeta un cri de bonheur et je pus sentir son con étroit exercer un frémissement tout le long de ma pine, la serrant encore davantage de partout, si c'était possible.

Ce bonheur était si exquis pour tous deux que nous fûmes de suite prêts pour recommencer une autre course.

Elle me demanda si j'avais tout entré.

— Oh ! oui, ma chérie, penses-tu que tu pourrais en recevoir davantage !

— Oh ! non, on dirait que je vais me déchirer et je la sens jusqu'au cœur. Je ne pourrais pas en supporter davantage, mais je puis à peine croire que tout est entré, je n'aurais jamais cru cela possible et je craignais qu'il y en eût encore à venir.

— As-tu bien joui ?

— Oh ! oui ! continue encore, Charles chéri, pousse, ne me ménage pas, c'est divin !

Elle remuait et soulevait son dos. Je la saisis par les hanches, favorisant ses mouvements en la tirant à droite et à gauche, en avant et en arrière. Nous nous remuions de plus en plus vite, jusqu'au moment où la crise nous saisit tous deux en même temps.

Elle serait certainement tombée sur le ventre, si avec mes bras je ne l'avais maintenue par les hanches, étroitement serrée, nos poils se touchant, avec ma pine enfoncée au fin fond de son con, sentant trois nerfs étreignant la tête de mon membre aussi fortement que pourraient le faire trois doigts, et s'ouvrant pour recevoir toute la décharge de mon foutre jusqu'à la dernière goutte.

Rien ne pouvait être plus délicieux, je la tenais serrée contre moi et je me sentais mourir de plaisir. A la fin, ne recevant pas de réponse à quelques paroles que je lui disais, je m'aperçus que la tendre fille s'était évanouie complètement et était complètement insensible, à part les étreintes convulsives que je sentais dans son con si étroit et si délicieux.

Voyant qu'elle ne revenait pas à elle, je retirai cependant ma pine encore toute raide; un peu de foutre s'écoula, mais très peu. J'essuyai bien son con avec mon mouchoir et fus heureux de constater qu'il n'y avait pas la moindre trace de sang. Je la couchai doucement sur le dos, courus à un petit ruisseau et, prenant de l'eau dans mes deux

mains réunies, je revins, en jetai un peu sur son con encore tout frissonnant et éparpillai ce qui restait dans mes mains sur sa figure. L'effet désiré ne se fit pas attendre; elle ouvrit les yeux, se leva sur son derrière et me jeta ses bras autour du cou pendant que je m'agenouillais à ses côtés. Elle m'embrassa en me disant que je lui avais fait sentir les joies du paradis et elle se mit à pleurer à chaudes larmes d'une manière tout à fait nerveuse.

Je la consolai de mon mieux, lui demandant pourquoi elle pleurait.

— Je n'en sais rien, mon Charles aimé, mais la dernière fois je me sentis malade et m'évanouis juste après que tu m'eus eu donné ce bonheur céleste que je n'aurais jamais cru possible. Je ne sais pas pourquoi, mais encore maintenant je me sens toute nerveuse.

Je l'embrassai tendrement, lui demandai de se lever et de venir vers le ruisseau où elle pourrait boire, lui disant qu'elle s'accroupirait au bord et que je pourrais laver et rafraîchir son cher petit con, ce qui la remettrait tout à fait bien. Elle me dit qu'elle attribuait cela à l'immensité de ma pine.

— Cependant, elle ne m'a pas fait mal, Charles chéri, elle m'a au contraire trop fait jouir : oh ! tu me la mettras encore, n'est-ce pas, mon aimé, quand nous en trouverons l'occasion ?

Je lui assurai que je serais toujours trop heureux de le lui mettre encore, mais que sa tante

aussi bien qu'Henry devaient tous deux l'ignorer.

Ceci étant convenu, comme la pâleur provenant de son évanouissement s'était tout à fait dissipée, nous reprîmes le chemin de la maison, nous pressant tellement qu'Henry, qui était venu à notre rencontre, nous aperçut au moment où nous traversions le dernier champ et fut fort désappointé que nous fussions si près d'arriver, car nous apercevions déjà la villa. Il avait espéré nous rencontrer beaucoup plus loin, ce qui lui aurait permis de tirer un coup avec sa cousine avant de rentrer à la maison.

Ellen me pressa le bras; je répondis que cela valait mieux ainsi, car une imprudence aurait pu réveiller les soupçons de sa mère et nous empêcher une nuit de bonheur, ce qui vaudrait beaucoup mieux que les champs.

Lorsque nous arrivâmes à la maison, maman trouva qu'Ellen paraissait fatiguée et lui conseilla de monter se reposer pendant une heure ou deux sur son lit; nous dit aussi à nous deux, garçons, d'en faire autant, car elle avait un travail tout à fait particulier à s'occuper. Henry et moi devinâmes de suite ce qu'elle préméditait et nous nous retirâmes dans nos chambres respectives, moi pour attendre maman qui ne manqua pas de venir, lui pour l'épier et pour profiter de l'occasion pour rejoindre sa cousine.

Je me déshabillai rapidement et quand maman entra, je m'aperçus qu'elle s'était aussi dévêtue et qu'elle était nue sous sa robe de chambre, de

sorte que lorsqu'elle l'enleva, elle m'apparut dans toute la beauté de ses formes. Je me précipitai pour l'embrasser amoureusement. Nos deux mains étaient occupées à un pelotage mutuel, nous étions tous deux très en chaleur et en un clin d'œil nous étions en train « de le faire » avec rapidité et fureur.

Admirablement secondé par ma chère maman, j'opérai avec tant d'ardeur, qu'en un instant nous sentîmes couler tous deux en même temps notre chaude liqueur sur l'autel de Vénus, nous évanouissant presque de plaisir. Nous restâmes au moins un quart d'heure à savourer ces délicieuses jouissances. Maman, en revenant à elle, m'embrassa tendrement et m'avoua qu'elle n'aurait jamais cru qu'il fût possible d'éprouver de pareilles délices.

— Mais surtout, mon cher Charles, je n'aurais jamais cru qu'un homme, et encore moins un enfant comme toi, puisse être aussi admirablement monté. Oh ! c'est un si grand bonheur pour moi de penser que j'ai été la première à t'apprendre les plaisirs du coït et à goûter les premières délices de ce pieu merveilleux. Mon Charles aimé, il faut que je contemple ces beautés en plein soleil; retire le cher bébé et couche-toi sur le dos.

J'obéis; elle se leva et, se tournant à rebours, elle apporta sur ma bouche son admirable con encore tout barbouillé. Je suçai tout le bon foutre qui sortait de cette ravissante ouverture; puis, prenant dans ma bouche son raide clitoris qui poin-

tait au dehors comme un vit de petit enfant, je le suçai de suite avec passion pendant que je branlais son con avec deux de mes doigts. De son côté, elle ne restait pas inactive, elle commença à jouer avec ma pine, décalotant et recalottant la tête, ce qui la fit de suite se redresser dans toute sa gloire. Alors devenant trop excitée pour continuer à l'admirer, elle la prit dans sa bouche et la suça, manipulant mes couilles d'une main et branlant de l'autre la base de mon vit. Je sentis alors ses doigts caresser et chatouiller le trou de mon cul. Elle retira ma pine de sa bouche et se reposa un moment; puis elle approcha encore son doigt de mon fondement où elle l'enfonça aussi loin qu'elle put. Pendant son repos, elle avait sûrement mouillé son doigt avec sa salive pour lui permettre d'entrer plus facilement. J'étais ravi de voir qu'elle en arrivait elle-même à ce jeu, mais faisant l'ignorant, je suspendis mon travail pour lui demander ce qu'elle faisait à mon derrière pour me faire éprouver une telle jouissance.

— C'est mon doigt, mon Charles aimé, mon dernier mari était ravi quand je lui faisais cela, et il augmentait aussi beaucoup ma jouissance en me faisant la même chose.

— Faut-il te le faire, ma chère maman ?

— Oh ! oui, mon cher fils, mouille ton doigt d'abord, et ensuite fais-le aller et venir dans mon derrière comme tu l'as déjà fait dans mon con.

— Mais je crois que je peux le faire dans les

deux en même temps, car ils sont si près l'un de l'autre.

— Tu es un enfant étonnant, fais comme tu dis, cela me procurera une double jouissance.

Je commençai donc à lui donner le postillon à notre extrême et mutuelle satisfaction; nous déchargeâmes bientôt avec le plus grand plaisir, avalant tous deux tout ce que nous pouvions attraper et continuant à nous sucer jusqu'à ce que nos passions fussent de nouveau allumées. Je lui déclarai alors que j'avais encore envie de l'enfiler à genoux, position qui lui avait procuré auparavant une si vive jouissance. Comme elle se soulevait un peu plus, je promenai mes mains sur son joli et gros derrière et collai mes lèvres à son trou du cul, fourrant ma langue aussi loin que je pus.

— Oh ! Charles, qu'est-ce que tu fais ? Comme c'est délicieux !

Et elle tortillait son derrière au-dessus de ma bouche de la manière la plus voluptueuse et la plus lascive.

— Oh ! mon ami, lève-toi et fous-moi, tu m'as trop excitée.

Je me mis moi-même sur mes genoux derrière elle et je l'enfilai avec une telle sauvagerie, qu'elle en cria de bonheur en sentant mon monstrueux instrument s'engouffrer dans elle. Je me baissai et lui branlai le clitoris comme elle aimait, mais désirant contempler les magnifiques mouvements de son derrière, je la priai de se branler elle-même, de manière à ce que je puisse satisfaire mon désir;

m'emparant alors de ses hanches, je fis aller et venir son immense derrière sur ma pine raide et gluante, ce qui lui procura une telle volupté, qu'elle déchargea de suite très copieusement, faisant prendre un véritable bain de chaud liquide à ma pine ravie.

Mais comme j'avais déjà foutu Ellen peu de temps auparavant, et qu'en ce moment j'avais déjà déchargé deux fois, je restai un moment tranquille, sentant maman m'étreindre délicieusement la pine par ses pressions intérieures. Je me courbai pour chatouiller avec mon doigt le bout de ses seins. Je caressai et branlai son délicieux clitoris qui devint de suite très raide et extrêmement excité. Etant un peu maître de moi, je ne tardai pas à l'amener dans un excitement incroyable en la branlant et en gonflant ma pine, que je retirais par un mouvement très long et très doux pour l'enfoncer de nouveau de la même manière, mais quand il ne restait plus que trois pouces dehors, j'enfonçais le reste d'un seul coup furieux, attendant alors ses étreintes nerveuses et convulsives. Je manœuvrai ainsi jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait folle de luxure, criant d'activer mes mouvements.

Je ne lui obéis pas de suite et continuai mes mouvements lents, jusqu'à ce que je la vis mordre l'oreiller dans un accès de folie amoureuse. Alors je manœuvrai avec rapidité et fureur, au milieu de ses cris d'extase et de délices, jusqu'au moment où la grande crise finale nous saisit tous les deux

en même temps dans une parfaite agonie de fureur voluptueuse.

Je l'avais laissée se branler elle-même, et m'étant emparé de ses hanches, je jouissais de la vue des contorsions furieuses de son derrière provoquées par l'excessive lubricité de sa sauvage volupté.

Elle s'évanouit dans une telle extase de bonheur, qu'elle serait tombée sur son ventre si je ne l'avais pas retenue par ses hanches, ramenant son immense derrière contre mon propre ventre. Je renversai ma tête dans une agonie de délices et brayai comme un âne, ainsi que cela m'était déjà arrivé une fois en foutant ma chère et lascive Frankland, et je sentis les trois nerfs de sa matrice m'étreindre la tête de la pine de la même manière que je l'avais déjà ressentie avec Ellen dans le bois.

En reprenant mes sens, je voulus causer avec maman, mais je m'aperçus qu'elle était complètement évanouie et tout à fait insensible, à part les mouvements convulsifs de l'intérieur de son con. Je déconnai et la couchai doucement sur le dos; puis, apportant une cuvette pleine d'eau, une éponge et un linge, j'ouvris ses magnifiques cuisses, j'épongeai et lavai son con, qui laissa couler une très petite quantité du foutre que je lui avais éjaculé à torrents. J'aspergeai aussi d'eau sa figure et elle revint à elle en poussant un profond soupir.

Ses premiers mots furent pour me remercier des délices que je lui avais procurées, qui étaient pour elle trop violentes, et elle se mit à pleurer nerveu-

sement à chaudes larmes. Je pensais à moi-même qu'il était vraiment étrange que j'eusse produit sur elle, dont les organes étaient bien développés et bien habitués à ce genre d'exercice, le même effet que j'avais produit sur Ellen. Je la consolai d'une manière enfantine et lui demandai pourquoi l'effet avait été différent de ce qu'elle avait ressenti jusqu'ici avec moi.

— Ah ! mon cher enfant, dit-elle en soupirant violemment, tu m'as causé une telle jouissance, que j'ai peur que tu ne m'aies fait un enfant, on aurait dit que tu entrais au fin fond de ma matrice, ce qui m'a donné une volupté telle, que jusqu'à ce jour ne n'en avais jamais éprouvé de pareille.

— Mais, ma chère maman, est-il possible que je puisse faire un enfant ?

— Faire un enfant ! en vérité, répliqua-t-elle, non seulement un, mais une douzaine avec une pine aussi monstrueuse, qui nous excite énormément nous pauvres femmes.

Je l'embrassai tendrement et lui dis combien j'étais heureux à la pensée que je pouvais être le père de son enfant.

— Hélas ! mon cher fils, c'est peut-être un plaisir pour toi, mais quel chagrin pour moi s'il en était ainsi : pense à ce que le monde dirait si ça venait à être connu, et même si j'allais au loin pour cacher ma honte, quels ennuis et quelles difficultés pour assurer le secret le plus complet; mais cela ne fait rien, mon chéri, j'en risquerais

deux fois plus pour jouir de ta personne et m'assurer ton affection; tu dois m'aimer et me chérir d'autant plus, mon Charles, que je risque pour toi mon honneur et ma réputation. Mais il faut maintenant que je m'en aille, sans cela on nous découvrirait; essaye de dormir un peu, mon cher enfant, car je suis sûre que tu en as besoin après de pareils exercices, et rappelle-toi que tu dois reprendre des forces pour les renouveler cette nuit.

Elle m'embrassa très amoureusement, se leva, s'habilla et me laisser reposer. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'elle m'avait dit au sujet de cette jouissance extraordinaire qu'elle prétendait devoir laisser des traces. S'il en était vraiment ainsi, la pauvre Ellen devait aussi être enceinte, car les effets et le résultat final avaient été les mêmes avec elle.

Je dois de suite mentionner que les craintes de maman se tournèrent en certitudes ainsi que pour Ellen; elles quittèrent toutes les deux ensemble le pays, quand elles ne purent plus cacher leurs grossesses et, chose curieuse, elles accouchèrent toutes deux le même jour de deux filles.

J'étais le père de deux, quoiqu'Henry se crût toujours le père de la fille d'Ellen, mais elle-même m'a souvent assuré que c'était le coup ravissant que nous avions tiré dans le bois qui en était la véritable cause; je n'ai jamais douté de cette double paternité, non seulement à cause de l'accouchement particulier des deux femmes le même

jour, mais surtout parce que les deux enfants étaient mon portrait frappant.

Quand la fille de maman fut grande, elle était une femme superbe. Elle avait un clitoris encore plus gros que celui de Frankland, avec lequel elle prit complètement le pucelage de sa sœur-cousine à l'âge de quatorze ans.

Je dois aussi incidemment faire observer que lorsqu'elles atteignirent quinze ans, je fus le premier homme qui leur introduisit une pine dans le con. Henry et moi nous les foutions souvent de toutes les manières, et ma chère fille m'a souvent enculé avec son long et gros clitoris pendant que moi-même j'enculais sa sœur et qu'Henry enconnait celle qu'il croyait être sa fille.

Mais ce sont là des événements qui ont trait à nos expériences futures et qui n'ont rien à voir avec ceux de la période actuelle de ma vie, je les raconterai quand le moment sera venu avec de plus grands détails.

Chère lectrice ou cher lecteur, pardonnez-moi cette digression. Je reprends donc mon récit où je l'avais laissé quand maman me quitta pour me laisser reposer.

Je dormis profondément pendant une heure, je me levai alors et me promenai avec Henry dans le jardin, où il me raconta comment il avait profité des occupations de maman pour se glisser dans la chambre d'Ellen.

Elle avait encore bien peur de le laisser entrer dans son joli petit minet, mais une fois qu'il fut

tout à fait dedans et qu'elle s'aperçut qu'elle n'éprouvait aucune souffrance, elle devint excessivement lubrique et ils tirèrent ensemble deux magnifiques coups. Ils vinrent alors sans bruit à ma porte pour voir par la serrure ce que nous faisions, et ils furent tellement excités par la scène qu'ils virent, qu'il l'enfila encore une fois par derrière, pendant tout le temps qu'elle regarda, car c'était le moment où j'enfilai maman à genoux en levrette, ce qui devait terminer pour le moment notre séance de jouissance. Ils se séparèrent quand ils eurent fini leur opération par une mutuelle et copieuse décharge et maman trouva Ellen profondément endormie.

— Mais, tonnerre de Dieu ! Charles, dit Henry, c'est merveilleux de la manière dont maman tire son coup, j'envie ta bonne fortune, et je ne serai pas content tant que je ne l'aurai pas foutue moi-même. Comme elle trémousse bien son derrière ! Avec quel bonheur elle se fait foutre! Assurément, une grosse pine comme la tienne doit enflammer ses passions au dernier point.

Ellen est vraiment stupéfaite d'une pareille grosseur et la vue seule d'un pareil pieu la rend folle de volupté, quoiqu'elle paraisse certaine qu'elle ne pourrait jamais s'enfiler un pareil monstre.

Je souris en pensant comment le beau sexe, même dans l'âge le plus tendre, est capable de nous tromper, mais je ne laissai rien deviner à Henry de mon opinion.

Nous rentrâmes pour dîner et nous passâmes

une charmante soirée qui n'était que le prélude de toutes les voluptés que la nuit nous réservait, maman vint me rejoindre aussitôt qu'elle crut Ellen profondément endormie, et Ellen fit en sorte de ne pas la faire attendre trop longtemps.

Elle se mit de suite entièrement nue et étreignit mon corps également nu. Je l'avais attendue en pensant aux jouissances qu'elle allait me donner, aussi je bandais déjà fortement avant son arrivée. Elle était aussi très avide de jouir, nous commençâmes de suite à manœuvrer et en un rien de temps nous achevâmes notre première course en poussant des ah ! et des oh ! de bonheur.

Nous restâmes quelque temps à jouir de ce plaisir délicieux. Maman alors nous gronda tous deux pour notre trop grande précipitation, disant que nous nous privions de la véritable luxure en foutant et en déchargeant avec une pareille hâte.

— Une bonne fouterie, dit-elle, ne doit pas s'opérer comme le veut l'instinct animal, mais elle nécessite de l'habileté pour amener toutes les ravissantes délices du libertinage.

Elle ajouta qu'étant tous deux un peu rassasiés, nous devions procéder maintenant par un mutuel gamahuchage. Elle se leva alors pour pisser, me permettant d'admirer le torrent d'eau chaude qui sortait de son con pour tomber dans le vase; puis, allumant encore deux bougies, elle en plaça deux au pied du lit et deux à la tête, de sorte que tous deux nous pouvions bien voir les caresses que nous nous faisions. Je m'étendis alors sur le dos, elle

s'allongea sur moi en sens contraire, de manière à présenter à ma bouche son gros derrière. J'enfonçai ma langue dans son con et léchai le foutre délicieux qui se trouvait à l'intérieur, car en pissant, les lèvres saillantes s'étaient trouvées nettoyées; prenant ensuite dans ma bouche son large clitoris, je le suçai jusqu'à ce qu'il devînt tout à fait raide; j'avais enfoncé trois doigts dans son con, et quand je m'aperçus qu'elle avait enfoncé les siens dans mon fondement, je transférai les miens dans son joli petit trou du cul rose; ils étaient bien graissés de mon foutre dont ils s'étaient lubrifiés pendant qu'ils étaient dans son con, et comme elle favorisait le plus possible leur introduction en ouvrant et en poussant son derrière, ils glissèrent entièrement dedans tous les trois, si facilement qu'elle croyait seulement que je n'en avais introduit qu'un. J'étais ravi de voir comme son trou se dilatait facilement, car cela me donna l'espérance que bientôt je pourrais y introduire mon gros vit, ce que j'étais bien résolu à tenter, mais cela demandait une certaine habileté afin qu'elle ne puisse se douter que ce n'était pas une route nouvelle pour moi. Nous arrivâmes au but de la même manière que précédemment, et quand nous fûmes excités de nouveau, maman me proposa de m'enseigner une nouvelle manière, qui était de monter sur moi et de s'accroupir sur ma pine bien tendue. Comme toutes les autres avant elle, elle ne fut pas longtemps accroupie sur moi, car elle déchargea presque immédiatement, pen-

dant que je me ménageais pour une autre fouterie.

Lorsqu'elle eut terminé, elle s'affaissa sur mon sein; je passai un de mes bras autour de sa taille tout en suçant le téton qui était le plus près de ma bouche, puis, contournant mon autre bras, je portai ma main au délicieux petit orifice de son derrière, ayant d'abord mouillé mon doigt avec le foutre qui coulait entre les lèvres de son con et ma pine toujours raide et enfilée. J'enfonçai mon doigt dans son trou du cul et le fis aller et venir à sa grande satisfaction. Elle s'écria dans un excès de jouissance :

— Oh ! mon cher enfant, tu fais juste ce que me faisait mon cher époux; cela me faisait bien jouir, mais pas autant qu'avec toi, car ta pine est deux fois plus grosse que la sienne et me comble d'un plaisir qui surpasse de beaucoup celui qu'il me donnait.

Tout cela finit par une décharge générale où nous poussâmes tous deux des cris de jouissance indescriptible; nous restâmes presque évanouis et sans force jusqu'au moment où je la priai de se retirer, car le poids de son corps me fatiguait. Nous eûmes alors ensemble une longue causerie sur l'amour, J'amenai la conversation sur ses craintes du matin d'avoir un enfant. Je lui fis remarquer qu'elle n'avait eu qu'un enfant avec son mari, quoiqu'ils eussent vécu ensemble pendant plusieurs années après la naissance d'Henry, et comme elle n'avait pas cessé de jouir de son mari, il

était peu probable qu'elle deviendrait enceinte maintenant.

— Cela paraîtrait probable, mon cher enfant, mais il prenait des précautions pour ne pas me faire d'enfant.

— Mais quelles précautions pouvait-il prendre? Comment faisait-il?

— Tu es un enfant bien curieux, mais je vais te le dire. Il avait l'habitude de le faire pendant très longtemps, me faisant décharger deux ou fois fois avant lui, et quand il sentait que ça venait pour lui, il se retirait, et comme sa pine était alors toute gluante de mon foutre, il la glissait dans mon derrière où il déchargeait aussitôt qu'il sentait que la tête était entrée.

— Est-ce que cela te faisait jouir, maman?

— Avant de faire cela, il m'avait beaucoup excitée et m'avait fait décharger plusieurs fois; mais à part une légère chatouille, je n'éprouvais pas beaucoup de plaisir, parce qu'il était tellement près de la crise finale, qu'il déchargeait aussitôt que la tête était dedans et qu'il n'en entrait pas davantage.

— Est-ce qu'il ne l'a jamais entrée tout entière? Cela te faisait-il du plaisir ?

— Cela lui arrivait quelquefois quand il s'était retiré trop tôt de mon con; dans ces occasions, il avait l'habitude de rester immobile, branlant mon clitoris jusqu'au moment où mes passions étaient de nouveau excitées, alors j'éprouvais un très grand plaisir, mais bien particulier.

— Oh ! chère maman, laisse-moi aussi te foutre de cette manière, comme cela au moins nous n'aurons pas d'enfants.

— Mon cher enfant, il est tout à fait impossible que cette monstrueuse pine puisse entrer dans un petit orifice, mon époux ne l'avait pas moitié aussi grosse que toi, et il éprouvait beaucoup de difficultés, à moins que je n'eusse déjà déchargé trois ou quatre fois, ce qui dilatait un peu cet endroit. Je n'oserais même pas de te laisser essayer.

— Oh ! si, maman chérie, laisse-moi seulement entrer un peu du bout, simplement pour y décharger.

J'aimerais tant d'essayer; nous allons d'abord tirer deux ou trois coups, puis après le troisième, je te ferai décharger la première en te branlant et alors je serai tout prêt à introduire un petit bout juste pour que tu puisses savoir ce que tu éprouveras.

— Mais, mon cher enfant, le moindre mouvement de ma part le délogera, si tu n'as pas entré au moins toute la tête, mais regarde seulement quelle grosseur elle a; je puis à peine l'empoigner et quoique très douce à toucher, elle est cependant aussi raide que du fer. Oh ! mon cher garçon, laisse-moi l'embrasser, et ensuite fous-moi à nouveau, mon chéri !

Elle se pencha et me suça délicieusement, puis s'étendant sur le dos et ouvrant ses magnifiques cuisses, elle m'invita à la monter. Avant de le faire, je me penchai aussi pour sucer son charmant

clitoris qui bandait raide, jusqu'au moment où elle ne pût plus supporter ce plaisir, me suppliant de le lui mettre.

Je me jetai sur son ventre et d'un seul coup vigoureux j'enfonçai mon épée jusqu'à la garde, la faisant tressaillir de plaisir. Elle était tellement en chaleur que ce seul coup la fit décharger et je sentis un flot de foutre chaud couler le long de ma pine. Moi aussi j'aurais déchargé avec deux ou trois mouvements de plus, mais elle m'avait entouré de ses bras et de ses jambes et, glissant ses mains sur mes deux fesses, elle les maintint immobiles, me tenant serré contre les lèvres saillantes et humides de son con lubrique, comme si elle voulait y faire pénétrer couilles, fesses et tout, si c'était possible. Je me trouvais ainsi enfoncé dans son con jusqu'aux poils qui se mélangeaient avec les siens. Je lui laissai savourer tout le plaisir d'une pareille conjonction, répondant aux spasmes délicieux de son con par les gonflements convulsifs de ma pine extraordinairement excitée. Pendant plus d'un quart d'heure, elle resta ainsi pantelante et jouissant convulsivement dans une parfaite extase de volupté. A la fin, elle approcha ma bouche de la sienne et y fourra sa langue que je suçai, pendant que, ses mains ayant lâché mes fesses et ne me tenant plus serré contre son con, je commençai un lent mouvement de va-et-vient qui réveilla de suite sa lubricité au plus haut degré. Elle me seconda rapidement et divinement. Nos mouvements devinrent rapides et violents jusqu'à ce que,

comme toutes les choses humaines, ils eurent une fin qui se traduisit par une agonie de délices, dans lesquelles je crus rendre l'âme.

Nous restâmes insensibles je ne sais combien de temps, jouissant encore de ces plaisirs délicieux que peut donner la sensation d'une pine reposant voluptueusement dans le con d'une femme lascive et enchanteresse. Quand nous revînmes à nous, nous nous mîmes tous deux sur le côté, nous pelotant, nous caressant, nous racontant les plaisirs que nous avions éprouvés; à la fin, nous fûmes de nouveau prêts et avides de recommencer le combat.

Je proposai la délicieuse position à genoux; elle devina de suite mon projet et me dit que j'étais un petit traître qui voulait prendre son derrière par surprise.

— Mais, mon cher enfant, c'est tout à fait impossible.

Je l'embrassai, la flattai, la cajolai et l'implorai jusqu'à ce qu'à la fin elle m'eût promis que si je voulais m'engager sur l'honneur à ne pas aller plus loin, elle voulait bien essayer de supporter l'entrée de ma pine, mais pas plus loin que la tête, mais que je devrais me retirer si cela lui faisait trop mal.

Quand nous fûmes bien d'accord sur ce point, elle se mit en position. Je me baissai d'abord pour lécher son con ravissant et sucer deux ou trois coups son large clitoris. J'approchai ma pine brûlante des lèvres saillantes et avides de son con, et après deux ou trois frottements, je l'enfonçai avec

une telle fureur que mon ventre claqua contre ses fesses.

Nous restâmes alors un moment immobiles pour savourer mutuellement toute la volupté de notre luxure. Je passai une main sous son ventre, et le branlant rapidement, je l'amenai de suite à une extase de délices. Je lui laissai à peine le temps de faire deux ou trois pressions intérieures sur ma pine, mais connaissant combien les femmes lascives aiment les mouvements rapides aussitôt qu'elles ont déchargé, je commençai une série de coups rapides, enfonçant ma pine chaque fois jusqu'aux couilles, criant pendant tout le temps des expressions ordurières, telles que :

Est-ce que ça ne te fait pas jouir ? Tiens, tu l'as toute jusqu'aux couilles dans ton superbe con lascif et voluptueux, etc., etc...

Elle devint tout à fait folle de luxure, m'appelant son cher petit fouteur aimé, adoré.

— Oui, oui, je la sens jusqu'aux poils. Je la possède bien toute, mon cher enfant. Ta chère, chère grosse pine me tue... me tue... me tue... de plaisir. Oh !... oh !... oh !...

A la fin, elle déchargea copieusement en poussant des cris de volupté. Elle avait à peine terminé et était encore toute frémissante de plaisir, lorsque, sentant que moi aussi je ne pouvais pas me retenir davantage, je retirai ma pine en fureur et l'approchai du charmant petit orifice de son derrière où je me proposais de l'introduire. Malgré la fureur de mon excitement, je fus assez gentil

pour pousser sans violence, et j'entrai toute la tête sans difficulté et sans un murmure de ma chère maman, qui tenait sa promesse et faisait tout son possible pour m'aider en poussant son derrière en arrière et ne faisant aucune résistance avec les muscles de son sphincter. J'étais tellement excité, que même si je n'avais pas promis de me contenter de n'introduire que la tête, je n'aurais pu aller plus loin, car la crise finale me saisit avec une telle violence, que je me sentis fondre, faisant couler un torrent de sperme au fond de ses entrailles et perdant connaissance au point de ne plus sentir la plus petite étreinte. Je suppose que c'était parce que je m'étais retenu fort longtemps, pour permettre à maman de décharger deux ou trois fois, que j'éprouvai une sensation tellement nerveuse en déchargeant, que je n'avais plus la force d'avancer davantage.

Ce fut la première fois que je ressentis cette impuissance momentanée, mais ce ne fut pas assurément la dernière. Les délicieux frissonnements du con de maman, frissonnements qui se répercutaient dans ses bras, me rendirent rapidement mes forces, momentanément endormies. Ma pine avait débandé plus que d'habitude, aussi elle n'avait plus qu'une demi-raideur, mais suffisante encore pour me permettre un mouvement en avant et de la glisser aussi loin qu'elle pouvait entrer avant que ma chère maman ne fût revenue de l'extase dans laquelle l'avait plongée ma décharge. Comme elle reprenait connaissance, je continuai à res-

pirer convulsivement comme si j'étais encore dans cet état délicieux d'inconscience. Je sentis qu'elle passait sa main entre ses cuisses et l'entendis murmurer :

— Ma parole, elle est entrée jusqu'au bout.

Ses gentils attouchements sur mes couilles qu'elle prit dans sa main pour les caresser doucement, me firent raidir la pine considérablement. Elle s'en aperçut et les caressa encore jusqu'à ce qu'elle me sentît bander aussi raide que jamais, enfoncé entièrement dans ce charmant derrière, qui, par ses pressions nerveuses, semblait plutôt souhaiter la bienvenue à cet étranger au lieu de le repousser. Je fis semblant seulement alors de reprendre connaissance et m'écriai :

— Oh ! où suis-je ? Je n'ai jamais ressenti une joie aussi divine !

Elle leva sa tête de dessus l'oreiller et répondit :

— Eh bien ! vilain gourmand que tu es, tu l'as faite entrer jusqu'aux couilles; ah ! tu as trahi ta promesse, mais je te pardonne, seulement ne remue pas encore, attends un instant.

Je lui assurai que je ne savais pas comment j'en étais arrivé là, car j'avais perdu connaissance en déchargeant aussitôt que la tête avait été dedans.

— Mais, oh! Comme c'est délicieusement chaud! Comme c'est étroit ! Comme je me sens délicieusement pressé dans cette ravissante crevasse !

Je fis palpiter ma pine, et je sentis en retour une délicieuse pression intérieure. Je passai ma main autour de son ventre et trouvai son clitoris

très raide et très excité; je chatouillai avec les doigts de l'autre main, un de ses larges et durs tétons. Elle devint rapidement folle de désirs et tortilla son derrière sur ma pine bien tendue; je restai tranquille, attendant que sa passion l'oblige à me demander de manœuvrer aussi. Je n'eus pas à attendre longtemps. Elle me pria de faire quelques mouvements doux et lents; j'obéis, en me retirant un petit peu et en retournant de suite très lentement. Sa lubricité fut alors tout à fait enflammée. Elle me pria de me retirer plus loin et plus vite, et encore plus vite, jusqu'à ce que nous tombâmes tous deux dans un excès de luxure qui ne connut plus de bornes; nous nous précipitâmes vers la crise finale en poussant mutuellement des cris d'agonie voluptueuse, maman surtout cria si haut que, après, je crus qu'on l'aurait entendue.

Sa jouissance fut vraiment sauvage, et lorsque j'éjaculai un torrent de foutre dans ses entrailles juste au moment où elle déchargeait elle-même, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter; elle tomba en avant, m'entraînant avec elle, et s'évanouit.

J'étais moi-même trop absorbé par les délices de la jouissance pour observer ce qui arrivait; je restai étendu, immobile et prisonnier, dans cette charmante ouverture qui m'avait donné tant de bonheur et qui me serrait très étroitement. A la fin, je m'aperçus que maman s'était évanouie tout à fait; retirant alors ma pine en faisant un violent effort, car elle était fortement pressée et sortit en

faisant un grand bruit, je me levai et apportai un peu d'eau à maman, j'en aspergeai sa figure; elle ouvrit alors les yeux et les fixa sur moi avec une très grande intensité d'amour. Elle murmura quelques mots entre ses lèvres, je présentai le broc d'eau à sa bouche et elle but avec avidité; puis, me regardant encore avec une grande expression amoureuse, elle dit :

— Mon enfant bien-aimé, tu me feras mourir de plaisir, jamais, non jamais, je n'ai autant joui, c'est trop pour moi et j'ai peur aussi que tu ne te rendes malade. A l'avenir, nous devons être plus modérés. Aide-moi, car il faut que je me lève; ton dernier coup m'oblige à m'absenter quelques instants.

Elle se leva, jeta sa robe de chambre sur ses épaules, et quitta la chambre pour aller aux water-closets. J'eus l'espoir qu'elle n'irait pas dans sa propre chambre et ne découvrirait pas ce qui s'y passait. Elle eut heureusement peur de réveiller Ellen et de l'empêcher de se rendormir pour le restant de la nuit. Elle revint; je m'étais purifié pendant son absence et je lui servis alors de femme de chambre, la lavant bien partout.

— Mon cher garçon, nous ne devons pas recommencer pendant quelque temps, c'est absolument nécessaire, car tu m'as fait saigner et j'ai beaucoup souffert *en me soulageant.*

Nous nous remîmes au lit; elle ne me permit pas de foutre davantage, mais elle m'embrassa tendrement, mit ma main sur sa poitrine, et nous

nous endormîmes profondément. Elle me réveilla en m'embrassant et en manipulant ma pine déjà complètement raide. Elle se mit sur le dos et nous tirâmes deux coups des plus délicieux sans déconner. Je savais que si je me retirais, elle s'en irait. Cependant, elle accepta le second avec plaisir, car c'était le dernier jusqu'à ce que nous trouvions une nouvelle occasion de nous rencontrer. Aussi elle exerça toute sa merveilleuse science d'amour et ses mouvements étaient d'une étonnante agilité. Elle s'enroulait autour de moi comme un serpent. Nos bouches et nos langues n'étaient pas non plus inactives, et la crise finale fut d'une volupté impossible à décrire. J'insistai fortement pour une troisième course, mais nous avions déjà trop prolongé nos plaisirs, car nous entendions qu'on ouvrait les volets des fenêtres du rez-de-chaussée, aussi elle se sauva en me donnant de doux baisers de remerciement.

Je restai couché, pensant aux jouissances de cette nuit voluptueuse, puis me levai et m'habillai rapidement, car il nous fallait déjeuner et rentrer à la maison où nous étions attendus pour neuf heures. Cependant, après déjeuner, maman me mena dans son boudoir pour me donner quelques instructions.

Naturellement, nous ne fûmes pas plutôt entrés, que la poussant sur la table, je retroussai ses jupons sur son dos et la foutis vigoureusement par derrière. Elle m'en remercia très chaleureusement, quoique, prétendit-elle, ce n'était pas pour cela

qu'elle m'avait fait venir, mais pour tout autre chose.

Oh ! femmes ! femmes ! Comme vous aimez à tromper, mais quand vous possédez l'objet que vous avez en vue.

Henry me raconta qu'ils avaient regardé par la serrure et qu'ils avaient vu ce que nous faisions, mais comme il n'était pas prêt, cela ne lui avait pas été possible de faire comme nous.

FIN

La précédente édition du « ROMAN DE LA LUXURE » (*à tirage limité*) *se complète en* trois volumes *seulement, au lieu de* six, *comme dans la précédente.*

Nous avons pensé bien faire en réunissant, à raison de deux par deux, les différents sous-titres de cet intéressant ouvrage.

Le présent ouvrage a été tiré à un

nombre très restreint

d'exemplaires pour quelques amateurs.